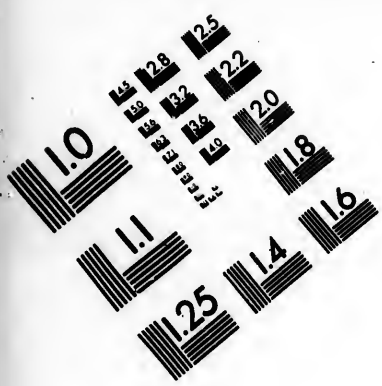


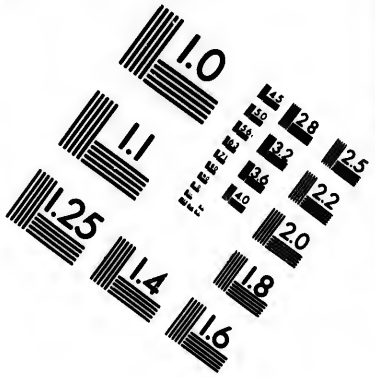
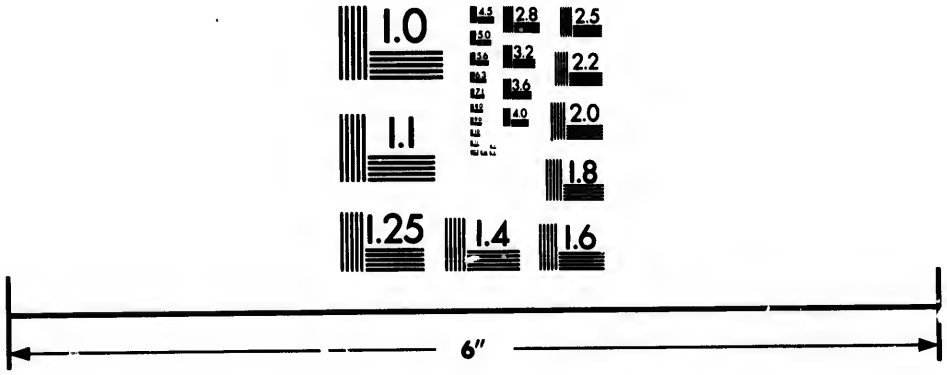
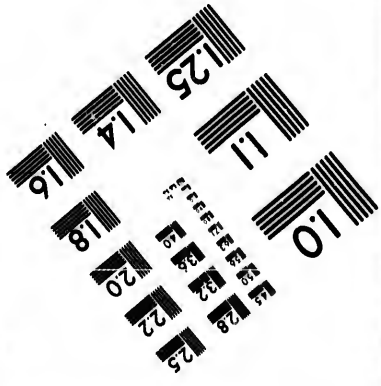


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☑ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☑ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

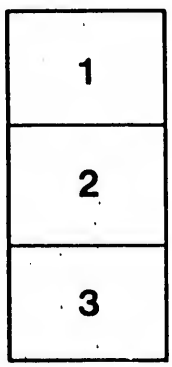
Séminaire de Québec
Bibliothèque

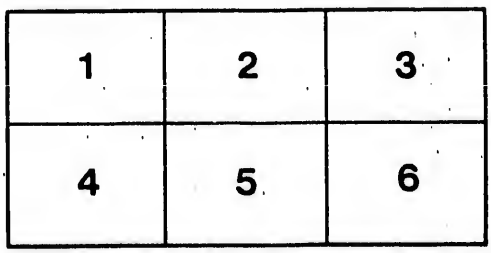
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





HIS

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME VI.

De la Bibliothèque
du
Chancine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme
des *Plantes*.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
Québec

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VI.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
QUEBEC

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

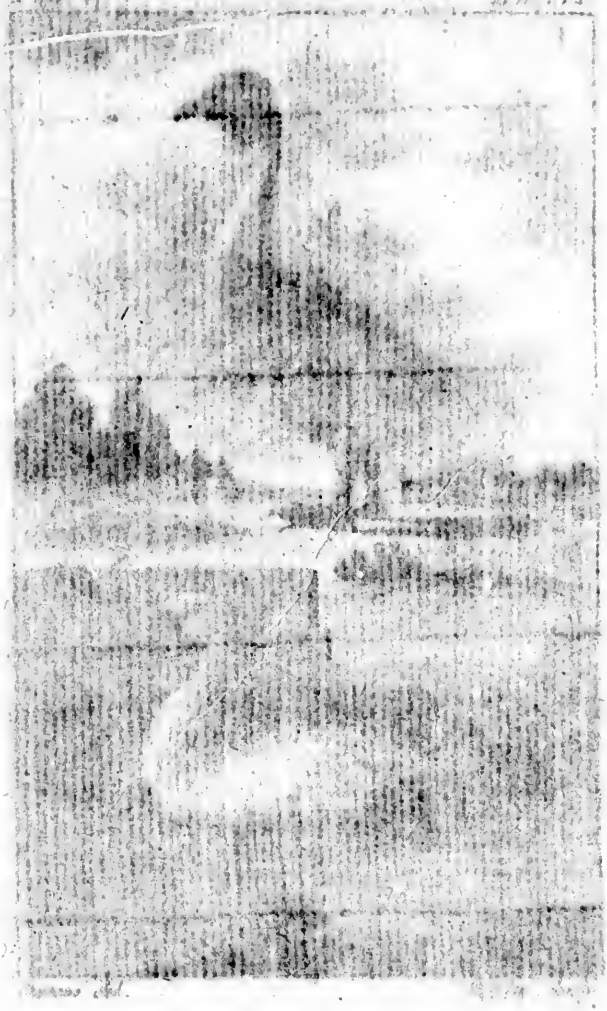
Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE CIGNE. 2. L'OIE DE GUINÉE.

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX.

XXVIII.e GENRE.



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

XXVIIIe GENRE.

LE CANARD, *ANAS.*

(Bec dentelé.)

Caractère générique : bec onguiculé, garni de dentelures membraneuses.

LE CYGNE.

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois : le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et

le vautour dans les airs, ne règnent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense : il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air : il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes sem-

blent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les graces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux ; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces graces nobles et douces, qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les graces et la

beauté ; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène, son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à-la-fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses graces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir,

longeant la rive, s'abriter sur les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quitter sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animoient, égayoient les tristes fossés des châteaux, ils décoroient la plupart des rivières, et même celle de la capitale; et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs, celui de peupler de ces beaux oiseaux, les bassins de ses maisons royales : on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly, où les

cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Le cygne nage si vîte, qu'un homme marchant rapidement au rivage, a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert, *qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement*, ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée; car, libre sur nos eaux et sur-tout sauvage, il a le vol très-haut et très-puissant; Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans*; Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs, les grues et les oies; et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde, pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune; il ruse

sans cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister; un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort; son coup d'aile pourroit casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent; enfin il paroît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même, les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible qui semble donner aux actions produites par ce sentiment, l'intention et le prix des qualités morales. Le cygne a, de plus,

l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé, de sa belle et douce existence ; tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie ; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans ; ce qui sans doute est fort exagéré : mais Willulghby ayant vu une oie, qui, par preuve certaine, avoit vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple, que la vie du cygne peut et doit être plus longue, tant parce qu'il est plus grand, que parce qu'il faut plus de temps pour faire éclore ses œufs, l'incubation dans les oiseaux répondant au temps de la gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au temps de l'accroissement du corps, auquel est proportionnée la durée de la vie : or le cygne est plus de deux ans à croître ; et c'est beaucoup, car, dans les oiseaux, le développement entier du corps est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins; elle commence à pondre au mois de février : elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf; elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept; ces œufs sont blancs et oblongs, ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur considérable; le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottans sur l'eau. Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté; ils y préludent en entrelaçant leurs cous; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement; ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore; elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller

éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau.

Les fruits d'amours si vives sont tendrement chéris et soignés ; la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant ; son courage dans ces momens n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien-aimée ; dans ces deux circonstances, oubliant sa douceur, il devient féroce et il se bat avec acharnement (1) ; sou-

(1) La Charente a son commencement et sources de deux fontaines, l'une nommée *charannat*, et l'autre l'admirable [illegible] *vre*, lesquelles, rangées et [illegible] donnent être et nom à la belle Charente ; ce sont-elles un vrai repaire et retraite d'un nombre de cygnes quasi infini qui [illegible] bien l'oiseau le plus noble, le plus aimable et le plus familier de tous autres oiseaux de rivières ; il est vrai qu'il est [illegible] et si faut dire colère quand il est irrité ; ce qui a été [illegible]

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1904 Séminaire de Québec

vent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre : le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps à corps, et finit ordinairement par la mort d'un des deux, car ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau; ce sont vraisemblablement ces combats qui ont

---

une maison joignant ladite louvre : deux cygnes s'étant attaqués l'un à l'autre en telle furie, qu'ils combattirent jusqu'à l'extrémité de la vie; quoi voyant, quatre autres de leurs compagnons soudain y accoururent, et, comme si ce fussent personnes, tâchèrent à les séparer et les réduire en concorde et mutuel amour, en bonne-foi, méritant mieux le nom de prodige, que nom qu'on lui sut donner. Mais, si on leur démontre pareille douceur qu'est la leur naturelle, et qu'on les amadoue et applaudisse un peu, lors ils se montrent doux et paisibles, et prennent plaisir à voir la face de l'homme. *Cosmographie du Levant, par André Thevet. Lyon, 1554, pages* 189 *et* 190.

fait croire aux anciens que les cygnes se dévoroient les uns les autres; rien n'est moins vrai, mais seulement ici, comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre.

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix, tous leurs sentimens sont dictés par l'amour; aussi propres que voluptueux, ils font toilette assidue chaque jour; on les voit arranger leur plumage, le nettoyer, le lustrer et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée; les soins maternels l'occupent alors toute entière; et à peine donne-t-elle quelques instans aux besoins de la nature et à sa subsistance.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou

jaunâtre, comme les oisons; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après, et sont encore de la même couleur; ce vilain plumage change à la première mue, au mois de septembre; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches, d'autres plus blondes que grises, sur-tout à la poitrine et sur le dos; ce plumage chamarré tombe à la seconde mue, et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans d'âge, que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache, ce n'est aussi que dans ce temps qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le premier été, mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre; les mâles adultes les chassent pour être plus libres auprès des femelles; ces jeunes oiseaux, tout exilés de leur famille, se rassemblent par la nécessité de leur sort commun; ils se réunissent en troupes et ne se quittent que pour

s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages, et principalement de l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages; les anciens ont cité le *Méandre*, le *Mincion*, le *Strymon*, le *Caystre*, fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts; l'île chérie de Vénus, *Paphos*, en étoit remplie. Strabon parle des cygnes d'Espagne, et, suivant AElien, l'on en voit de temps en temps paroître sur la mer d'Afrique, d'où l'on peut juger, ainsi que par d'autres indications, que l'espèce se porte jusques dans les régions du midi; néanmoins, celles du nord semblent être la vraie patrie du cygne, et son domicile de choix, puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces, nous

ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux : Gessner dit qu'en Suisse, on s'attend à un rude et long hiver, quand on voit arriver beaucoup de cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse, qu'ils paroissent sur les côtes de France, d'Angleterre et sur la Tamise, où il est défendu de les tuer, sous peine d'une grosse amende; plusieurs de nos cygnes domestiques partent alors avec les sauvages, si l'on n'a pas pris la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Néanmoins quelques-uns nichent et passent l'été dans les parties septentrionales de l'Allemagne, dans la Prusse et la Pologne; et, en suivant à-peu-près cette latitude, on les trouve sur les fleuves près d'Azof et vers Astracan, en Sibérie, chez les Jacultes, à Séléginskoi, et jusqu'au Kamtschatka; dans cette même saison des nichées, on les voit en très-grand nombre sur

les rivières et les lacs de la Laponie ; ils s'y nourrissent d'œufs et de chrysalides d'une espèce de moucherons dont souvent la surface de ces lacs est couverte. Les Lapons les voient arriver au printemps du côté de la mer d'Allemagne; une partie s'arrête en Suède, et surtout en Scanie. Horrebows prétend qu'ils restent toute l'année en Islande, et qu'ils habitent la mer lorsque les eaux douces sont glacées; mais, s'il en demeure en effet quelques-uns, le nombre suit la loi commune de migration, et fuit un hiver que l'arrivée des glaces du Groënland rend encore plus rigoureux en Islande qu'en Laponie.

Ces oiseaux se sont trouvés en aussi grande quantité dans les parties septentrionales de l'Amérique, que dans celles de l'Europe. Ils peuplent la baie d'Hudson, d'où vient le nom de *cary-swan's-nest*, que l'on peut traduire *porte-nid de cygne*, imposé par le capitaine Button, à cette longue pointe

de terre qui s'avance du nord dans la baie. Ellis a trouvé des cygnes jusques sur l'*île de Marbre*, qui n'est qu'un amas de rochers bouleversés, à l'entour de quelques petits lacs d'eau douce; ces oiseaux sont de même très-nombreux au Canada, d'où il paroît qu'ils vont hiverner en Virginie et à la Louisiane; et ces cygnes du Canada et de la Louisiane, comparés à nos cygnes sauvages, n'ont offert aucune différence. Quant aux cygnes à tête noire des îles Malouines et de quelques côtes de la mer du Sud, dont parlent les voyageurs, l'espèce en est trop mal décrite, pour décider si elle doit se rapporter ou non à celle de notre cygne.

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formoient deux espèces distinctes et séparées; le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc; il n'a pas de caroncule sur le bec qui

toujours est noir à la pointe, et qui n'est jaune que près de la tête ; mais, à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur, de même que la caroncule ou bourrelet charnu du front, sont moins des caractères de nature, que des indices et des empreintes de domesticité, les couleurs du plumage et du bec étant sujettes à varier dans les cygnes comme dans les autres oiseaux domestiques ; on peut donner pour exemple le cygne privé à bec rouge, dont parle le docteur Plott ; d'ailleurs cette différence dans la couleur du plumage, n'est pas aussi grande qu'elle le paroît d'abord ; nous avons vu que les jeunes cygnes domestiques naissent et restent long-temps gris ; il paroît que cette couleur subsiste plus long-temps encore dans les sauvages, mais qu'enfin ils deviennent blancs avec l'âge ; car Edwards a observé que, dans le grand hiver de 1740, on vit aux environs de Lon-

dres plusieurs de ces cygnes sauvages qui étoient entièrement blancs ; le cygne domestique doit donc être regardé comme une race tirée anciennement et originairement de l'espèce sauvage. MM. Klein, Frisch et Linnæus l'ont présumé comme moi, quoique Willulghby et Ray prétendent le contraire.

Belon regarde le cygne comme le plus grand des oiseaux d'eau, ce qui est assez vrai, en observant néanmoins que le pélican a beaucoup plus d'envergure ; que le grand albatros a tout au moins autant de corpulence, et que le flammant ou phénicoptère a bien plus de hauteur, eu égard à ses jambes démesurées. Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus gros et plus grands que dans l'espèce sauvage ; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres ; la longueur du bec à la queue est quelquefois de quatre pieds et demi, et l'envergure de huit

pieds; au reste, la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec, ordinairement long de trois pouces et plus, est, dans la race domestique, surmonté à sa base par un tubercule charnu, renflé et proéminent, qui donne à la physionomie de cet oiseau une sorte d'expression; ce tubercule est revêtu d'une peau noire, et les côtés de la face, sous les yeux, sont aussi couverts d'une peau de même couleur; dans les petits cygnes de la race domestique, le bec est d'une teinte plombée; il devient ensuite jaune ou orangé, avec la pointe noire; dans la race sauvage, le bec est entièrement noir, avec une membrane jaune au front; sa forme paroît avoir servi de modèle pour le bec des deux familles les plus nombreuses des oiseaux palmipèdes, les oies et les canards; dans tous, le bec est aplati, épaté, dentelé sur les bords, arrondi en pointe mousse, et terminé à sa partie supé-

rieure par un onglet de substance cornée.

Dans toutes les espèces de cette nombreuse tribu, il se trouve au-dessous des plumes extérieures, un duvet bien fourni, qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le cygne, ce duvet est d'une grande finesse, d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite; on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade, qu'il étoit servi dans les festins chez les anciens, et par la même ostentation chez nos ancêtres; quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes cygnes étoit aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le cygne soit assez silencieux, il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oi-

seaux d'eau les plus loquaces; la trachée artère descendue dans le sternum fait un coude, se relève, s'appuie sur les clavicules, et de là, par une seconde inflexion, arrive aux poumons. A l'entrée et au-dessus de la bifurcation, se trouve placé un vrai larynx garni de son os hyoïde, ouvert dans sa membrane en bec de flûte: au-dessous de ce larynx, le canal se divise en deux branches, lesquelles après avoir formé chacune un renflement, s'attachent au poumon. Cette conformation, du moins quant à la position du larynx, est commune à beaucoup d'oiseaux d'eau, et même quelques oiseaux de rivage ont les mêmes plis et inflexions à la trachée-artère, et selon toute apparence, c'est ce qui donne à leur voix ce retentissement bruyant et rauque, ces sons de trompette ou de clairon qu'ils font entendre du haut des airs ou sur les eaux.

Néanmoins la voix habituelle du

cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante; c'est une sorte de *strideur,* parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jurement du chat,* et que les anciens avoient bien exprimé par le mot imitatif *drensant;* c'est, à ce qu'il paroît, un accent de menace ou de colère : l'on n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux, et ce n'est point du tout sur des cygnes presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avoient pu modeler ces cygnes harmonieux, qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paroît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens : l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé; des sons bruyans de clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie, et de la va-

riété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étoient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux ; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir : c'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre ; on entendoit ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étoient calmés. On avoit même vu des cygnes expirans en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en Histoire Naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'étoit

emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poètes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée, comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étoient aimables et touchantes; elles valoient bien de tristes, d'arides vérités; c'étoient de doux emblêmes pour les ames sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne.*

L'OIE.

Dans chaque genre, les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie, par rapport au cygne, est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval, tous deux ne sont pas prisés à leur

juste valeur, le premier degré de l'infériorité paroissant être une vraie dégradation, et rappelant en même temps l'idée d'un modèle plus parfait, n'offre, au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire, que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première : éloignant donc, pour un moment, la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'oie est encore, dans le peuple de la basse-cour, un habitant de distinction; sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, et son naturel social qui le rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnoissance, enfin sa vigilance très-anciennement célébrée, tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles de nos oiseaux domestiques; car, indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment

pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer, et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins; elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre et cette contrainte sur-tout soient peu convenables à sa nature; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazon ou terres vagues sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes, et qu'ils les fauchent jusqu'à

terre avec le bec, et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verts, et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les oies puissent se nourrir de gramens et de la plupart des herbes, elles recherchent de préférence le trèfle, le fenugrec, la vesce, les chicorées, et sur-tout la laitue, qui est le plus grand régal des petits oisons; on doit arracher de leur pâturage la jusquiame, la ciguë et les orties, dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux. Pline assure, peut-être légèrement, que, pour se purger, les oies mangent de la sidérite.

La domesticité de l'oie est moins ancienne et moins complète que celle de la poule; celle-ci pond en tout temps, plus en été, moins en hiver; mais les oies ne produisent rien en hiver, et ce n'est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre;

cependant celles qui sont bien nourries pondent dès le mois de février, et celles auxquelles on épargne la nourriture, ne font souvent leur ponte qu'en avril; les blanches, les grises, les jaunes et les noires suivent cette règle, quoique les blanches paroissent plus délicates, et qu'elles soient en effet plus difficiles à élever; aucune ne fait de nid dans nos basses-cours, et ne pond ordinairement que tous les deux jours, mais toujours dans le même lieu; si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds. C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin; mais, si l'on continue à enlever les œufs, l'oie s'efforce de continuer à pondre, et enfin elle s'épuise et périt, car le produit de ses pontes, et sur-tout des premières, est nombreux, chacune est au moins de sept, et communément

de dix, douze ou quinze œufs, et même de seize, suivant Pline ; cela peut être vrai pour l'Italie, mais, dans nos provinces intérieures de France, comme en Bourgogne et en Champagne, on a observé que les pontes les plus nombreuses n'étoient que de douze œufs : Aristote remarque que souvent les jeunes oies, comme les poulettes, avant d'avoir eu communication avec le mâle, pondent des œufs clairs et inféconds, et ce fait est général pour tous les oiseaux.

Mais, si la domesticité de l'oie est plus moderne que celle de la poule, elle paroît être plus ancienne que celle du canard, dont les traits originaires ont moins changé, en sorte qu'il y a plus de distance apparente entre l'oie sauvage et la privée, qu'entre les canards. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que la sauvage ; elle a les proportions du corps plus étendues et plus souples, les ailes moins fortes et

moins roides; tout a changé de couleur dans son plumage, elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif, elle paroît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté, du moins elle ne cherche point, comme le canard, à la recouvrer; la servitude paroît l'avoir trop affoiblie; elle n'a plus la force de soutenir assez son vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnoître.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle, que le nombre des femelles soit triple de celui des mâles; Aldrovande en permet six à chacun, et l'usage ordinaire, dans nos provinces, est de lui en donner au-delà de douze, et même jusqu'à vingt : ces oiseaux préludent aux actes de l'amour en allant d'abord s'égayer dans l'eau; ils en sortent pour

s'unir, et restent accouplés plus longtemps et plus intimement que la plupart des autres, dans lesquels l'union du mâle et de la femelle n'est qu'une simple compression, au lieu qu'ici l'accouplement est bien réel, et se fait par intromission, le mâle étant tellement pourvu de l'organe nécessaire à cet acte, que les anciens avoient consacré l'oie au dieu des jardins.

Au reste, le mâle ne partage que ses plaisirs avec la femelle, et lui laisse tous les soins de l'incubation, et quoiqu'elle couve constamment et si assidument qu'elle en oublie le boire et le manger si on ne place tout près du nid sa nourriture, les économes conseillent néanmoins de charger une poule des fonctions de mère auprès des jeunes oisons, afin de multiplier ainsi le nombre des couvées, et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte ; on lui laisse cette dernière ponte; elle couve aisément dix à

douze œufs, au lieu que la poule ne peut couver avec succès que cinq de ces mêmes œufs; mais il seroit curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie, plus avisée que la poule, refuseroit de couver d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase, et de l'eau dans un autre à quelque distance de ses œufs, qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture; on a remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite, et qu'il y a toujours au moins vingt-quatre heures d'intervalle, et quelquefois deux ou trois jours entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveaux-nés, est une pâte de retrait de mouture ou de son gras, pêtri avec des chicorées ou des laitues hachées; c'est la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce qu'autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et pour les arracher il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou. La pratique commune dans nos campagnes en Bourgogne, est de nourrir les jeunes oisons nouvellement éclos avec du cerfeuil haché; huit jours après on y mêle un peu de son très-peu mouillé, et l'on a attention de séparer le père et la mère lorsqu'on donne à manger aux petits, parce qu'on prétend qu'ils ne leur laisseroient que peu de chose ou rien; on leur donne ensuite de l'avoine, et, dès qu'ils peuvent suivre aisément leurs mères, on les

mèn : sur la pelouse auprès de l'eau.

Les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'oie que dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres, l'un à deux corps avec une seule tête, l'autre à deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. L'excès d'embonpoint que l'oie est sujette à prendre, et que l'on cherche à lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération ; en général, les animaux très-gras sont peu féconds, la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang; une oie très-grasse, à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et, ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge ; le foie sur-tout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante : souvent une oie engraissée aura le foie plus gros que tous les autres vis-

cères ensemble ; et ces foies gras, que nos gourmands recherchent, étoient aussi du goût des Apicius Romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait honneur à un personnage consulaire. Ils nourrissoient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avoient déjà trouvé qu'elle s'engraissoit beaucoup plus vîte étant renfermée dans un lieu étroit et obscur; mais il étoit réservé à notre gourmandise, plus que barbare, de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes, et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse. Communément et plus humainement on se contente de les renfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très-bonne; on distingue même le mo-

ment où on peut cesser de leur donner autant de nourriture, et où elles sont assez grasses, par un signe extérieur très-évident; elles ont alors sous chaque aile une pelotte de graisse très-apparente; au reste, on a observé que les oies élevées au bord de l'eau, coûtent moins à nourrir, pondent de meilleure heure, et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'oie étoit très-estimée des anciens comme topique nerval et comme cosmétique; ils en conseilloient l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées, et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau; ils ont vanté, comme médicament, la graisse d'oie que l'on préparoit à Comagène avec un mélange d'aromates. Aldrovande donne une liste de recettes, où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice, et Willulghby prétend trouver dans la fiente d'oie, le remède

le plus sûr de l'ictère. Du reste, la chair de l'oie n'est pas en elle-même très-saine, elle est pesante et de difficile digestion; ce qui n'empêchoit pas qu'une oie ou, comme on disoit, une *oue*, ne fût le plat de régal des soupers de nos ancêtres, et ce n'est que depuis le transport de l'espèce du dindon de l'Amérique en Europe, que celle de l'oie n'a, dans nos basses-cours comme dans nos cuisines, que la seconde place.

Ce que l'oie nous donne de plus précieux, c'est son duvet; on l'en dépouille plus d'une fois l'année; dès que les jeunes oisons sont forts et bien emplumés, et que les pennes des ailes commencent à se croiser sur la queue, ce qui arrive à sept semaines ou deux mois d'âge, on commence à les plumer sous le ventre, sous les ailes et au cou; c'est donc sur la fin de mai ou au commencement de juin qu'on leur enlève leurs premières plumes; ensuite, cinq à six semaines après, c'est-à-dire, dans le courant de

juillet, on la leur enlève une seconde fois ; et encore au commencement de septembre, pour la troisième et dernière fois ; ils sont assez maigres pendant tout ce temps, les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement de nouvelles plumes; mais dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne, ou même à la fin de l'été, ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse, et sont déjà très-bons à manger vers le milieu de l'hiver ; on ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont couvé, mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne couvent pas, deux ou trois fois par an. Dans les pays froids, leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettoient à celui qui leur venoit de Germanie, fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays, car ils s'en alloient

par cohortes entières à la chasse des oies.

On a observé sur les oies privées, que les grandes pennes des ailes tombent pour ainsi dire toutes ensemble et souvent en une nuit; elles paroissent alors honteuses et timides; elles fuient ceux qui les approchent; quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles pennes, alors elles ne cessent de voleter et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'oie paroisse lente, oblique et pesante, on ne laisse pas d'en conduire des troupeaux fort loin à petites journées. Pline dit que de son temps on les amenoit du fond des Gaules à Rome, et que dans ces longues marches, les plus fatiguées se mettoient aux premiers rangs, comme pour être soutenues et poussées par la masse de la troupe; rassemblées encore de plus près pour passer la nuit, le bruit le plus léger les éveille, et toutes en-

semble crier ; elles jettent aussi de grands cris lorsqu'on leur présente de la nourriture, au lieu qu'on rend le chien muet en lui offrant cet appât ; ce qui a fait dire à Columelle, que les oies étoient les meilleures et les plus sûres gardiennes de la ferme, et Végèce n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée. Tout le monde sait qu'au capitole, elles avertirent les Romains de l'assaut que tentoient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome ; aussi le censeur fixoit-il chaque année une somme pour l'entretien des oies, tandis que le même jour on fouettoit des chiens dans une place publique, comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique.

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante, c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin ; mais elle a de plus d'autres

accens brefs qu'elle répète souvent ; et, lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre. Les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit, gratitat, stridet.*

Soit crainte, soit vigilance, l'oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame ; souvent toute la troupe répond par une acclamation générale, et de tous les habitans de la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant ni plus bruyant. Cette grande loquacité ou vociférération avoit fait donner chez les anciens le nom d'oie aux indiscrets parleurs, aux méchans écrivains et aux bas délateurs, comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grace nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais ; mais indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnois-

sons, le courage avec lequel elle défend sa couvée, et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, et certains traits d'attachement, de reconnoissance même très-singuliers que les anciens avoient recueillis, démontrent que ce mépris seroit très-mal fondé; et nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement (1) : le fait nous a été

(1) Nous donnerons cette note dans le style naïf du concierge de *Ris*, terre appartenante à M. Anisson Dupéron, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidelle. On demande à *Emmanuel*, comment l'oie à plumage blanc, appelé *jacquot*, s'est apprivoisé avec lui? Il faut savoir d'abord qu'ils étoient deux mâles, ou *jars*, dans la basse-cour, un gris et un blanc, avec trois femelles; c'étoit toujours querelle entre ces deux jars a qui auroit la compagnie de ces trois dames; quand l'un ou l'autre s'en étoit emparé, il se mettoit à leur tête, et empêchoit que l'autre n'en approchât. Celui qui s'en étoit rendu maître dans la nuit, ne vouloit pas les céder le

communiqué par un homme aussi véridique qu'éclairé, auquel je suis rede-

---

matin; enfin les deux galans en vinrent à des combats si furieux, qu'il falloit y courir. Un jour entr'autres, attiré du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, leurs cous entrelacés, se donnant des coups d'ailes avec une rapidité et une force étonnantes; les trois femelles tournoient autour, comme voulant les séparer, mais inutilement; enfin le jars blanc eut le dessous, se trouva renversé, et étoit très-maltraité par l'autre; je les séparai, heureusement pour le blanc, qui y auroit perdu la vie. Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre les ailes, en courant rejoindre ses compagnes, en leur faisant à chacune tour-à-tour un ramage qui ne finissoit pas, et auquel répondoient les trois dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pendant ce temps-là le pauvre jacquot faisoit pitié, et, se retirant tristement, jetoit de loin des cris de condoléance; il fut plusieurs jours à se rétablir, durant lesquels j'eus occasion de passer par les cours où il se tenoit; je le voyois toujours exclus de la société, et à chaque fois que je passois

vable d'une partie des soins et des attentions que j'ai éprouvés à l'impri-

---

il me venoit faire des harangues, sans doute pour me remercier du secours que je lui avois donné dans sa grande affaire. Un jour il s'approcha si près de moi, me marquant tant d'amitié, que je ne pus m'empêcher de le caresser en lui passant la main le long du cou et du dos, à quoi il parut être si sensible, qu'il me suivit jusqu'à l'issue du secours; le lendemain je repassai, et il ne manqua pas de courir à moi, je lui fis la même caresse, dont il ne se rassassioit pas, et cependant, par ses façons, il avoit l'air de vouloir me conduire du côté de ses chères amies, je l'y conduisis en effet; en arrivant, il commença sa harangue, et l'adressa directement aux trois dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre; aussi-tôt le conquérant gris sauta sur le jacquot, je les laissai faire pour un moment, il étoit toujours le plus fort; enfin je pris le parti de mon jacquot qui étoit dessous; je le mis dessus, il revint dessous; je le remis dessus, de manière qu'ils se battirent onze minutes, et, par le secours que je lui portai, il devint vainqueur du gris, et s'empara des

merie royale pour l'impression de mes ouvrages. Nous avons aussi reçu de

---

trois demoiselles. Quand l'ami jacquot se vit le maître, il n'osoit plus quitter ses demoiselles, et par conséquent il ne venoit plus à moi quand je passois; il me donnoit seulement de loin beaucoup de marques d'amitié, en criant et battant des ailes, mais ne quittoit pas sa proie, de peur que l'autre ne s'en emparât; le temps se passa ainsi jusqu'à la couvaison, qu'il ne me parloit toujours que de loin; mais, quand ses femmes se mirent à couver, il les laissa et redoubla son amitié vis-à-vis de moi. Un jour m'ayant suivi jusqu'à la glacière, tout au haut du parc, qui étoit l'endroit où il falloit le quitter, poursuivant ma route pour aller aux bois d'Orangis, à une demi-lieue de là, je l'enfermai dans le parc; il ne se vit pas plutôt séparé de moi, qu'il jeta des cris étranges; je suivois cependant mon chemin, et j'étois environ au tiers de la route des bois, quand le bruit d'un gros vol me fit tourner la tête, je vis mon jacquot qui s'abattit à quatre pas de moi; il me suivit dans tout le chemin, partie à pied,

Saint-Domingue une relation assez semblable, et qui prouve que, dans certaines circonstances, l'oie se montre capable d'un attachement personnel, très-vif et très-fort, et même d'une sorte d'amitié passionnée qui la fait languir, et périr loin de celui

---

partie au vol, me devançant souvent, et s'arrêtant aux croisières des chemins pour voir celui que je voulois prendre; notre voyage dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans que mon compagnon eût manqué de me suivre dans tous les détours du bois, et sans qu'il parût fatigué. Dès-lors il se mit à me suivre et à m'accompagner par-tout, au point d'en venir importun, ne pouvant aller à aucun endroit qu'il ne fût sur mes pas, jusqu'à venir un jour me trouver dans l'église; une autre fois, comme il me cherchoit dans le village, en passant devant la croisée de M. le curé, il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la porte de la cour ouverte; il entre, monte l'escalier, et en entrant, fait un cri de joie, qui fit grand' peur à M. le curé.

qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

Dès le temps de Columelle, on distinguoit deux races dans les oies domestiques : celle des blanches plus anciennement, et celle à plumage varié, plus récemment privée, et cette oie, selon Varron, n'étoit pas aussi féconde que l'oie blanche; aussi prescrivent-ils au fermier de ne composer son troupeau que de ces oies toutes blanches, parce qu'elles sont aussi les plus grosses, en quoi Belon paroît être entièrement de leur avis : cependant Gessner a écrit à-peu-près dans le même temps que l'on croyoit avoir en Allemagne de bonnes raisons de préférer la grise, comme plus robuste sans être moins féconde, ce qu'Aldrovande confirme également pour l'Italie, comme si la race la plus anciennement domestique se fût à la longue affoiblie; et en effet, il ne paroît pas que les oies grises ou variées soient aujourd'hui, ni pour la taille,

ni pour la fécondité, inférieures aux oies blanches.

Aristote, en parlant des deux races ou espèces d'oies, l'une plus grande, et l'autre plus petite, dont l'instinct est de vivre en troupes, semble par la dernière, entendre l'oie sauvage, et Pline traite spécialement de celle-ci, sous le nom de *ferus anser*. En effet, l'espèce de l'oie est partagée en deux races ou grandes tribus, dont l'une depuis long-temps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins, et l'autre beaucoup plus nombreuse, nous a échappé, et est restée libre et sauvage; car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage, de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme d'une part, et de l'autre, de la liberté de la nature. L'oie sauvage est maigre, et de taille plus légère que l'oie domestique : ce qui s'observe de même entre plusieurs

races privées, par rapport à leur tige sauvage, comme dans celle du pigeon domestique comparée à celle du bizet; l'oie sauvage a le dos d'un gris-brunâtre, le ventre blanchâtre, et tout le corps nué d'un blanc-roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique, cette couleur roussâtre a varié; elle a pris des nuances de brun ou de blanc; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques-unes ont acquis une huppe sur la tête, mais ces changemens sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule, le pigeon et plusieurs autres espèces ont subis en domesticité; aussi l'oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique, sont-ils beaucoup moins éloignés de l'état sauvage, et beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés, qui semblent être les citoyens naturels de nos basses-cours. Et dans

les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies, tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison, consiste à les rappeler ou ramener le soir à la ferme, et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée, ce qui suffit, avec l'asyle et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver, pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de déserter; le reste du temps elles vont habiter les eaux, où elles viennent s'ébattre et se reposer sur les rivages, et dans une vie aussi approchante de la liberté de la nature, elles en reprennent presque tous les avantages, force de constitution, épaisseur et netteté de plumage, vigueur et étendue de vol; dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé, c'est-à-dire moins tyran, laisse encore les animaux plus libres, il y a de ces oies qui réellement sauvages pendant tout l'été, ne redeviennent domestiques que pour l'hiver : nous

tenons ce fait de M. le docteur Sanchez, et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée.

«Je partis d'Azof, dit ce savant médecin, dans l'automne de 1736; me trouvant malade, et de plus craignant d'être enlevé par les Tartares Cubans, je résolus de marcher en côtoyant le Don, pour coucher chaque nuit dans les villages des Cosaques, sujets à la domination de Russie. Dès les premiers soirs, je remarquai une grande quantité d'oies en l'air, lesquelles s'abattoient et se rendoient sur les habitations; le troisième jour sur-tout, j'en vis un si grand nombre au coucher du soleil, que je m'informai des Cosaques, où je prenois ce soir-là quartier, si les oies que je voyois étoient domestiques, et si elles venoient de loin, comme il me sembloit par leur vol élevé? Ils me répondirent, étonnés de mon ignorance, que ces oiseaux venoient des lacs qui étoient fort éloignés du côté

du nord, et que chaque année au dégel, pendant les mois de mars et avril, il sortoit de chaque maison des villages six ou sept paires d'oies, qui toutes ensemble prenoient leur vol et disparoissoient pour ne revenir qu'au commencement de l'hiver, comme on le compte en Russie, c'est-à-dire à la première neige; que ces troupes arrivoient alors augmentées quelquefois au centuple, et que se divisant, chaque petite bande cherchoit avec sa nouvelle progéniture, la maison où elles avoient vécu pendant l'hiver précédent. J'eus constamment ce spectacle chaque soir durant trois semaines; l'air étoit rempli d'une infinité d'oies qu'on voyoit se partager en bandes; les filles et les femmes, chacune à la porte de leurs maisons, les regardant, se disoient: *Voilà mes oies, voilà les oies d'un tel*, et chacune de ces bandes mettoit en effet pied à terre dans la cour où elle avoit passé l'hiver précé-

dent. Je ne cesssai de voir ces oiseaux que lorsque j'arrivai à Nova-Poluska, ou l'hiver étoit déjà assez fort ».

C'est apparemment d'après quelques relations semblables qu'on a imaginé, comme le dit Belon, que les oies sauvages qui nous arrivent en hiver, étoient domestiques dans d'autres contrées : mais cette idée n'est pas fondée, car les oies sauvages sont peut-être de tous les oiseaux les plus sauvages et les plus farouches, et d'ailleurs la saison d'hiver où nous les voyons, est le temps même où il faudroit supposer qu'elles fussent domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sauvages dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre. L'hiver, qui commence alors à s'établir sur les terres du nord, détermine leur migration; et, ce qui est assez remarquable, c'est que l'on voit dans le même temps des oies domestiques manifester par leur inquiétude et par des vols fré-

quens et soutenus, ce desir de voyager, reste évident de l'instinct subsistant, et par lequel ces oiseaux, quoique depuis long-temps privés, tiennent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de la nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé; le mouvement en est doux et ne s'annonce par aucun bruit ni sifflement : l'aile, en frappant l'air, ne paroît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale; ce vol se fait dans un ordre qui suppose des combinaisons, et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux, dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les oies, semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique; c'est à-la-fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang, en jouissant en même temps d'un vol libre et ouvert devant soi, et la disposition la

plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière; car, elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à-peu-près comme un V; ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne, mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante; chacun y garde sa place avec une justesse admirable. Le chef qui est à la pointe de l'angle, et fend l'air le premier, va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué; et tour-à-tour les autres prennent la première place. Pline s'est plu à décrire ce vol ordonné et presque raisonné : « Il n'est personne, dit-il, qui ne soit à portée de le considérer, car le passage des oies ne se fait pas dans la nuit, mais en plein jour ».

On a même remarqué quelques points de partage où les grandes troupes des oiseaux se divisent, pour de là se répandre en diverses contrées : les an-

ciens ont indiqué le mont Taurus, pour la division des troupes d'oies dans toute l'Asie mineure; le *mont Sellat*, maintenant *Cossonossi* (en langue turque, *champ des oies*), où se rendent à l'arrière-saison de prodigieuses troupes de ces oiseaux, qui de là semblent partir pour se disperser dans toutes les parties de notre Europe.

Plusieurs de ces petites troupes ou bandes secondaires se réunissant de nouveau, en forment de plus grandes et jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents que nous voyons quelquefois en hiver s'abattre dans nos champs où ces oiseaux causent de grands dommages, en pâturant les blés qu'ils cherchent en grattant jusque dessous la neige; heureusement les oies sont très-vagabondes, restent peu en un endroit, et ne reviennent guère dans le même canton; elles passent tout le jour sur la terre dans les champs ou les prés, mais elles vont régulièrement tous les

soirs se rendre sur les eaux des rivières ou des étangs; elles y passent la nuit entière, et n'y arrivent qu'après le coucher du soleil; il en survient même après la nuit fermée, et l'arrivée de chaque nouvelle bande est célébrée par de grandes acclamations, auxquelles les arrivantes répondent de façon que sur les huit ou neuf heures et dans la nuit la plus profonde, elles font un si grand bruit et poussent des clameurs si multipliées, qu'on les croiroit assemblées par milliers.

On pourroit dire que, dans cette saison, les oies sauvages sont plutôt oiseaux de plaine qu'oiseaux d'eau, puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit, pour y chercher leur sûreté; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards qui quittent les eaux où s'y rendent les oies, et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit, et ne reviennent à l'eau que quand les oies la quit-

tent. Au reste, les oies sauvages, dans leur retour au printemps, ne s'arrêtent guère sur nos terres ; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs, et il y a apparence que ces oiseaux voyageurs ont pour le départ et le retour deux routes différentes.

Cette inconstance dans leur séjour, jointe à la finesse de l'ouie de ces oiseaux, et à leur défiante circonspection, font que leur chasse est difficile, et rendent même inutiles la plupart des piéges qu'on leur tend : celui qu'on trouve décrit dans Aldrovande, est peut-être le plus sûr de tous, et le mieux imaginé. « Quand la gelée, dit-il, tient les champs secs, on choisit un lieu propre à coucher un long filet assujéti et tendu par les cordes, de manière qu'il soit prompt et preste à s'abattre, à-peu-près comme les nappes du filet d'alouette, mais sur un espace plus long, qu'on recouvre de poussière; on y place quelques oies privées pour

servir d'appelans ; il est essentiel de faire tous ces préparatifs le soir, et de ne pas s'approcher ensuite du filet, car, si le matin les oies voyoient la rosée ou le givre abattus, elles en prendroient défiance. Elles viennent donc à la voix de ces appelans, et après de longs circuits et plusieurs tours en l'air, elles s'abattent : l'oiseleur caché à cinquante pas dans une fosse, tire à temps la corde du filet, et prend la troupe entière, ou partie sous sa nappe. »

Nos chasseurs emploient toutes leurs ruses pour surprendre les oies sauvages ; si la terre est couverte de neige, ils se revêtent de chemises blanches par-dessus leurs habits ; en d'autres temps, ils s'enveloppent de branches et de feuilles, de manière à paroître un buisson ambulant ; ils vont jusqu'à s'affubler d'une peau de vache, marchant en quadrupèdes, courbés sur leur fusil ; et souvent ces stratagêmes ne suffisent pas pour approcher les oies,

même pendant la nuit. Ils prétendent qu'il y en a toujours une qui fait sentinelle le cou tendu et la tête élevée, et qui, au moindre danger, donne à la troupe le signal d'alarme. Mais, comme elles ne peuvent prendre subitement l'essor, et qu'elles courent trois ou quatre pas sur la terre, et battent des ailes pendant quelques momens, avant que de pouvoir s'élever dans l'air, le chasseur a le temps de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ci tout l'hiver, que quand la saison est douce : car, dans les hivers rudes, lorsque nos rivières et nos étangs se glacent, elles s'avancent plus au midi, d'où l'on en voit revenir quelques-unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord ; elles ne fréquentent donc les climats chauds, et même la plupart des régions tempérées, que dans le temps de leurs passages ; car nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France ; quel-

ques-unes seulement nichent en Angleterre, ainsi qu'en Silésie et en Bothnie; d'autres, en plus grand nombre, vont nicher dans quelques cantons de la grande Pologne et de la Lithuanie; néanmoins le gros de l'espèce ne s'établit que plus loin dans le nord, et sans s'arrêter ni sur les côtes de l'Irlande et de l'Ecosse, ni même en tous les points de la longue côte de Norwège. On voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusque vers le Spitzberg le Groënland et les terres de la baie d'Hudson, où leur graisse et leur fiente sont une ressource pour les malheureux habitans de ces contrées glacées. Il y en a de même des troupes innombrables sur les lacs et les rivières de la Laponie, ainsi que dans les plaines de Mangasea, le long du Jénisca, dans plusieurs autres parties de la Sibérie, jusqu'au Kamtschatka, où elles arrivent au mois de mai, et d'où elles ne partent qu'en novembre, après

avoir fait leur ponte. M. Steller les ayant vu passer devant l'île de Bering, volant en automne vers l'est et au printemps vers l'ouest, présume qu'elles viennent de l'Amérique au Kamtschatka ; ce qu'il y a de plus certain, c'est que la plus grande partie de ces oies du nord-est de l'Asie, gagne les contrées du midi vers la Perse, les Indes et le Japon, où l'on observe leur passage de même qu'en Europe : on assure même qu'au Japon, la sécurité dont on les fait jouir, leur fait oublier leur défiance naturelle.

Un fait qui semble venir à l'appui du passage des oies de l'Amérique en Asie, c'est que la même espèce d'oie sauvage, qui se voit en Europe et en Asie, se trouve aussi à la Louisiane, au Canada, à la Nouvelle-Espagne, et sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale ; nous ignorons si cette même espèce se trouve également dans toute l'étendue de l'Amérique

méridionale ; nous savons seulement que la race de l'oie privée, transportée d'Europe au Brésil, passe pour y avoir acquis une chair plus délicate et de meilleur goût ; et qu'au contraire elle a dégénéré à Saint-Domingue, où M. le chevalier Lefebvre Deshayes a fait plusieurs observations sur le naturel de ces oiseaux en domesticité, et particulièrement sur les signes de joie que donne l'oie mâle à la naissance des petits (1). M. Deshayes nous apprend de plus qu'on voit à Saint-Domingue

(1) Quoique l'oie souffre ici d'être plumée de son duvet trois fois l'année, son espèce néanmoins est moins précieuse dans un climat où la santé défend, en dépit de la mollesse, de dormir sur le duvet, et où la paille fraîche est le seul lit où le sommeil puisse s'abattre. La chair de l'oie n'est pas non plus aussi bonne à Saint-Domingue qu'en France ; jamais elle n'est bien grasse ; elle est filandreuse, et celle du canard mérite à tous égards la préférence. *Obser-*

une oie de passage qui, comme en Europe, est un peu moins grande que l'espèce privée; ce qui semble prouver que ces oies voyageuses se portent fort avant dans les terres méridionales du Nouveau-Monde, comme dans celles de l'ancien continent, où elles ont

---

vation communiquée par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.

Les naturalistes n'ont pas parlé, ce me semble, des témoignages singuliers de joie que le jars ou le mâle donne à ses petits les premières fois qu'il les voit manger; cet animal démontre sa satisfaction en levant la tête avec dignité, et en trépignant des pieds de façon à faire croire qu'il danse. Ces signes de contentement ne sont pas équivoques, puisqu'ils n'ont lieu que dans cette circonstance, et qu'ils sont répétés presque à chaque fois qu'on donne à manger aux oisons dans leur premier âge. Le père néglige sa propre substance pour se livrer à la joie de son cœur : cette danse dure quelquefois long-temps; et quand quelque distraction comme celles de volailles, qu'il chasse loin de ses petits, la lui fait interrompre, il la reprend avec une nouvelle ardeur. *Idem.*

pénétré jusque sous la zone torride, et paroissent même l'avoir traversée toute entière; car on les trouve au Sénégal, au Congo, jusque dans les terres du Cap de Bonne-Espérance, et peut-être jusque dans celles dn continent austral. En effet, nous regardons ces oies, que les navigateurs ont rencontrées le long des terres Magellaniques, à la terre de Feu, à la Nouvelle-Hollande, etc. comme tenant de très-près à l'espèce de nos oies, puisqu'ils ne leur ont pas donné d'autre nom. Néanmoins il paroît qu'outre l'espèce commune, il existe, dans ces contrées, d'autres espèces dont nous allons donner la description.

L'OIE *des terres Magellaniques.*

Seconde espèce.

Cette grande et belle oie, qui paroît être propre et particulière à cette contrée, a la moitié inférieure du cou, la

poitrine et le haut du dos richement émaillés de festons noirs sur un fond roux ; le plumage du ventre est ouvragé de mêmes festons sur un fond blanchâtre ; la tête et le haut du cou sont d'un rouge pourpré ; l'aile porte une grande tache blanche, et la couleur noirâtre du manteau est relevée par un reflet de pourpre.

Il paroît que ce sont ces belles oies que le commodore Byron désigne sous le nom d'*oies peintes*, et qu'il trouva sur la pointe *Sandy*, au détroit de Magellan. Peut-être aussi cette espèce est-elle la même que celle qu'indique le capitaine Cook, sous la simple dénomination de *nouvelle espèce d'oie*, et qu'il a rencontrée sur ces côtes orientales du détroit de Magellan et de la terre de Feu, qui sont entourées par d'immenses lits flottans de *passe-pierre*.

L'OIE *des îles Malouines*, ou *Falkland*.

Troisième espèce.

« De plusieurs espèces d'oies, dont la chasse, dit M. de Bougainville, formoit une partie de nos ressources aux îles Malouines, la première ne fait que pâturer; on lui donne improprement le nom d'*outarde*; ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, et son long cou la sert bien pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol, et elle n'a point le cri désagréable de son espèce; le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir et de cendré sur le dos et les ailes; la femelle est fauve, et ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs; leur chair saine, nourrissante et de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât : indépendam-

ment de celles qui naissent sur l'île, les vents d'est en automne en amènent des volées, sans doute de quelque terre inhabitée; car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues, au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Deux ou trois autres sortes d'oies, que nous trouvions dans ces mêmes îles, n'étoient pas si recherchées, parce que, se nourrissant de poisson, elles en contractent un goût huileux ».

Nous n'indiquons cette espèce sous la dénomination d'*oie des îles Malouines*, que parce que c'est dans ces îles qu'elle a été vue et trouvée, pour la première fois, par nos navigateurs français; car il paroît que les mêmes oies se rencontrent au *canal de Noël*, le long de la terre de Feu, de l'île *Schagg* dans ce même canal, et sur d'autres îles près de la terre des Etats: du moins M. Cook semble renvoyer à leur sujet, à la description de M. de

Bougainville, lorsqu'il dit : « Ces oies paroissent très-bien décrites sous le nom d'*outardes;* elles sont plus petites que les oies privées d'Angleterre, mais aussi bonnes; elles ont le bec noir et court, et les pieds jaunes ; le mâle est tout blanc, la femelle est mouchetée de noir et de blanc ou de gris, et elle a une grande tache blanche sur chaque aile ». Et quelques pages auparavant il en fait une description plus détaillée en ces termes : « Ces oies nous parurent remarquables par la différence de couleur entre le mâle et la femelle ; le mâle étoit un peu moindre qu'une oie privée ordinaire, et parfaitement blanc, excepté les pieds qui étoient jaunes, et le bec qui étoit noir ; la femelle, au contraire, étoit noire, avec des barres blanches en travers, une tête grise, quelques plumes vertes et d'autres blanches. Il paroît que cette différence est heureuse, car la femelle étant obligée de conduire ses petits,

sa couleur brune la cache mieux aux faucons et autres oiseaux de proie ». Or, ces trois descriptions paroissent appartenir à la même espèce, et ne diffèrent entre elles que par le plus ou le moins de détails. Ces oies fournirent aux équipages du capitaine Cook un rafraîchissement aussi agréable, qu'il le fut aux îles Malouines à nos Français.

L'OIE DE GUINÉE.

Quatrième espèce.

Le nom d'oie-cygne (*Swan-goose*), que Willulghby donne à cette grande et belle oie, est assez bien appliqué, si l'oie du Canada, tout aussi belle au moins, n'avoit pas le même droit à ce nom, et si d'ailleurs les dénominations composées ne devoient pas être bannies de l'Histoire Naturelle. La taille de cette belle oie de Guinée surpasse celle des autres oies; son plumage est

gris-brun sur le dos, gris-blanc au-devant du corps, le tout également nué de gris-roussâtre, avec une teinte brune sur la tête et au-dessus du cou; elle ressemble donc à l'oie sauvage par les couleurs du plumage; mais la grandeur de son corps et le tubercule élevé qu'elle porte sur la base du bec, l'approchent un peu du cygne, et cependant elle diffère de l'un et de l'autre par sa gorge enflée et pendante en manière de poche ou de petit fanon; caractère très-apparent, et qui a fait donner à ces oies le nom de *jabotières*. L'Afrique, et peut-être les autres terres méridionales de l'ancien continent, paroissent être leur pays natal; et, quoique Linnæus les ait appelées *oies de Sibérie*, elles n'en sont point originaires, et ne s'y trouvent pas dans leur état de liberté; elles y ont été apportées des climats chauds, et on les a multipliées en domesticité, ainsi qu'en Suède et en Allemagne. Frisch ra-

conte qu'ayant plusieurs fois montré à des Russes de ces oies qu'il nourrissoit dans sa basse-cour, tous sans hésiter, les avoient nommées *oies de Guinée*, et non pas *oies* de *Russie* ni de *Sibérie*. C'est pourtant sur la foi de cette fausse dénomination donnée par Linnæus, que M. Brisson, après avoir décrit cette oie sous son vrai nom d'*oie* de *Guinée*, la donne une seconde fois sous celui d'*oie* de *Moscovie*, sans s'être aperçu que ses deux descriptions sont exactement celles du même oiseau.

Non-seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids; mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées; et, de ce mélange, il résulte des métis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins éclatante, car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que

celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paroît leur être naturelle. « Rien, dit M. Frisch, ne pouvoit bouger dans la maison pendant la nuit, que ces oies de Guinée n'en avertissent par un grand cri; le jour elles annonçoient de même les hommes et les animaux qui entroient dans la basse-cour, et souvent elles les poursuivoient pour les becqueter aux jambes ». Le bec, suivant la remarque de ce naturaliste, est armé sur ses bords de petites dentelures, et la langue est garnie de papilles aiguës; le bec est noir, et le tubercule qui le surmonte, est d'un rouge vermeil. Cet oiseau porte la tête haute en marchant; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. Suivant M. Frisch, la peau du petit fanon ou la poche de la gorge, n'est ni molle ni flexible, mais ferme et résistante, ce qui pourtant semble peu s'accorder avec l'usage que Kolbe

nous dit qu'en font au Cap les matelots et les soldats. On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces oies; et l'on y voyoit à la racine de la mandibule inférieure du bec, cette poche ou fanon; mais, comme ces parties étoient à demi-brûlées, nous n'avons pu les décrire exactement; nous avons seulement reconnu, par cet envoi qui nous a été adressé de Dijon, que cette oie de Guinée se trouve en France comme en Allemagne, en Suède et en Sibérie.

L'OIE ARMÉE.

Cinquième espèce.

Cette espèce est la seule, non-seulement de la famille des oies, mais de toute la tribu des oiseaux palmipèdes, qui ait aux ailes des ergots ou éperons, tels que ceux dont le kamichi, les jacanas, quelques pluviers et quelques vanneaux sont armés : caractère singulier que la nature a peu répété, et qui

dans les oies distingue celle-ci de toutes les autres. On peut la comparer pour la taille, au canard musqué; elle a les jambes hautes et rouges; le bec de la même couleur et surmonté au front d'une petite caroncule; la queue et les grandes pennes des ailes sont noires; leurs grandes couvertures sont vertes, les petites sont blanches et traversées d'un ruban noir étroit; le manteau est roux, avec des reflets d'un pourpre obscur; le tour des yeux est de cette même couleur, qui teint aussi, mais foiblement, la tête et le cou; le devant du corps est finement liseré de petits zig-zags gris, sur un fond blanc-jaunâtre.

Cette oie est indiquée dans nos planches enluminées comme venant d'Egypte. M. Brisson l'a donnée sous le nom d'*oie de Gambie*; et, en effet, il est certain qu'elle est naturelle en Afrique, et qu'elle se trouve particulièrement au Sénégal.

L'OIE BRONZÉE.

Sixième espèce.

C'est encore ici une grande et belle espèce d'oie, qui de plus est remarquable par une large excroissance charnue, en forme de crête, au-dessus du bec; et aussi par les reflets dorés, bronzés et luisans d'acier bruni, dont brille son manteau sur un fond noir; la tête et la moitié supérieure du cou sont mouchetées de noir dans du blanc par petites plumes rebroussées, comme bouclées sur le derrière du cou; tout le devant du corps est d'un blanc teint de gris sur les flancs. Cette oie paroît moins épaisse de corps, et a le cou plus grêle que l'oie sauvage commune, quoique sa taille soit au moins aussi grande. Elle nous a été envoyée de la côte de Coromandel; et peut-être l'oie à crête de Madagascar, dont parlent les voyageurs Rennefort et Flacourt,

sous le nom de *rassangue*, n'est-elle que le même oiseau, que nous croyons aussi reconnoître à tous ses caractères dans l'*ipécatiapoa* des Brésiliens, dont Marcgrave nous a donné la description et la figure ; ainsi cette espèce aquatique seroit une de celles que la nature a rendues communes aux deux continens.

L'OIE D'ÉGYPTE.

Septième espèce.

Cette oie est vraisemblablement celle que Granger, dans son Voyage d'Egypte, appeloit l'*oie du Nil*. Elle est moins grande que notre oie sauvage ; son plumage est richement émaillé et agréablement varié : une large tache d'un roux vif se remarque sur la poitrine ; et tout le devant du corps est orné, sur un fond gris-blanc, d'une hachure très-fine de petits zigzags d'un cendré teint de roussâtre ;

le dessus du dos est ouvragé de même, mais par zig-zags plus serrés, d'où résulte une teinte de gris-roussâtre plus foncé : la gorge, les joues et le dessus de la tête sont blancs ; le reste du cou et le tour des yeux sont d'un beau roux ou rouge-baie, couleur qui teint aussi les pennes de l'aile voisines du corps ; les autres pennes sont noires; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet vert-bronzé sur un fond noir ; et les petites, ainsi que les moyennes, sont blanches ; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

Cette oie d'Egypte se porte ou s'égare dans ses excursions, quelquefois très-loin de sa terre natale ; car celle que représentent nos planches enluminées, a été tuée sur un étang près de Senlis ; et, par la dénomination que Ray donne à cette oie, elle doit aussi quelquefois se rencontrer en Espagne.

L'OIE DES ESQUIMAUX.

Huitième espèce.

Outre l'espèce de nos oies sauvages, qui vont en si grand nombre peupler notre nord en été, il paroît qu'il y a aussi dans les contrées septentrionales du nouveau continent quelques espèces d'oies qui leur sont propres et particulières; celle dont il est ici question, fréquente la baie d'Hudson et les pays des Esquimaux; elle est un peu moindre de taille que l'oie sauvage commune; elle a le bec et les pieds rouges; le croupion et le dessus des ailes d'un bleu-pâle; la queue de cette même couleur, mais plus obscure; le ventre blanc, nué de brun; les grandes pennes des ailes et les plus près du dos sont noirâtres; le dessus du dos est brun, ainsi que le bas du cou, dont le dessous est moucheté de brun sur un fond blanc; le sommet de la tête est d'un roux brûlé.

L'OIE RIEUSE.

Neuvième espèce.

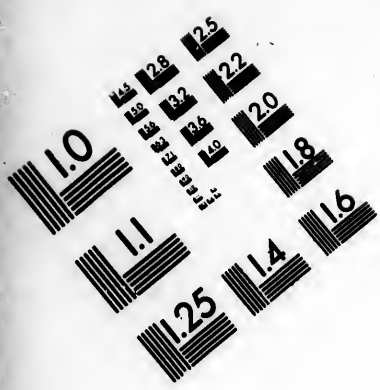
EDWARDS a donné le nom d'oie rieuse à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire; elle est de la grosseur de notre oie sauvage; elle a le bec et les pieds rouges; le front blanc; tout le plumage au-dessus du corps, d'un brun plus ou moins foncé, et au-dessous d'un blanc parsemé de quelques taches noirâtres. L'individu décrit par Edwards, lui avoit été envoyé de la baie d'Hudson; mais il dit en avoir vu de semblables à Londres dans les grands hivers. Linnæus décrit une oie qui se trouve en *Helsingie*, et qui semble être la même; d'où il paroît que, si cette espèce n'est pas

précisément commune aux deux continens, ses voyages, du moins dans certaines circonstances, la font passer de l'un à l'au[illegible]e.

L'OI[illegible] CRAVATTE.

[illegible]me espèce.

Une cravatte blanche passée sur une gorge noire, distingue assez cette oie, qui est encore une de celles dont l'espèce paroît propre aux terres du nord du Nouveau-Monde, et qui en est du moins originaire; elle est un peu plus grande que notre oie domestique, et a le cou et le corps un peu plus déliés et plus longs; le bec et les pieds sont de couleur plombée et noirâtre; la tête et le cou sont de même noirs ou noirâtres; et c'est dans ce fond noir que tranche la cravatte blanche qui lui couvre la gorge. Du reste, la teinte dominante de son plumage est un brun-obscur et quelquefois gris. Nous connoissons cette oie



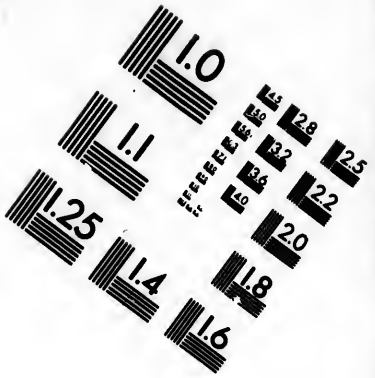
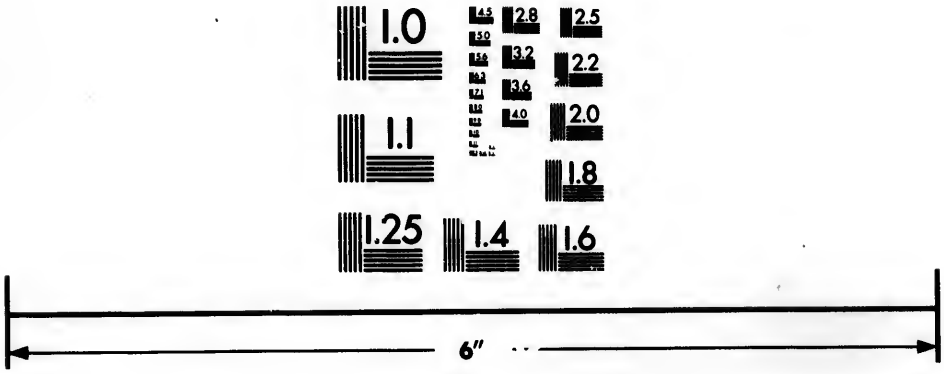
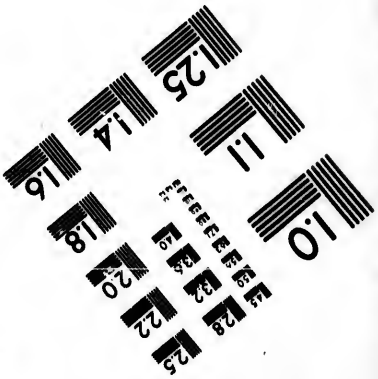


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

en France sous le nom d'*oie du Canada;* elle s'est même assez multipliée en domesticité ; et on la trouve dans plusieurs de nos provinces; il y en avoit ces années dernières plusieurs centaines sur le grand canal à Versailles, où elles vivoient familièrement avec les cygnes : elles se tenoient moins souvent sur l'eau que sur les gazons au bord du canal, et il y en a actuellement une grande quantité sur les magnifiques pièces d'eau qui ornent les beau jardins de Chantilly. On les a de même multipliées en Allemagne et en Angleterre : c'est une belle espèce, qu'on pourroit aussi regarder comme faisant une nuance entre l'espèce du cygne et celle de l'oie.

Ces oies à cravatte voyagent vers le sud en Amérique, car elles paroissent en hiver à la Caroline, et Edwards rapporte qu'on les voit dans le printemps passer en troupe au Canada, pour retourner à la baie d'Hudson et dans les

autres parties les plus septentrionales de l'Amérique.

Outre ces dix espèces d'oies, nous trouvons, dans les voyageurs, l'indication de quelques autres qui se rapporteroient probablement à quelques-unes des précédentes, si elles étoient bien décrites et mieux connues; telles sont :

1°. Les oies d'Islande dont parle Anderson, sous le nom de *margées*, qui sont un peu plus grosses qu'un canard; elles sont en si grand nombre dans cette île, qu'on les voit attroupées par milliers.

2°. L'oie appelée *helsinguer*, par le même auteur, laquelle *vient s'établir à l'est de l'île, et qui, en arrivant, est si fatiguée, qu'elle se laisse tuer à coups de bâton.*

3°. L'oie de Spitzberg, nommée par les Hollandais, *oie rouge.*

4°. La petite oie *loohe* des Ostiaks, dont M. de l'Isle décrit un individu tué au bord de l'Oby. « Ces oies, dit-il, ont

les ailes et le dos d'un bleu-foncé et lustré; leur estomac est rougeâtre, et elles ont au sommet de la tête une tache bleue de forme ovale, et une tache rouge de chaque côté du cou; il règne depuis la tête jusqu'à l'estomac, une raie argentée de la largeur d'un tuyau de plume, ce qui fait un très-bel effet ».

5°. Il se trouve à Kamtschatka, selon Kracheninnikow, cinq ou six espèces d'oies, outre l'oie sauvage commune, savoir, *la gumeniski, l'oie à cou court, l'oie grise tachetée, l'oie à cou blanc, la petite oie blanche, l'oie étrangère.* Ce voyageur n'a fait que les nommer; et Steller dit seulement que toutes ces oies arrivent à Kamtschatka dans le mois de mai, et s'en retournent dans celui d'octobre.

6°. L'*oie de montagne*, du Cap de Bonne-Espérance, dont Kolbe donne une courte description, en la distinguant de l'*oie d'eau*, qui est l'oie com-

mune, et de la *jabotière*, qui est l'oie de Guinée.

Nous ne parlerons point ici de ces prétendues *oies noires des Moluques*, dont les pieds sont, dit-on, conformés *comme ceux des perroquets*; car de semblables disparates ne peuvent être imaginées que par des gens entièrement ignorans en Histoire naturelle.

Après ces notices, il ne nous reste, pour compléter l'exposition de la nombreuse famille des oies, qu'à y joindre les espèces du *cravant*, de la *bernache* et de l'*eider*, qui leur appartiennent, et sont du même genre.

LE CRAVANT.

Le nom de cravant, selon Gessner, n'est pas autre que celui de *grau-ent*, en allemand *canard brun*; la couleur du cravant est effectivement un gris-brun ou noirâtre assez uniforme sur tout le plumage; mais, par le port et

par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard; il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie, sous un moindre module et avec moins d'épaisseur de corps et plus de légèreté; le bec est peu large et assez court; la tête est petite, et le cou est long et grêle; ces deux parties, ainsi que le haut de la poitrine, sont d'un brun-noirâtre, à l'exception d'une bande blanche fort étroite, qui forme un demi-collier sous la gorge; caractère sur lequel Belon se fonde, pour trouver dans Aristophane un nom relatif à cet oiseau. Toutes les pennes des ailes et de la queue, ainsi que les couvertures supérieures de celle-ci, sont aussi d'un brun-noirâtre; mais les plumes latérales et toutes celles du dessous de la queue sont blanches; le plumage du corps est gris-cendré sur le dos, sur les flancs et au-dessus des ailes; mais il est gris-pommelé sous le ventre, où la plupart des plumes sont

bordées de blanchâtre; l'iris de l'œil est d'un jaune-brunâtre; les pieds et les membranes qui en réunissent les doigts sont noirâtres, ainsi que le bec, dans lequel sont ouvertes de grandes narines, en sorte qu'il est percé à jour.

On a long-temps confondu le cravant avec la bernache, en ne faisant qu'une seule espèce de ces oiseaux : Willulghby avoue qu'il étoit dans l'opinion que la bernache et le cravant n'étoient que le mâle et la femelle, mais qu'ensuite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères, que ces oiseaux formoient réellement deux espèces différentes. Belon qui indique le cravant sous le nom de *cane de mer a collier*, désigne ailleurs la bernache sous le nom de *cravant*, et les habitans de nos côtes font aussi cette méprise; la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps, qui se trouve entre le cravant et la bernache, y a donné lieu; néanmoins la bernache

a le plumage décidément noir, au lieu que dans le cravant il est plutôt brun-noirâtre que noir; et indépendamment de cette différence, le cravant fréquente les côtes des pays tempérés, tandis que la bernache ne paroît que sur les terres les plus septentrionales; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux, que nous avons souvent entendu, et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan*; c'est une sorte d'aboiement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment; il a aussi, quand on le poursuit, ou seulement lorsqu'on s'en approche, un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domesticité; nous en avons gardé un pendant plusieurs mois: sa nourriture étoit du grain, du son ou du pain détrempé; il s'est constamment montré d'un natu-

rel timide et sauvage, et s'est refusé à toute familiarité ; renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes, il s'en tenoit toujours éloigné : il est même si craintif, qu'une sarcelle avec laquelle il avoit vécu auparavant, le mettoit en fuite. On a remarqué qu'il mangeoit pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour; il aimoit à se baigner, et il secouoit ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel, car tous ceux que l'on voit sur nos côtes y abordent par la mer. Voici quelques observations sur cet oiseau, qui nous ont été communiquées par M. Baillon.

« Les cravans n'étoient guère connus sur nos côtes de Picardie avant l'hiver de 1740 ; le vent du nord en amena alors une quantité prodigieuse ; la mer en étoit couverte; tous les marais étant glacés, ils se répandirent dans les terres, et firent un très-grand dégât en

pâturant les blés qui n'étoient pas couverts de neige ; ils en dévorèrent jusqu'aux racines. Les habitans des campagnes que ce fléau désoloit, leur déclarèrent une guerre générale ; ils approchèrent de très-près pendant les premiers jours, et en tuoient beaucoup à coups de pierres et de bâtons : mais on les voyoit, pour ainsi dire, renaître ; de nouvelles troupes sortoient à chaque instant de la mer, et se jetoient dans les champs ; ils détruisirent le reste des plantes que la gelée avoit épargnées....

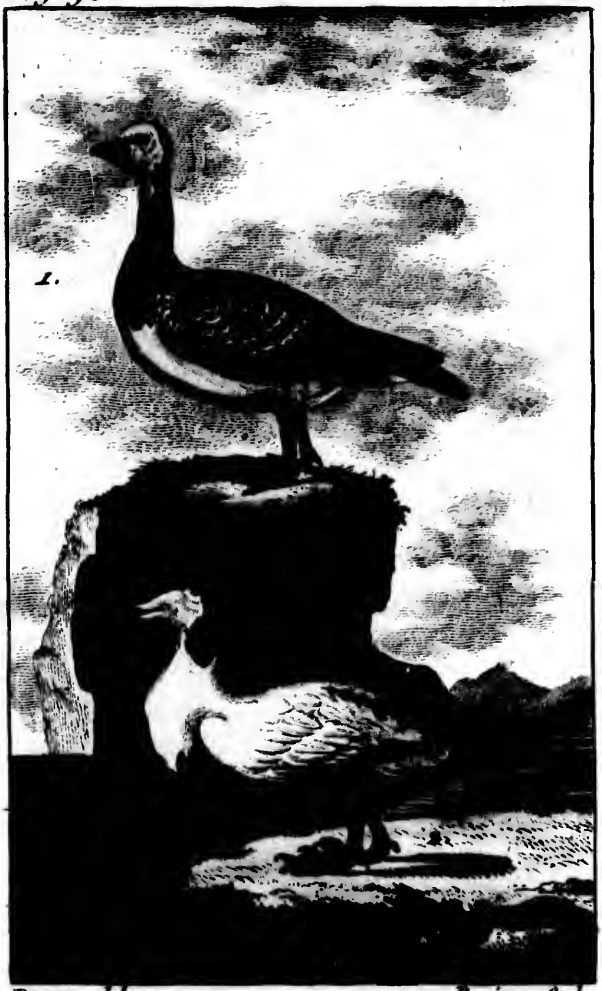
» D'autres ont reparu en 1765, et les bords de la mer en étoient couverts ; mais le vent du nord qui les avoit amenés ayant cessé, ils ne se sont pas répandus dans les terres, et sont partis peu de jours après.

» Depuis ce temps on en voit tous les hivers, lorsque les vents de nord soufflent constamment pendant quinze jours ; il en a paru beaucoup au com-

n'étoient pas
en dévorèrent
habitans des
désoloit, leur
générale ; ils
ès pendant les
tuoient beau-
et de bâtons :
ur ainsi dire,
troupes sor-
t de la mer,
amps ; ils dé-
lantes que la

en 1765, et
ent couverts ;
les avoit ame-
e sont pas ré-
et sont partis

en voit tous
ents de nord
ndant quinze
coup au com-



Desve del. *Racine Sculp.*

1. LA BERNACHE. 2. L'EIDER.

Racine Sculp.

2. L'EIDER.

mencement de 1776 ; mais la terre étant couverte de neige, la plupart sont restés à la mer : les autres qui étoient rentrés dans les rivières ou qui s'étoient répandus sur leurs bords, à peu de distance des côtes, furent forcés de s'en retourner par les glaces que ces rivières charioient ou que la marée y refouloit. Au reste, la chasse qu'on leur a donnée les a rendus sauvages, et ils fuient actuellement d'aussi loin que tout autre gibier ».

LA BERNACHE.

Entre les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si longtemps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou

certains arbres des côtes d'Ecosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits, dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile tombés dans la mer, s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et Scaliger l'assurent; Fugose dit de même que les arbres qui portent ces fruits, ressemblent à des saules, et qu'au bout de leurs branches se produisent de petites boules gonflées, offrant l'embryon d'un canard qui pend par le bec à la branche, et que lorsqu'il est mûr et formé, il tombe dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce dont il suce le suc, jusqu'à ce que déjà grand et tout couvert de plumes, il s'en détache.

L'Eslæus, Majolus, Odéric, Torquemenda, Chavasseur, l'évêque Olaüs et un savant cardinal, attestent

tous cette étrange génération ; et c'est pour la rappeler que l'oiseau porte le nom d'*anser arboreus*, et l'une des îles Orcades où ce prodige s'opère, celui de *pomonia*.

Cette ridicule opinion n'est pas encore assez merveilleusement imaginée pour Cambden, Boëtius et Turnèbe ; car, selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, que se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers, qui peu-à-peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseau. Pierre Danisi, Dentatus, Wormius, Duchesne, sont les prôneurs de cette merveille absurde, de laquelle Rondelet, malgré son savoir et son bon sens, paroît être persuadé.

Enfin chez Cardan, Gyraldus et Maier qui a écrit un traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère, ce ne sont

ni des fruits, ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé. Voilà sans doute bien des erreurs, et même des chimères sur l'origine des bernaches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes; Belon toujours judicieux et sensé, s'en moque; Clusius, Deusingius, Albert-le-Grand, n'y avoient pas cru davantage; Bar-

tholin reconnoît que les prétendues conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière; et par la description que Wormius, Lobel et d'autres font de *conchæ anatiferæ*, aussi bien que dans les figures qu'en donnent Aldrovande et Gessner, toutes fautives et chargées qu'elles sont, il est aisé de reconnoître les coquillages appelés *pousse-pieds* sur nos côtes de Bretagne, lesquels par leur adhésion à une tige commune, et par l'espèce de touffe ou de pinceaux qu'ils épanouissent à leur pointe, auront pu offrir à des imaginations excessivement prévenues, les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendans à des branches, mais qui certainement n'engendrent pas plus d'oiseaux dans la mer du nord que sur nos côtes. Aussi AEneas Silvius raconte-t-il que se trouvant en Ecosse, et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisoit la merveilleuse gé-

nération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'étoit que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades qu'il pourroit en être témoin; d'où il ajoute agréablement, qu'il vit bien que le miracle reculoit à mesure qu'on cherchoit à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du nord, personne, pendant long-temps, ne pouvoit dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandais, dans une navigation au 80e. degré, furent les premiers qui les trouvèrent; cependant les bernaches doivent nicher en Norwège, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidam, qu'on les y voie pendant tout l'été; elles ne paroissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'York et de Lancastre en Angleterre, où elles se laissent prendre aux filets, sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelles aux au-

tres oiseaux de leur genre ; elles se rendent aussi en Irlande, et particulièrement dans la baie de *Long-foyle*, près de Londonderi, où on les voit plonger sans cesse pour couper par la racine de grands roseaux, dont la moelle douce leur sert de nourriture, et rend, à ce qu'on dit, leur chair très-bonne. Il est rare qu'elles descendent jusqu'en France ; neanmoins il en a été tué une en Bourgogne, où des vents orageux l'avoient jetée au fort d'un rude hiver.

La bernache est certainement de la famille de l'oie, et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gessner de l'avoir rangée parmi les canards ; à la vérité, elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie ; mais elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme : son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir, et c'est pour cela

que Belon lui donne le nom de *nonnette* ou *religieuse*. Elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines ; un domino noir couvre le cou et vient tomber, en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc; tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde espèce de bernache que nous nous contenterons d'indiquer ici ; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre, et seulement un peu moins grande; mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces ; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein, qui, ayant comparé ces deux bernaches, conclut que les ornithologistes n'ont ici deux espèces que sur des descriptions de simples variétés.

L'EIDER.

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'eider*, dont on a fait ensuite *edre-don*, ou par corruption *aigle-don*; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'étoit d'une espèce d'aigle que se tiroit cette plume délicate et précieuse. L'eider n'est point un aigle, mais une espèce d'oie des mers du nord, qui ne paroît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Ecosse.

L'eider est à-peu-près gros comme l'oie : dans le mâle les couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir; et, par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps, l'eider a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun-

noirâtre ; le haut de la tête, ainsi que les pennes de la queue et des ailes sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps qui sont blanches ; on voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse ; la femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris-brun ; dans les deux sexes on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec, et presque jusque sous les narines.

Le duvet de l'eider est très-estimé ; et, sur les lieux même, en Norwège et en Islande, il se vend très-cher : cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelotte

à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même; car, outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile, le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que, dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat; qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids, qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie; il ne faut point chasser aussi brusquement ces oiseaux de leur nid, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est

souillé ; et, pour le purger de cette ordure, on l'étend sur un crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce qui est pesant, et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un vert-foncé, et fort bons à manger ; et, lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première ; si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de duvet à fournir, le mâle vient à son secours, et se déplume l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet qu'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier ; mais, pour faire cette troisième récolte, on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits, car, si on lui enlevoit cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois

œufs, ou même d'un seul, elle quitteroit pour jamais la place ; au lieu que, si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits qui formeront de nouveaux couples.

En Norwège et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids ; on juge par le grand prix du duvet, du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître ; aussi les Islandois font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrein ; et, quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux eiders,

et les engager à s'y fixer. Ces insulaires ont même formé, par art et à force de travail, plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande, divers promontoires ou langues de terre avancées dant la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude, et qu'on en éloigne les chiens et le bétail. «On peut même, dit M. Horrebows, comme j'en ai été témoin, aller et venir parmi ces oiseaux, tandis qu'ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés, leur ôter ces œufs sans qu'ils quittent leurs nids, et sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois ».

Tout ce qui se recueille de duvet, est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais, qui vont l'acheter à Drontheim et dans les au-

tres ports de Norwège et d'Islande ; il n'en reste que très-peu, ou même point du tout, dans le pays ; sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol edre-don, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

Nous ajouterons ici quelques faits sur l'eider, que nous fournit M. Brunnich dans un petit ouvrage écrit en danois, traduit en allemand, et que nous avons fait nous-mêmes traduire de cette langue en français.

On voit, dans le temps des nichées, des eiders mâles qui volent seuls, et n'ont point de compagnes ; les Norwégiens leur donnent le nom de *gield-fugl, gield-ace ;* ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus foibles dans les combats qu'ils

se livrent entr'eux pour la possession des femelles, dont le nombre, dans cette espèce, est plus petit que celui des mâles, néanmoins elles sont adultes avant eux; d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au temps de la pariade, on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux, est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons, et particulièrement des génevriers; le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout à l'entour un gros bourrelet renflé, qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture;

car le mâle ne l'aide point à couver, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paroît; la femelle cache alors sa tête, et, lorsque le danger est pressant, elle prend son vol, et va joindre le mâle, qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée; les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits; aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et d'un vol doux, les transportant à la mer.

Dès lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop

foibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet, et même dès le mois de juin, et les Groënlandais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes; celles de la femelle sont beaucoup plus décidées, et en tout, son développement est plus prompt que celui du mâle; tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poissons que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groënland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur

fuite à la côte, durant le jour, présage, dit-on, infailliblement.

Quoique les eiders voyagent, et non-seulement quittent un canton pour passer dans un autre, mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groënland en Amérique, néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement oiseaux de passage, puisqu'ils ne quittent point le climat glacial, dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur, et que c'est en effet sans sortir des parages du nord, que s'exécutent leurs croisières, trouvant à se nourrir en mer par-tout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groënland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces, et même il sembleroit que ces oiseaux fréquentent déjà moins ces côtes qu'ils ne faisoient autrefois ; néanmoins il s'en

trouve jusqu'au Spitzberg, car on reconnoît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu : et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Béring et à la pointe des Kourilles. Quant à notre mer du nord, les pointes les plus sud où les eiders descendent, paroissent être les îles Kerago et Kona, près des côtes d'Ecosse, Bornholm, Christiansoë, et la province de Gothland dans la Suède.

LE CANARD.

L'HOMME a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitans à-la-fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau sembloient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contrac-

ter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais, après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asyle domestique, ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendans, sont devenus plus doux, plus traitables, et ont pro-

duit sous nos yeux des races privées ; car nous devons observer, comme chose générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce, de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée; autrement nous n'assujétissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentimens que la nature a par-tout fondés sur un libre choix; lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leurs droits de franchise naturelle, et les prérogatives de leur état sauvage; et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de

prédilection et leur habitation de choix ; l'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et la communique en même temps aux petits, qui, s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parens, ne cherchent point à en changer ; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, sur-tout dans ces oiseaux auxquels la nature sembloit avoir assuré un double droit de liberté, en les confiant à-la-fois aux espaces libres de l'air et de la mer ; une partie de l'espèce est, à la vérité, devenue captive sous notre main ; mais la plus grande portion nous a échappé, nous échap-

pera toujours, et reste à la nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du canard et celle de l'oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis long-temps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 octobre que paroissent en France les premiers canards; leurs bandes d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses; on reconnoit ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles

réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différens piéges et aux grands filets; mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou tromper ces oiseaux, qui sont très-défians. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudroient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnoitre, et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi, et lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol, et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large et se tien-

nent toujours éloignés des rivages; en même temps quelques-uns d'entr'eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer; cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter, car le canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partiroit à trente.

C'est le soir, *à la chute*, au bord des eaux sur lesquelles on les attire, en y plaçant des canards domestiques femelles, que le chasseur gîté dans une hutte, ou couvert et caché de quelqu'autre manière, les attend et les tire avec avantage; il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs

ailes (1), et se hâte de tirer les premiers arrivans; car, dans cette saison,

(1) Voici une chasse dont j'ai été témoin et même acteur; c'étoit dans une campagne entre Laon et Reims ; un homme, et l'on juge aisément que ce n'étoit pas le plus opulent du pays, s'étoit établi au milieu d'une prairie ; là, enveloppé dans un vieux manteau, sans autre abri qu'une claie de branches de noisettier, dont il s'étoit fait un abri contre le vent, il attendoit patiemment qu'il passât à portée de lui quelque bande de canards sauvages ; il étoit assis sur une cage d'osier, partagée en trois cases, et remplies de canards domestiques, tous mâles ; son poste étoit au voisinage d'une rivière qui serpentoit dans cette prairie, et dans un endroit où ses bords étoient élevés de sept à huit pieds ; il avoit appliqué à un des bords de cette rivière une cabane de roseaux en forme de guérite, percée de petites meurtrières qu'on pouvoit ouvrir et fermer à volonté pour avoir du jour, et choisir sa belle pour lâcher un coup de fusil. Apercevoit-il une bande de canards sauvages en l'air (et il en passoit souvent, parce que, dans la saison où il faisoit cette chasse, on les tiroit de

la nuit tombant promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire,

---

tous côtés dans les marais), il lâchoit deux ou trois de ses canards domestiques, qui prenoient leur volée, et alloient se rendre à trente pas de sa guérite, où il avoit semé quelques grains d'avoine, que ces canards ne manquoient pas de ramasser avec avidité, car on les faisoit jeûner; il y avoit aussi quelques femelles attachées aux perches piquées dans un des bords, et couchées à fleur-d'eau, de façon que ces canes ne pouvoient regagner la rive, et se trouvoient réduites à faire un cri d'appel aux canards domestiques. Les sauvages, après plusieurs tours en l'air, prenoient le parti de s'abattre et de suivre les canards domestiques, ou s'ils hésitoient trop long-temps, notre homme lâchoit une seconde volée de canards mâles, et même une troisième, et alors il couroit de son observatoire à sa guérite, sans être aperçu, tous les bords étant garnis de branches d'arbres et de roseaux; il ouvroit celle de ses meurtrières qui lui convenoit le mieux, observoit le moment de faire un bon coup, sans s'exposer à tuer ses appelans, et, comme

qu'avec elle, les momens propices sont bientôt passés; si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets, dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur-d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appelans domestiques ont attirés (1); dans cette chasse, il faut

---

il tiroit à fleur-d'eau presque horizontalement et qu'il visoit aux têtes, il en tuoit quelquefois cinq ou six d'un coup de fusil. *Extrait d'un mémoire de M. Hébert.*

(1) Nous devons à M. Baillon de Montreuil-sur-mer, l'idée et le détail de cette espèce de chasse, dont nous lui faisons honneur, et que nous donnons ici avec plaisir dans ses propres termes.

« Une quantité considérable de canards sauvages se prend tous les hivers dans nos marécages voisins de la mer; la ruse qu'on emploie pour les attirer dans les filets, est

que la passion du chasseur soutienne sa patience ; immobile, et souvent à

---

très-ingénieuse ; elle prouve sensiblement le goût de ces oiseaux pour la société ; la voici :

» On choisit dans les marais une plage couverte d'environ deux pieds d'eau, qu'on y entretient par le moyen d'une légère digue ; les plus grandes et les plus éloignées des haies et des arbres sont les meilleures : on forme sur le bord une hutte en terre, bien garnie de glaise dans le fond, et couverte de gazons appliqués sur un treillis de branchages ; le tendeur y étant assis, l'extrémité de sa tête excède le haut de la hutte.

» On tend dans l'eau des filets de la forme des nappes aux alouettes, et garnis de deux fortes barres de fer qui les tiennent assujétis sur la vase ; les cordes de détentes sont fixées dans la hutte.

» Le tendeur attache plusieurs canes en avant des filets ; celles qui sont de la race des sauvages et provenues d'œufs de cette espèce, dénichés au printemps, sont les meilleures ; les mâles avec lesquels on a eu soin de les faire apparier dès le mois d'oc-

moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier;

---

tobre, sont enfermés dans un coin de la hutte.

» Le tendeur attentif, fixe l'horizon de tous côtés, sur-tout vers le nord; aussitôt qu'il aperçoit une troupe de canards sauvages, il prend un de ces mâles, et le jette en l'air; cet oiseau vole sur-le-champ vers les autres et les joint; les femelles, au-dessus desquelles il passe, crient et l'appellent; s'il tarde trop à revenir, on en lâche un second, souvent un troisième; les cris redoublés des femelles les ramènent, les sauvages les suivent, et se posent avec eux; la forme de la hutte les inquiète quelquefois, mais ils sont rassurés en un instant par les traîtres qu'ils voient nager avec sécurité vers les femelles qui sont entre la hutte et les filets; ils avancent et les suivent; le tendeur qui les veille, saisit l'instant favorable, lorsqu'ils traversent *la forme*, il en prend quelquefois une douzaine et plus d'un seul coup.

» J'ai toujours remarqué que les canards dressés à cette chasse, se mettent rarement dans le cou des filets; ils en traversent

mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle, car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement et

---

l'emplacement au vol; ils le connoissent, quoique rien ne paroisse au-dehors.

» Tous les oiseaux des marais, tels que les siffleurs, les souchets, les sarcelles, les millouins, viennent à l'appel des canes ou suivent les traîtres.

» Cette chasse ne se fait que pendant la nuit, au clair de la lune; les instans les plus favorables sont le lever de cette planète, et une heure avant l'aube du jour; elle ne se pratique utilement que pendant les vents de nord et de nord-ouest, parce que le gibier voyage alors ou est en mouvement pour se rassembler. J'ai vu prendre plus d'une centaine de pièces aux mêmes filets dans une seule nuit. Un homme foible ou sensible au

semblable à la pantière qui sert aux bécasses; en plusieurs autres endroits, les chasseurs, sur un bateau couvert de ramées et de roseaux, s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau, et, pour les rassembler, ils lâchent un petit chien; la crainte de l'ennemi fait que les canards se rassemblent, s'attroupent lentement, et alors

---

froid, ne pourroit résister à la rigueur de celui qu'on ressent à cette chasse; il faut rester immobile, et souvent mouillé pendant toute la nuit, au milieu des marais.

» J'ai toujours vu les canards sauvages descendre à l'appel des canes de leur espèce, quelqu'élevés qu'ils soient dans l'air; les traîtres volent quelquefois avec eux pendant plus d'un quart-d'heure; chacun des tendeurs, au-dessus desquels la troupe passe, lui en envoie d'autres; elle se disperse, et chaque bande de traîtres en amène un détachement; celui des tendeurs dont les femelles sont sauvages, est toujours le mieux partagé ».

on les peut tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent, et les tuer sans bruit avec de fortes sarbacanes ; ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et en tue ou blesse un bon nombre; mais on ne peut les tirer qu'une fois, ceux qui échappent reconnoissent le bateau meurtrier, et ne s'en laissent plus approcher. Cette chasse, très-amusante, s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de *mou de veau*, et attachés à un cerceau flottant; enfin la chasse aux canards est, par-tout, une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être, pour le pays, un objet de revenu considé-

rable ; cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel étang d'*Arminvilliers* en Brie : voici la description qui nous en a été communiquée par M. Rey, secrétaire des commandemens de S. A. Mgr le duc de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang, qu'ombragent des roseaux, et que borde un petit bois, l'eau forme une anse enfoncée dans le bocage, et comme un petit port ombragé où règne toujours le calme; de ce port on a dérivé des canaux qui pénètrent dans l'intérieur du bois, non point en ligne droite, mais en arc sinueux; ces canaux nommés *cornes,* assez larges et profonds à leur embouchure dans l'anse, vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'ils

se courbent en s'enfonçant dans le bois, où ils finissent par un prolongement en pointe et tout-à-fait à sec.

» Le canal, à commencer à-peu-près à la moitié de sa longueur, est recouvert d'un filet en berceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se resserre et s'abaisse à mesure qne le canal s'étrécit, et finit à sa pointe en une nasse profonde et qui se ferme en poche.

» Tel est le grand piége dressé et préparé pour les troupes nombreuses de canards, mêlées de rougets, de garots, de sarcelles, qui viennent dès le milieu d'octobre s'abattre sur l'étang; mais pour les attirer vers l'anse et les fatales *cornes,* il faut inventer quelque moyen subtil, et ce moyen est concerté et prêt depuis long-temps.

» Au milieu du bocage et au centre des canaux, est établi le canardier, qui de sa petite maison va trois fois par jour répandre le grain dont il nourrit, pendant toute l'année, plus de cent

canards demi-privés, demi-sauvages, et qui tout le jour nageant dans l'étang, ne manquent pas à l'heure accoutumée et au coup de sifflet, d'arriver à grand vol en s'abattant sur l'anse pour enfiler les canaux où leur pâture les attend.

» Ce sont ces *traîtres*, comme le canardier les appelle, qui dans la saison, se mêlant sur l'étang aux troupes de sauvages, les amènent dans l'anse, et de là les attirent dans les *cornes*, tandis que caché derrière une suite de claies de roseaux, le canardier va jetant devant eux le grain pour les amener jusque sous l'embouchure du berceau de filets; alors se montrant par les intervalles des claies, disposées obliquement, et qui le cachent aux canards qui viennent par-derrière, il effraie les plus avancés, qui se jettent dans le cul-de-sac, et vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse. On en prend ainsi jusqu'à cinquante et soixante à-

la-fois ; il est rare que les demi-privés y entrent, ils sont faits à ce jeu, et ils retournent sur l'étang recommencer la même manœuvre et engager une autre capture.

Dans le passage d'antomne, les canards sauvages se tiennent au large sur les grandes eaux, et très-éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai observés avec une lunette d'approche, dit M. Hébert, sur nos plus grands étangs, qui quelquefois en paroissent couverts; on les y voit la tête sous l'aile et sans mouvement, jusqu'à ce que tous prennent leur volée une demi-heure après le coucher du soleil ».

En effet, les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour ; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit; la plupart de ceux que l'on voit en plein jour, ont été forcés de prendre essor

par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage : le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent, et c'est même à cause de ce bruit que Varron donne au canard l'épithète de *quassagipenna*.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas encore fort avancées dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards; mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnantes sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands; quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé, et lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparoissent

pour ne revenir qu'aux dégels dans le mois de février; c'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud, mais ils sont en moindre nombre; leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'ils ont souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paroît s'être affoibli à mesure que leur nombre s'est réduit; l'attroupement même n'a presque plus lieu; ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner; ils semblent dès-lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison ils couvrent, pour ainsi dire, tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie, de Laponie, et se portent encore plus loin dans le nord jusqu'au Spitzberg et au Groënland. « En Laponie, dit M. Hœgstroem,

ces oiseaux semblent vouloir, sinon chasser, du moins remplacer les hommes; car, dès que les Lapons vont au printemps vers les montagnes, les troupes de canards sauvages volent vers la mer orientale, et quand les Lapons redescendent en automne pour habiter la plaine, ces oiseaux l'ont déjà quittée ». Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage. « Je ne crois pas, dit Regnard, qu'il y ait pays au monde plus abondant en canards, sarcelles et autres oiseaux d'eau que la Laponie; les rivières en sont toutes couvertes... et au mois de mai leurs nids s'y trouvent en telle abondance, que le désert en paroît rempli ». Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux, que quelques circonstances ont empêchés de suivre le gros de l'espèce, qui nichent dans nos marais; ce n'est que sur ces traîneurs isolés, qu'on a pu observer les particularités des amours de ces

oiseaux, et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, quelquefois ils se les disputent par des combats; la pariade dure environ trois semaines; le mâle paroît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours; il l'indique à la femelle qui l'agrée et s'en met en possession; c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais; la femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent; mais quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y lève en meules, ou même dans

les forêts sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze, et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge; on a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plutôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid; jamais elle ne s'y rend au vol, elle se pose cent pas plus loin, et pour y arriver elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paroît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée, seulement il se tient à peu de distance, il l'accompagne lorsqu'elle va chercher

sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles; l'incubation dure trente jours; tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau; timides ou frileux, ils hésitent et même quelques-uns se retirent, néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent; une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus, et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère les prennent à leur bec et les transportent l'un après l'autre sur l'eau; le soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit; tout le jour ils guettent à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager, et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de vîtesse que de facilité.

La nature, en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger, pendant quelque temps, la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes : ces parties restent près de six semaines courtes et informes ; le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement, il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes ne commencent à paroître; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle *hallebran*, nom qui paroît venir de l'allemand, *halberente*, demi-canard ; et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux hallebrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés (1).

(1) Voici ce que pratiquoit un gentilhomme de ma connoissance, à Laon, dans un marais appelé *marais de Chivres*, entre

Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler, que les Lapons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du

---

Laon et Notre-Dame de Liesse. Le fond de ce marais est de sablon vitrifiable, qui n'est jamais fangeux. Dans les mois de juin et de juillet, il n'y reste pas de l'eau plus haut que la ceinture aux endroits les plus profonds, et il y croît une sorte de roseaux qui s'élèvent peu, qui ne sont pas fort serrés, et qui servent néanmoins de retraite aux jeunes hallebrans. Mon gentilhomme, vêtu d'une simple veste de toile, entroit dans ce marais accompagné de son garde-chasse et d'un domestique; il avoit fait couper les roseaux sur de très-longues bandes larges de sept à huit pieds, comme des routes dans une forêt, ou des canaux dans un marais; il se tenoit le long de ces routes

Nouveau-Monde ; leurs migrations et leurs voyages de l'automne et du printemps paroissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes temps; et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre : mais nous pouvons

---

pendant que ses gens battoient le marais, et lorsqu'ils tomboient sur quelques bandes de hallebrans, on l'avertissoit. Les hallebrans ne sont en état de voler que vers le 15 d'août ; ils fuyoient à la nage devant les gens qui commençoient à en tuer quelques uns chemin faisant ; les autres étoient forcés de traverser les routes qu'on avoit pratiquées dans les roseaux ; c'étoit au passage que cet habile chasseur les fusilloit à son aise ; on lui faisoit repasser ceux qui étoient échappés, autre décharge, et toujours fructueuse, d'autant plus que ces hallebrans ou jeunes canards sont un excellent manger. *Extrait du Mémoire communiqué par M. Hébert.*

douter que les canards vus par les voyageurs et trouvés en grand nombre dans les terres du sud, appartiennent à l'espèce commune de nos canards, et nous croyons qu'on doit plutôt les rapporter à quelqu'une des espèces que nous décrirons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connoissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'Archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de canards sauvages, ne sont pas de l'espèce des nôtres, et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique. Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du midi, elles n'y paroissent pas soumises aux voyages et migrations dont la

cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons.

Par-tout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées : par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le Nouveau-Monde.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre : ce n'est pas qu'on ne voie fréquem-

ment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses-cours; mais ce genre de vie est contraire à leur nature; ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité; leurs plumes se froissent et se rouillent; leurs pieds s'offensent sur le gravier, leur bec se fêle par des frottemens réitérés, tout est lésé, blessé, parce que tout est contraint, et des canards ainsi nourris, ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet, ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément; ainsi, lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens, qui traitoient avec plus d'attention que nous les objets intéressans de

l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main rapportoient des trophées, et de l'autre conduisoient la charrue, nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*); ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac avec sa petite île (1); le tout dis-

(1) *Medià parte defoditur lacus... ora cujus clivo paulatim subsideant, ut tamquam è littore descendatur in aquam.... media pars terrena sit, ut Colocasiis, aliisque familiaribus aquæ viridibus consceratur, quæ inopacent avium receptacula.... per circuitum unda pura vacet, ut sine impedimento, cùm apricitate diei gestiunt aves, nandi velocitate concertent... gramine ripæ vestiantur... parietum in circuitu effodiantur cubilia quibus nidificent aves, eaque contegantur bu-*

posé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable seroit un ornement pour la plus belle maison de campagne.

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards soit infectée de sang-sues, elles font périr les jeunes

---

xeis aut mirteis fruticibus. . . . statim perpetuus canaliculus humi depressus constituatur, per quem quotidiè mixti cum aquâ cibi decurrant; sic enim pabulatur id genus avium. . . martio mense festucæ surculique in aviario spargendi, quibus nidos struant. . . . et qui nessotrophium *constituere volet avium circa paludes ova colligat, et cohortalibus gallinis subjiciat, sic enim exclusi atque educati pulli deponunt ingenia silvestria. . . . sed clathris superpositis, aviarium retibus contegatur, ne aut avolandi sit potestas domesticis avibus, aut aquilis vel accipitribus involandi.*

Je ne puis résister au plaisir de traduire librement ce morceau, sans espérer d'en rendre toute la grace.

« Autour d'un lac à rives en pente douce,

en s'attachant à leurs pieds, et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations, soit d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes, et qui of-

---

et du milieu duquel s'élève une petite île ombragée de verdure et bordée de roseaux, s'étendra l'enceinte, percée dans son contour de loges pour nicher : devant ces loges coulera une rigole, où chaque jour sera jeté le grain destiné aux canards, nulle pâture ne leur étant plus agréable que celle qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau ; là vous les verrez s'ébattre, se jouer, se devancer les uns les autres à la nage ; là vous pourrez élever et voir se former sous vos yeux une race plus noble, éclose d'œufs dérobés aux nids des sauvages ; l'instinct de ces petits prisonniers, farouches d'abord, se tempère et s'adoucit ; mais pour mieux assurer vos captifs, et les défendre en même temps de l'oiseau ravisseur, il convient que tout l'espace soit enveloppé et couvert d'un filet ou d'un treillis ».

frent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer. La femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze ou quinze œufs ; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enleve, et si l'on a soin de la nourrir largement: elle est ardente en amour, et le mâle est jaloux; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles qu'il conduit, protège et féconde ; à leur défaut, on l'a vu rechercher des alliances peu assorties, et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères.

Le temps de l'exclusion des œufs est de plus de quatre semaines ; ce temps est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs ; la poule s'attache par ce soin, et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre : on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque conduits pour la première fois au

bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent, poussés par l'impulsion de la nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards, est la graine de millet ou de panis, et bientôt on peut leur jeter de l'orge; leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant; jeunes ou adultes, ils ne sont jamais rassasiés; ils avalent tout ce qui se rencontre comme tout ce qu'on leur présente; ils déchirent les herbes, ramassent les graines, gobent les insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau; ils se soutiennent dans cette attitude forcée plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs; le mâle

se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir : le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun-pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assorties, nuancées et font en tout un beau plumage, qui est assez connu.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères; un œil un peu exercé ne sauroit s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages, et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé

qu'on aura tué par méprise ; mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages ; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés ; et, dans tous leurs mouvemens, on reconnoît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer le tableau de ma guérite, dit ingénieusement M. Hébert, je pensois qu'un habile peintre auroit dessiné les canards sauvages, tandis que les canards domestiques me sembloient l'ouvrage de ses élèves ». Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages, ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déja on les distingue à la taille et à l'élégance des formes ; et cette différence dans les contours se dessine, non-seule-

ment sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnoissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées, aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisans, et aux jambes plus déliées que le canard privé.

Le mâle, non-seulement dans l'espèce du canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle; le contraire se trouve dans tous les oiseaux de proie, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que

le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre; et cette différence bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées.

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les canards ont subi les influences de la domesticité; les couleurs du plumage se sont affoiblies, et quelquefois même entièrement effacées ou changées; on en voit de plus ou moins blancs, bruns, noirs ou mélangés; d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe: dans une

autre race encore plus profondément travaillée, déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé; la constitution s'est altérée, et les individus portent toutes les marques de la dégénération; ils sont foibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive; les petits trop délicats, sont difficiles à élever. M. Frisch, qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races; et il ajoute que, dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent généralement au père par les couleurs de la tête, du dos et de la queue, ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune. Quant à l'opinion de Belon sur la distinction d'une grande et d'une petite race dans l'espèce sauvage, nous n'en trouvons aucune preuve, et, selon toute appa-

rence, cette remarque n'est fondée que sur quelques différences entre des individus plus ou moins âgés.

Ce n'est pas que l'espèce sauvage n'offre elle-même quelques variétés purement accidentelles, ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet, M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvoit souvent dans une même couvée de canards nourris près des grands étangs, quelques petits qui ressemblent aux sauvages, qui en ont l'instinct farouche, indépendant, et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison : or, ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique, le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage, supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite; et de là proviennent ces différences en grandeur et en

couleurs, que l'on a remarquées entre quelques individus sauvages.

Tous, sauvages et privés, sont sujets comme les oies à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours et souvent en une seule nuit, et non-seulement les oies et les canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à bec plat, paroissent être sujets à cette grande mue; elle arrive aux mâles après la pariade, et aux femelles après la nichée, et il paroît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation. « Je les ai souvent observés dans ce temps de la mue, dit M. Baillon; quelques jours auparavant je les avois vu s'agiter beaucoup, et paroître avoir de grandes démangeaisons; ils se cachoient pour perdre leurs plumes; le lendemain et les jours suivans, ces oiseaux étoient sombres et honteux;

ils paroissoient sentir leur foiblesse, n'osoient étendre leurs ailes, lors même qu'on les poursuivoit, et sembloient en avoir oublié l'usage. Ce temps de mélancolie duroit environ trente jours pour les canards, et quarante pour les cravans et les oies; la gaîté renaissoit avec les plumes, alors ils se baignoient beaucoup, et commençoient à voleter. Plus d'une fois j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le temps où ils s'éprouvoient à voler; ils partoient pendant la nuit; je les entendois s'essayer un moment auparavant; je me gardois de paroître, parce que tous auroient pris leur essor ».

L'organisation intérieure dans les espèces du canard et de l'oie, offre quelques particularités : la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert

peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge, et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri : aussi les anciens avoient-ils exprimé par un mot particulier la voix des canards, et le silencieux Pythagore vouloit qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devoit s'absorber dans la méditation; mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire, le mouvement, la vie et le bruit de la nature, le chant des oiseaux, les cris des volailles variés par le fréquent et bruyant *kankan* des canards, n'offensent point l'oreille, et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre ; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les haut-bois; c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont, comme dans une espèce bien connue, les femelles qui font le

plus de bruit et sont les plus loquaces; leur voix est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions que celle du mâle qui est monotone, et dont le son est toujours enroué. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre comme la poule, et que néanmoins elle gratte dans l'eau peu profonde, pour déchausser les racines ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Le bec du canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un onglet corné de substance plus dure que le reste du bec; tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen; de cette position des jambes, résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre

sur terre, ce qui leur donne des mouvemens mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnoît au contraire, par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct.

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante ; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savoient comme nous, car l'on trouve dans *Apicius* jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de *canards d'Amiens*, est un morceau connu de tous les gourmands du royaume.

La graisse du canard est employée dans les topiques. On attribue au sang la vertu de résister au venin, même à

celui de la vipère; ce sang étoit la base du fameux antidote de Mithridate. On croyoit en effet que les canards dans le Pont, se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée, leur sang devoit en contracter la vertu de repousser les poisons, et nous observerons en passant, que la dénomination d'*anas Ponticus* des anciens, ne désigne pas une espèce particulière, comme l'ont cru quelques nomenclateurs, mais l'espèce même de notre canard sauvage qui fréquentoit les bords du Pont-Euxin comme les autre rivages.

Les naturalistes ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande famille des canards. Willulghby divise leurs nombreuses espèces en *canards marins* ou qui n'habitent que la mer, et *canards fluviatiles* ou qui fréquentent les rivières et les eaux douces; mais comme la plupart

de ces espèces se trouvent également et tour-à-tour sur les eaux douces et sur les eaux salées, et que ces oiseaux passent indifféremment des unes aux autres, la division de cet auteur n'est pas exacte, et devient fautive dans l'application; d'ailleurs les caractères qu'il donne aux espèces ne sont pas assez constans. Nous partagerons donc cette très-nombreuse famille par ordre de grandeur, en la divisant d'abord en *canards et sarcelles*, et comprenant sous la première dénomination toutes les espèces de canards qui, par la grandeur, égalent ou surpassent l'espèce commune; et sous la seconde, toutes les petites espèces de ce même genre, dont la grandeur n'excède pas celle de la sarcelle ordinaire : et comme l'on a donné à plusieurs de ces espèces des noms particuliers, nous les adopterons pour rendre les divisions plus sensibles.

LE CANARD MUSQUÉ.

Ce canard est ainsi nommé, parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc; il est beaucoup plus grand que notre canard commun; c'est même le plus gros de tous les canards connus; il a deux pieds de longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue; tout le plumage est d'un noir-brun lustré de vert sur le dos et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches. Willulghby dit en avoir vu d'entièrement blanches; cependant la vérité est, comme l'avoit dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc; et ce changement des couleurs en blanc, est assez ordinaire dans les races devenues domestiques: mais le caractère qui distingue celle du

canard musqué, est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge que Belon compare à une cerise; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas; elle est aussi un peu moins grande que le mâle, et n'a pas de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas de jambes et ont les pieds épais, les ongles gros et celui du doigt intérieur crochu; les bords de la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un onglet tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse, qu'à peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère : Scaliger s'est trompé en disant qu'il étoit muet. Il marche lentement et pesamment, ce qui n'empêche pas que dans l'état sauvage il ne se perche sur les

arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique, où l'on élève grand nombre de ces canards; et c'est de là que vient en France leur nom de *canard d'Inde*: néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue; elle est étrangère au nord de l'Europe comme à nos contrées, et ce n'est que par une méprise de mots, contre laquelle Ray sembloit s'être inscrit d'avance, que le traducteur d'Albin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela *canes de Guinée*; et en même temps Aldrovande dit qu'on en apportoit du Caire en Italie; et tout considéré, il paroît par ce qu'en dit Marcgrave, que l'espèce se trouve au Brésil dans l'état sauvage; car on ne peut s'empêcher de reconnoître ce gros canard dans son *anas sylvestris magnitudine anseris*, aussi

bien que dans l'*ypeca-guacu* de Pison; mais, pour l'*ipecati-apoa* de ces deux auteurs, on ne peut douter, par la seule inspection des figures, que ce ne soit une espèce différente que M. Brisson n'auroit pas dû rapporter à celle-ci.

Suivant Pison, ce gros canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour, ou en liberté sur les rivières, et il est encore recommandable par sa grande fécondité; la femelle produit des œufs en grand nombre, et peut couver dans presque tous les temps de l'année; le mâle est très-ardent en amour; toutes les femelles lui conviennent, il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures; il s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec

l'oie ; mais cette union est apparemment fort rare, au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue, où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité ; leurs œufs sont tout-à-fait ronds ; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent, provient, selon Barrère, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans les savannes noyées de la Guiane, ils nichent sur des troncs d'arbres pourris, et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre avec le bec et les jette à l'eau. Il paroît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction, car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six,

quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent, dans les savannes, la graine d'un gramen qu'on appelle *riz sauvage*, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer. Ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus : ils sont farouches et défians; ils ne se laissent guère approcher, et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau.

LE CANARD SIFFLEUR ET LE VINGEON, OU GINGEON.

UNE voix claire et sifflante que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre, distingue ce canard de tous les autres, dont la voix est enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnoître de loin : il prend ordinairement son vol le soir et

même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards; il est très-agile et toujours en mouvement; sa taille est au-dessous de celle du canard commun, et à-peu-près pareille à celle du souchet; son bec fort court, n'est pas plus gros que celui du garrot; il est bleu et la pointe en est noire; le plumage sur le haut du cou et la tête est d'un beau roux; le sommet de la tête est blanchâtre : le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zig-zags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un vert-bronzé : le dessus du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine et les épaules sont d'un beau roux-pourpré. Suivant M. Baillon, les femelles sont un peu plus petites que les mâles, et demeurent toujours grises, ne prenant pas en vieillissant, comme les femelles des souchets, les couleurs de leurs mâles,

Cet observateur aussi exact qu'attentif, et en même temps très-judicieux, nous a plus appris de faits sur les oiseaux d'eau que tous les naturalistes qui en ont écrit; il a reconnu, par des observations bien suivies, que le canard siffleur, le canard à longue queue qu'il appelle *penard*, le chipeau et le souchet naissent gris, et conservent cette couleur jusqu'au mois de février, en sorte que dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles; mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la nature leur donne la puissance et les agrémens qui conviennent à la saison des amours; elle les dépouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne conservent rien ou presque rien de leurs belles couleurs; des plumes grises et sombres succèdent à celles qui les embellissoient; leur voix même se perd ainsi que celle des femelles, et tous semblent être condam-

nés au silence comme à l'indifférence pendant six mois de l'année.

C'est dans ce triste état que ces oiseaux partent au mois de novembre pour leur long voyage, et on en prend beaucoup à ce premier passage; il n'est guère possible de distinguer alors les vieux des jeunes, sur-tout dans les penards ou canards à longue queue; le revêtement de la robe grise étant encore plus total dans cette espèce que dans les autres.

Lorsque tous ces oiseaux retournent dans le nord, vers la fin de février ou le commencement de mars, ils sont parés de leurs belles couleurs, et font sans cesse entendre leur voix, leur sifflet ou leurs cris; les vieux sont déjà appariés, et il ne reste dans nos marais que quelques souchets, dont on peut observer la ponte et la couvée.

Les canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes; il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart

de nos provinces, même dans celles qui sont éloignées de la mer, comme en Lorraine, en Brie; mais ils passent en plus grand nombre sur les côtes, et notamment sur celles de Picardie.

« Les vents de nord et de nord-est, dit M. Baillon, nous amènent les canards siffleurs en grandes troupes. Le peuple, en Picardie, les connoît sous le nom d'*oignes*; ils se répandent dans nos marais; une partie y passe l'hiver, l'autre va plus loin vers le midi.

» Ces oiseaux voient très-bien pendant la nuit, à moins que l'obscurité ne soit totale : ils cherchent la même pâture que les canards sauvages, et mangent, comme eux, les graines de joncs et d'autres herbes, les insectes, les crustacées, les grenouilles et les vermisseaux. Plus le vent est rude, plus on voit de ces canards errer : ils se tiennent bien à la mer et à l'embouchure des rivières malgré le gros temps, et sont très-durs au froid.

» ils partent régulièrement vers la fin de mars, par les vents de sud ; aucuns ne restent ici ; je pense qu'ils se portent dans le nord, n'ayant jamais vu ni leurs œufs, ni leurs nids : je puis pourtant observer que cet oiseau naît gris, et qu'il n'y a avant la mue, aucune différence, quant au plumage, entre les mâles et les femelles, car souvent, dans les premiers jours de l'arrivée de ces oiseaux, j'en ai trouvé de jeunes encore presque tout gris, et qui n'étoient qu'à demi-couverts des plumes distinctives de leur sexe.

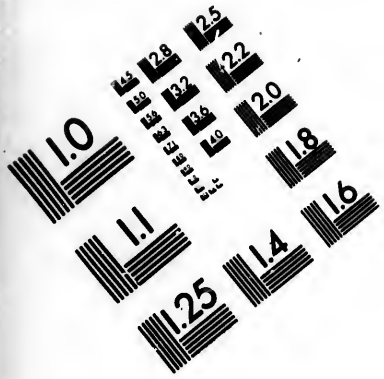
» Le canard siffleur, ajoute M. Baillon, s'accoutume aisément à la domesticité; il mange volontiers de l'orge, du pain, et s'engraisse fort ainsi nourri ; il lui faut beaucoup d'eau ; il y fait sans cesse mille caracoles, de nuit comme de jour. J'en ai eu plusieurs fois dans ma cour, ils m'ont toujours plu à cause de leur gaîté ».

L'espèce du canard siffleur se trouve

en Amérique comme en Europe; nous en avons reçu plusieurs individus de la Louisiane, sous le nom de *canard jensen* et de *canard gris*; il semble aussi qu'on doive le reconnoître sous le nom de *wigeon*, que lui donnent les Anglais, et sous ceux de *vingeon* ou *gingeon*, de nos habitans de Saint-Domingue et de Cayenne. Et ce qui semble prouver que ces oiseaux des climats chauds sont en effet les mêmes que les canards siffleurs du nord, c'est qu'on les a reconnus dans les latitudes intermédiaires. D'ailleurs, ils ont les mêmes habitudes naturelles, avec les seules différences que celle des climats doit y mettre; néanmoins nous ne prononçons pas encore sur l'identité de l'espèce du canard siffleur et du vingeon des Antilles. Nos doutes à ce sujet et sur plusieurs autres faits, seroient éclaircis, si la guerre, entr'autres pertes qu'elle a fait essuyer à l'Histoire naturelle, ne nous avoit

enlevé une suite de dessins coloriés des oiseaux de Saint-Domingue, faite dans cette île avec le plus grand soin, par M. le chevalier Lefebvre Deshayes, correspondant du Cabinet du roi; heureusement les mémoires de cet observateur, aussi ingénieux que laborieux, nous sont parvenus en *duplicata;* et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner ici l'extrait, en attendant qu'on puisse savoir précisément si cet oiseau est en effet le même que notre canard siffleur.

« Le *gingeon*, que l'on connoît à la Martinique sous le nom de *vingeon*, dit M. le chevalier Deshayes, est une espèce particulière de canard, qui n'a pas le goût des voyages de long cours comme le canard sauvage, et qui borne ordinairement ses courses à passer d'un étang ou d'un marécage à un autre, ou bien à aller dévaster quelque pièce de riz, quand il en a découvert à portée de sa résidence. Ce canard a



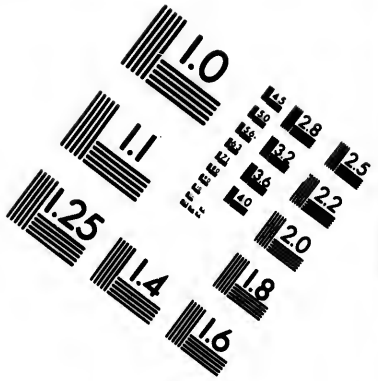
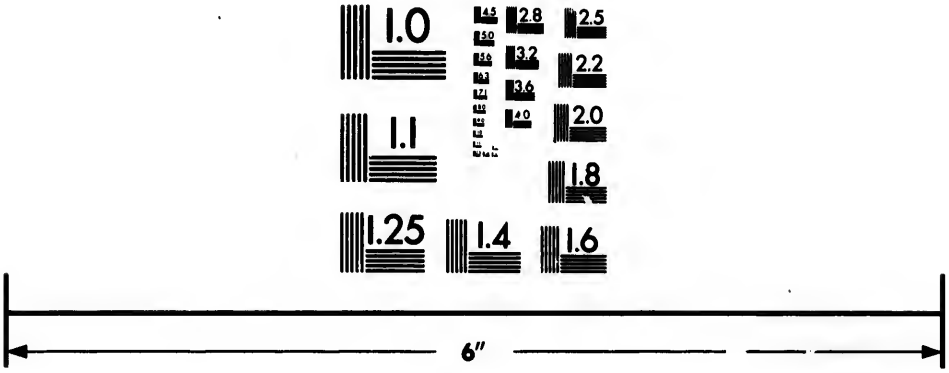
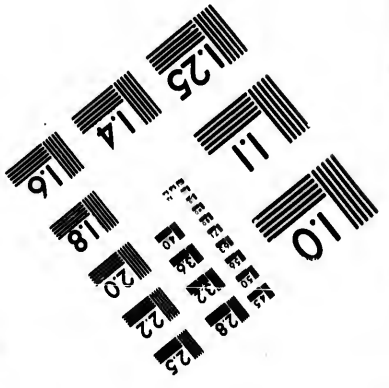


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pour instinct particulier de se percher quelquefois sur les arbres ; mais autant que j'ai pu l'observer, cela n'arrive que durant les grandes pluies, et quand le lieu où il avoit coutume de se retirer pendant le jour, est tellement couvert d'eau, qu'il ne paroît aucune plante aquatique pour le cacher et le mettre à l'abri, ou bien lorsque l'extrême chaleur le force à chercher la fraîcheur dans l'épaisseur des feuillages.

» On seroit tenté de prendre le vingeon pour un oiseau de nuit, car il est rare de le voir le jour; mais aussitôt que le soleil est couché, il sort des glayeuls et des roseaux pour gagner les bords découverts des étangs, où il barbote et pâture comme le reste des canards ; on auroit de la peine à dire à quoi il s'occupe pendant le jour : il est trop difficile de l'observer sans être vu de lui ; mais il est à présumer que quoique caché parmi les roseaux, il ne passe pas son temps à dormir; on en peut juger

par les gingeons privés, qui ne paroissent chercher à dormir pendant le jour que comme les autres volailles, lorsqu'ils sont entièrement repus.

» Les gingeons volent par bandes comme les canards, même pendant la saison des amours; cet instinct qui les tient attroupés, paroît inspiré par la crainte; et l'on dit qu'en effet ils ont toujours, comme les oies, quelqu'un d'eux en vedette, tandis que le reste de la troupe est occupé à chercher sa nourriture : si cette sentinelle aperçoit quelque chose, elle en donne aussi-tôt avis à la bande par un cri particulier, qui tient de la cadence ou plutôt du chevrotement; à l'instant tous les gingeons mettent fin à leur babil, se rapprochent, dressent la tête, prêtent l'œil et l'oreille; si le bruit cesse, chacun se remet à la pâture; mais si le signal redouble et annonce un véritable danger, l'alarme est donnée par un cri aigu et perçant, et tous les gingeons

partent en suivant le donneur d'avis, qui prend le premier sa volée.

» Le gingeon est babillard; lorsqu'une bande de ces oiseaux paît ou barbote, on entend un petit gazouillement continuel qui imite assez le rire suivi, mais contraint, qu'une personne feroit entendre à basse voix; ce babil les décèle et guide le chasseur; de même quand ces oiseaux volent, il y a toujours quelqu'un de la bande qui siffle, et dès qu'ils se sont abattus sur l'eau, leur babil recommence.

» La ponte des gingeons a lieu en janvier, et en mars on trouve de petits gingeonnaux; leurs nids n'ont rien de remarquable, sinon qu'ils contiennent grand nombre d'œufs. Les nègres sont fort adroits à découvrir ces nids, et les œufs donnés à des poules couveuses éclosent très-bien; par ce moyen l'on se procure des gingeons privés; mais on auroit toutes les peines du monde à apprivoiser des gingeonneaux pris quelques

jours après leur naissance, ils ont déjà gagné l'humeur sauvage et farouche de leurs père et mère, au lieu qu'il semble que les poules qui couvent des œufs de gingeons, transmettent à leurs petits une partie de leur humeur sociale et familière ; les petits gingeonnaux ont plus d'agilité et de vivacité que les canetons ; ils naissent couverts d'un duvet brun, et leur accroissement est assez prompt ; six semaines suffisent pour leur faire acquérir toute leur grosseur, et dès-lors les plumes de leurs ailes commencent à croître.

» Ainsi avec très-peu de soins on peut se procurer des gingeons domestiques ; mais, s'il faut s'en rapporter à presque tous ceux qui en ont élevé, on ne doit guère espérer qu'ils multiplient entr'eux dans l'état de domesticité ; cependant j'ai connoissance de quelques gingeons privés qui ont pondu, couvé et fait éclore.

» Il seroit extrêmement précieux

d'obtenir une race domestique de ces oiseaux, parce que leur chair est excellente, et sur-tout celle de ceux qu'on a privés; elle n'a point le goût de marécage que l'on peut reprocher aux sauvages; et une raison de plus de desirer de réduire en domesticité cette espèce, et l'intérêt qu'il y auroit à la détruire ou l'affoiblir du moins dans l'état sauvage, car souvent les gingeons viennent dévaster nos cultures, et les pièces de riz semées près des étangs échappent rarement à leurs ravages; aussi est-ce là que les chaseurs vont les attendre le soir au clair de la lune. On leur tend aussi des lacets et des hameçons amorcés de vers de terre.

» Les gingeons se nourrissent non-seulement de riz, mais de tous les autres grains qu'on donne à la volaille, tels que le maïs et les différentes espèces de mil du pays; ils paissent aussi l'herbe, ils pêchent les petits poissons, les écrevisses, les petits crabes.

» Leur cri est un véritable sifflet, qu'on peut imiter avec la bouche au point d'attirer leurs bandes quand elles passent. Les chasseurs ne manquent pas de s'exercer à contrefaire ce sifflet, qui parcourt rapidement tous les tons de l'octave du grave à l'aigu, en appuyant sur la dernière note et en la prolongeant.

» Du reste, on peut remarquer que le gingeon porte en marchant la queue basse et tournée contre terre, comme la pintade, mais qu'en entrant dans l'eau il la redresse. On doit observer aussi qu'il a le dos plus élevé et plus arqué que le canard, que ses jambes sont beaucoup plus longues à proportion, qu'il a l'œil plus vif, la démarche plus ferme, qu'il se tient mieux et porte sa tête haute comme l'oie; caractères qui, joints à l'habitude de se percher sur les arbres, le feront toujours distinguer: de plus, cet oiseau n'a pas chez nous le plumage aussi fourni, à

beaucoup près, que les canards des pays froids.

» Loin que les gingeons, dans nos basses-cours, continue M. Deshayes, ayent cherché à s'accoupler avec le canard d'Inde ou avec le canard commun, comme ceux-ci ont fait entr'eux, ils se montrent au contraire les ennemis déclarés de toute la volaille, et font ligue ensemble lorsqu'il s'agit d'attaquer les canards et les oies; ils parviennent toujours à les chasser et à se rendre maîtres de l'objet de la querelle, c'est-à-dire du grain qu'on leur jette, ou de la mare où ils veulent barboter, et il faut avouer que le caractère du gingeon est méchant et querelleur; mais comme sa force n'égale pas son animosité, dût-il troubler la paix de la basse-cour, on n'en doit pas moins souhaiter de parvenir à propager en domesticité cette espèce de canards supérieure en bonté à toutes les autres ».

LE SIFFLEUR HUPPÉ.

Ce canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage; il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue, qui pourroit avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont nos dames avoient un moment adopté la mode, sous le nom de *hérisson*; les joues, la gorge et le tour du cou sont roux comme la tête; le reste du cou, la poitrine et le dessous du corps sont d'un noir ou noirâtre qui, sur le ventre, est légèrement ondé ou nué de gris; il y a du blanc aux flancs et aux épaules; et le dos est d'un gris-brun; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon.

Cette espèce, quoique moins commune que celle du canard siffleur sans huppe, a été vue dans nos climats par plusieurs observateurs.

LE SIFFLEUR *à bec rouge et narines jaunes.*

APPAREMMENT que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce, comme dans les précédentes, sur le sifflement de la voix ou des ailes : quoi qu'il en soit, nous adoptons, pour la distinguer, la dénomination de *siffleur au bec rouge*, qu'Edwards lui a donnée en y ajoutant les *narines jaunes*, pour le séparer du précédent qui a aussi le bec rouge. Ce siffleur est d'une taille élevée, mais pas plus grosse que celle de la morelle, sans être paré de couleurs vives et brillantes; c'est dans son genre un fort bel oiseau : un brun-marron étendu sur le dos y est nué de roux-ardent ou orangé-foncé; le bas du cou porte la même teinte qui se fond dans du gris sur la poitrine; les couvertures de l'aile lavée de roussâtre sur les épaules, prennent ensuite un cendré-clair, puis un blanc pur;

ses pennes sont d'un brun-noirâtre, et les plus grandes portent du blanc dans le milieu du côté extérieur; le ventre et la queue sont noirs; la tête est coiffée d'une calotte roussâtre qui se prolonge par un long trait noirâtre sur le haut du cou; tout le tour de la face et la gorge sont en plumes grises.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale, suivant M. Brisson; néanmoins nous l'avons reçue de Cayenne.

LE SIFFLEUR A BEC NOIR.

Nous adoptons encore ici la dénomination d'Edwards, parce que l'indication de climat, donnée dans nos planches enluminées et dans l'ouvrage de M. Brisson, ne peut servir à distinguer cette espèce, non plus que la précédente, puisqu'il paroît que toutes deux se trouvent également dans l'Amérique septentrionale et aux Antilles.

Les jambes et le cou, dans ces deux espèces, paroissent proportionnellement plus alongés que dans les autres canards; celui-ci a le bec noir ou noirâtre; son plumage sur un fond brun, est nué d'ondes roussâtres; le cou est moucheté de petits traits blancs; le front et les côtés de la tête, derrière les yeux, sont teints de roux; et les plumes noires du sommet de la tête se portent en arrière en forme de huppe.

Suivant Hans Sloane, ce canard, qui se voit fréquemment à la Jamaïque, se perche et fait entendre un sifflement. Barrère dit qu'il est de passage à la Guiane, qu'il pâture dans les savanes, et qu'il est excellent à manger.

LE CHIPEAU, ou LE RIDENNE.

Le canard appelé *chipeau*, n'est pas si grand que notre canard sauvage; il a la tête finement mouchetée et comme

piquetée de brun-noir et de blanc, la teinte noirâtre dominant sur le haut de la tête et le dessus du cou; la poitrine est richement festonnée ou écaillée, et le dos et les flancs sont tous vermiculés de ces deux couleurs; sur l'aile sont trois taches ou bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron-rougeâtre. M. Baillon a observé que, de tous les canards, le chipeau est celui qui conserve le plus longtemps les belles couleurs de son plumage, mais qu'enfin il prend comme les autres une robe grise après la saison des amours; la voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage; elle n'est ni plus rauque ni plus bruyante, quoique Gessner semble vouloir le distinguer et le caractériser par le nom d'*anas strepera*, et que ce nom ait été adopté par les ornithologistes.

Le chipeau est aussi habile à plonger qu'à nager; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau; il paroît craintif

et vole peu durant le jour ; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit : on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs, et comme eux il se prend à l'appel des canards privés. » Les canards chipeaux, que nous appelons *ridennes*, dit M. Baillon, arrivent sur nos côtes de Picardie au mois de novembre, par les vents de nord-est, et lorsque ces vents se soutiennent pendant quelques jours, ils ne font que passer et ne séjournent pas. Dès la fin de février, aux premiers vents du sud, on les voit repasser retournant vers le nord.

» Le mâle est toujours plus gros et plus beau que la femelle : il a, comme les canards millouins et siffleurs mâles, le dessous de la queue noir, et dans les femelles cette partie du plumage est toujours de couleur grise.

» Elles se ressemblent même beau-

coup dans toutes ces espèces, néanmoins un peu d'usage les fait distinguer. Les femelles chipeaux deviennent fort rousses en vieillissant.

» Le bec de cet oiseau est noir; ses pieds sont d'un jaune sale d'argile, avec les membranes noires, ainsi que le dessus des jointures de chaque article des doigts; le mâle a vingt pouces du bec à la queue, et dix-neuf pouces jusqu'au bout des ongles; son vol est de trente pouces. La femelle ne diffère que d'environ quinze lignes dans toutes ses dimensions.

» Je nourris dans ma cour, depuis plusieurs mois, continue M. Baillon, deux chipeaux mâle et femelle; ils ne veulent pas manger de grain et ne vivent que de son et de pain détrempé. J'ai eu de même des canards sauvages qui ont refusé le grain; j'en ai eu d'autres qui ont vécu d'orge dès les premiers jours de leur captivité. Cette différence vient, ce me semble, des

lieux où ces oiseaux sont nés; ceux qui viennent des marais inhabités du nord, n'ont pas dû connoître l'orge et le blé; et il n'est pas étonnant qu'ils refusent, sur-tout dans les premiers temps de leur détention, une nourritnre qu'ils n'ont jamais connue; ceux au contraire qui naissent en pays cultivés, sont menés la nuit dans les champs par les pères et mères, lorsqu'ils ne sont encore que hallebrans; ils y mangent du grain et le connoissent très-bien lorsqu'on leur en offre dans la basse-cour : au lieu que les autres s'y laissent souvent mourir de faim, quoiqu'ils ayent devant eux d'autres volailles qui, ramassant le grain, leur indiquent l'usage de cette nourriture ».

LE SOUCHET, ou LE ROUGE.

Le souchet est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par le bout, en manière de

cuiller, ce qui lui a fait donner les dénominations de *canard cuiller, canard spatule,* et le surnom de *platy-rinchos,* par lequel il est désigné et distingué chez les ornithologistes parmi les nombreuses espèces de son genre; il est un peu moins grand que le canard sauvage, son plumage est riche en couleurs, et il semble mériter l'épithète de *très-beau,* que Ray lui donne; la tête et la moitié supérieure du cou, sont d'un beau vert; les couvertures de l'aile, près de l'épaule, sont d'un bleu-tendre; les suivantes sont blanches, et les dernières forment sur l'aile un miroir vert-bronzé; les mêmes couleurs se marquent, mais plus foiblement, sur l'aile de la femelle, qui, du reste, n'a que des couleurs obscures d'un gris-blanc et roussâtre, maillé et festonné de noirâtre; la poitrine et le bas du cou du mâle sont blancs, et tout le dessous du corps est d'un beau roux; cependant il s'en trouve quelquefois à

ventre blanc. M. Baillon nous assure que les vieux souchets, ainsi que les vieux chipeaux, conservent quelquefois leurs belles couleurs, et qu'il leur vient des plumes colorées en même temps que les grises, dont ils se couvrent chaque année après la saison des amours; et il remarque, avec raison, que cette singularité dans les souchets et les chipeaux a pu tromper et faire multiplier, par les nomenclateurs, le nombre des espèces de ces oiseaux; il dit aussi que de très-vieilles femelles qu'il a vues, avoient, comme les mâles, des couleurs sur les ailes, mais que, durant leur première année d'âge, ces femelles sont toutes grises; du reste, leur tête demeure toujours de cette couleur. Nous devons encore placer ici les bonnes observations qu'il a bien voulu nous communiquer sur le souchet en particulier.

« La forme du bec de ce bel oiseau, dit M. Baillon, indique sa manière de

vivre; ses deux larges mandibules ont les bords garnis d'une espèce de dentelure ou de frange, qui ne laissant échapper que la boue, retient les vermisseaux et les menus insectes et crustacées qu'il cherche dans la fange au bord des eaux; il n'a pas d'autre nourriture. J'en ai ouvert plusieurs fois vers la fin de l'hiver et dans le temps de gelée, je n'ai point trouvé d'herbe dans leur sac, quoique le défaut d'insectes eût dû les forcer de s'en nourrir; on ne les trouve alors qu'auprès des sources; ils y maigrissent beaucoup; ils se refont au printemps en mangeant des grenouilles.

» Le souchet barbote sans cesse, principalement le matin et le soir, et même fort avant dans la nuit; je pense qu'il voit dans l'obscurité, à moins qu'elle ne soit absolue; il est sauvage et triste; on l'accoutume difficilement à la domesticité; il refuse constamment le pain et le grain: j'en ai eu un

grand nombre qui sont morts après avoir été embéqués long-temps, sans qu'on ait pu leur apprendre à manger d'eux-mêmes. J'en ai présentement deux dans mon jardin, je les ai embéqués pendant plus de quinze jours; ils vivent à présent de pain et de chevrettes, dorment presque tout le jour, et se tiennent tapis contre les bordures des buis; le soir ils trottent beaucoup et se baignent plusieurs fois pendant la nuit. Il est fâcheux qu'un aussi bel oiseau n'ait pas la gaîté de la sarcelle ou du tadorne, et ne puisse devenir un habitant de nos basses-cours.

» Les souchets arrivent dans nos cantons vers le mois de février; ils se répandent dans les marais, et une partie y couve tous les ans : je présume que les autres gagnent le midi, parce que ces oiseaux deviennent rares ici après les premiers vents du nord qui soufflent en mars. Ceux qui sont nés dans le pays, en partent vers le mois

de septembre; il est rare d'en voir pendant l'hiver, sur quoi je juge qu'ils craignent et fuient le froid.

» Ils nichent ici dans les mêmes endroits que les sarcelles d'été; ils choisissent, comme elles, de grosses touffes de joncs dans des lieux peu praticables, et s'y arrangent de même un nid; la femelle y dépose dix à douze œufs d'un roux un peu pâle; elle les couve pendant vingt-huit à trente jours, suivant ce que m'ont dit les chasseurs; mais je croirois volontiers que l'incubation ne doit être que de vingt-quatre à vingt-cinq jours, vu que ces oiseaux tiennent le milieu entre les canards et les sarcelles, quant à la taille.

» Les petits naissent couverts d'un duvet gris taché, comme les canards, et sont d'une laideur extrême; leur bec est alors presque aussi large que le corps, et son poids paroît les fatiguer; ils le tiennent presque toujours appuyé contre la poitrine; ils courent et

nagent dès qu'ils sont nés ; le père et la mère les mènent, et paroissent leur être fort attachés ; ils veillent sans cesse sur l'oiseau de proie ; au moindre danger la famille se tapit sous l'herbe, et les père et mère se précipitent dans l'eau et s'y plongent.

» Les jeunes souchets deviennent d'abord gris comme les femelles ; la première mue leur donne leurs belles plumes, mais elles ne sont bien éclatantes qu'à la seconde ».

Quant à la couleur du bec, les observateurs ne sont pas d'accord ; Ray dit qu'il est tout noir ; Gessner, dans Aldrovande, assure que la lame supérieure est jaune ; Aldrovande dit qu'il est brun ; tout cela prouve que la couleur du bec varie suivant l'âge ou par d'autres circonstances.

Schwenckfeld compare le battement des ailes du souchet à un choc de *crotales ;* et M. Hébert, en voulant nous exprimer le cri de cet oiseau, nous

a dit qu'il ne pouvoit mieux le comparer qu'au craquement d'une crecelle à main, tournée par petites secousses: il se peut que Schwenckfeld ait pris la voix pour le bruit du vol. Au reste, le souchet est le meilleur et le plus délicat des canards : il prend beaucoup de graisse en hiver; sa chair est tendre et succulente; on dit qu'elle est toujours rouge, quoique bien cuite, et que c'est par cette raison que le canard souchet porte le nom de *rouge*, notamment en Picardie, où l'on tue beaucoup de ces oiseaux dans cette longue suite de marais qui s'étendent depuis les environs de Soissons jusqu'à la mer.

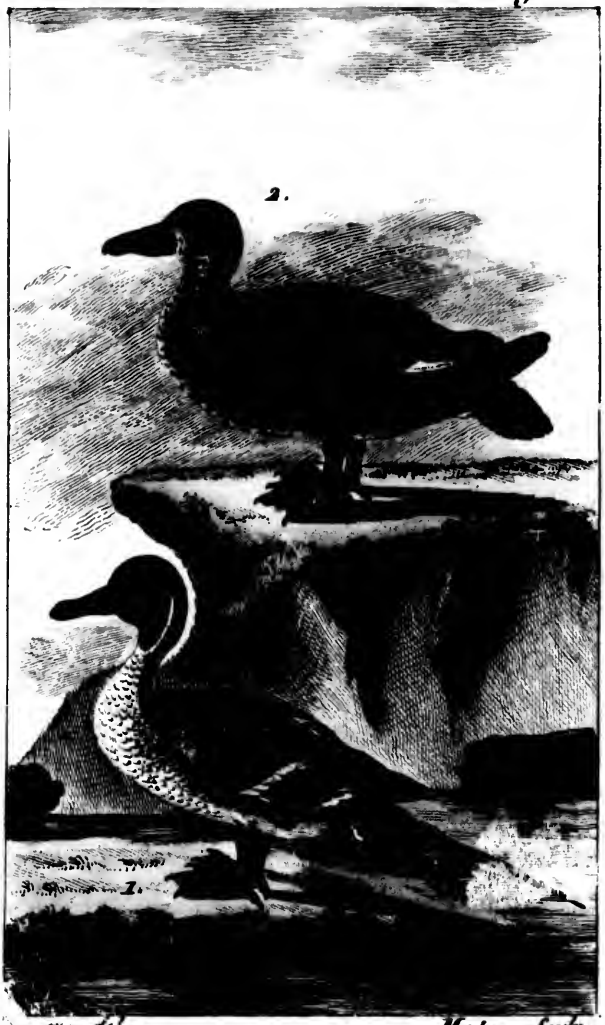
M. Brisson donne, d'après les ornithologistes, une variété du souchet, dont toute la différence consiste en ce que le ventre est blanc au lieu d'être roux-marron.

L'*yacapatlahoac* de Fernandez, canard que ce naturaliste caractérise par

son bec singulièrement épaté, et par le strois couleurs qui tranchent sur son aile, nous paroît devoir être rapporté à l'espèce du souchet, à laquelle nous rapporterons aussi le *tempatlahoac* du même auteur, dont M. Brisson a fait son *canard sauvage du Mexique*, quoiqu'à la ressemblance des traits caractéristiques, à la dénomination d'*avis latirostra* que lui donne Nieremberg, et au soin que prend Fernandez d'avertir que plusieurs donnent à l'*yacapatlahoac* ce même nom de *tempatlahoac*, il eût pu reconnoître qu'il ne s'agissoit ici que d'un seul et même oiseau; et nous nous croyons d'autant plus fondés à le juger ainsi, que les observations de M. le docteur Mauduit ne nous laissent aucun doute sur l'existence de l'espèce du souchet en Amérique : « Les individus de cette espèce, dit-il, sont sujets en Europe à ne pas se ressembler parfaitement dans le plumage; quelques-uns ont dans

RELLE

épaté, et par
tranchent sur
voir être rap-
het, à laquelle
le *tempatla-*
dont M. Bris-
vage du Mexi-
emblance des
la dénomina-
ue lui donne
que prend Fer-
sieurs donnent
ne nom de *tem-*
connoître qu'il
seul et même
oyons d'autant
ainsi, que les
docteur Mau-
cun doute sur
u souchet en
idus de cette
ets en Europe
parfaitement
s-uns ont dans



del. *Motey Sculp.*

1. LE CANARD A LONGUE QUEUE ou PILET.

2. LE CHIPEAU ou RIDENNE.

Pag. 113.

y Sculp.

PILE T.

.

leur robe un mélange de plumes grises qui ne se trouve pas dans les autres : j'ai remarqué dans sept ou huit souchets envoyés de la Louisiane, les mêmes variétés dans le plumage, qu'on peut observer dans un pareil nombre de ces oiseaux tués au hasard en Europe ; et cela prouve que le souchet d'Europe et celui d'Amérique ne sont absolument qu'une seule et même espèce ».

LE PILET, ou CANARD *à longue queue*.

Le canard à longue queue, connu en Picardie sous les noms de *pilet* et de *pennard*, est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau : sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli ; c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on diroit tracés à la plume ; les grandes couvertures des ailes sont par larges raies, noir de jayet et blanc de neige ; il a sur les côtés du cou deux bandes blanches semblables à des ru-

bans, qui le font aisément reconnoître, même d'assez loin; la taille et les proportions du corps sont plus alongées et plus sveltes que dans aucune autre espèce de canard; son cou est singulièrement long et très-menu; la tête est petite et de couleur de marron; la queue est noire et blanche et se termine par deux filets étroits, qu'on pourroit comparer à ceux de l'hirondelle; il ne la porte point horizontalement, mais à demi-retroussée : sa chair est en tout préférable à celle du canard sauvage; elle est moins noire, et la cuisse, ordinairement dure et tendineuse dans le canard, est aussi tendre que l'aile dans le pilet.

« On voit, nous dit M. Hébert, le pilet en Brie, aux deux passages; il se tient sur les grands étangs; son cri s'entend d'assez loin, *hizouë zouë*. La première syllabe est un sifflement aigu, et la seconde un murmure moins sonore et plus grave.

» Le pilet, ajoute cet excellent observateur, semble faire la nuance des canards aux sarcelles, et s'approche par plusieurs rapports de ces dernières; la distribution de ses couleurs est analogue à celle des couleurs de la sarcelle; il en a aussi le bec, car le bec de la sarcelle n'est point précisément le bec du canard ».

La femelle diffère du mâle autant que la cane sauvage diffère du canard; elle a, comme le mâle, la queue longue et pointue; sans cela on pourroit la confondre avec la cane sauvage; mais ce caractère de la longue queue suffit pour faire distinguer ce canard de tous les autres, qui généralement l'ont très-courte. C'est à raison de ces deux filets qui prolongent la queue du pilet, que les Allemands lui ont donné, assez improprement, le nom de canard-faisan (*phasanente*), et les Anglais celui de faisan de mer (*sea-phasan*); la dénomination de *Winterand*, qu'on lui

donne dans le nord, semble prouver que ce canard ne craint pas les plus grands froids; et en effet Linnæus dit qu'on le voit en Suède au plus fort de l'hiver. Il paroît que l'espèce est commune aux deux continens : on la reconnoît dans le *tzitzihoa* du Mexique de Fernandez, et M. le docteur Mauduit en a reçu de la Louisiane un individu sous le nom de *canard paille-en-queue*, d'où l'on peut conclure que quoique habitant naturel du nord, il se porte jusque dans les climats chauds.

LE CANARD A LONGUE QUEUE
de Terre-Neuve.

Ce canard, très-différent du précédent par le plumage, n'a de rapport avec lui que par les deux longs brins, qui de même lui dépassent la queue.

La figure coloriée que donne Edwards de cet oiseau, présente des teintes brunes sur les parties du plumage où le canard nommé de *miclon* dans

nos planches enluminées, a du noir; néanmoins on reconnoît ces deux oiseaux pour être de la même espèce aux deux longs brins qui dépassent leur queue, ainsi qu'à la belle distribution de couleurs: le blanc couvre la tête et le cou jusqu'au haut de la poitrine et du dos; il y a seulement une bande d'un fauve orangé qui descend depuis les yeux le long des deux côtés du cou: le ventre, aussi bien que deux faisceaux de plumes longues et étroites, couchées entre le dos et l'aile, sont du même blanc que la tête et le cou: le reste du plumage est noir, aussi bien que le bec; les pieds sont d'un rouge-noirâtre, et on remarque un petit bord de membrane qui règne extérieurement le long du doigt intérieur, et au-dessous du petit doigt de derrière; la longueur des deux brins de la queue de ce canard augmente sa dimension totale; mais à peine dans sa grosseur égale-t-il le canard commun.

Edwards soupçonne, avec toute apparence de raison, que son *canard à longue queue de la baie d'Hudson*, est la femelle de celui-ci; la taille, la figure et même le plumage sont à-peu-près les mêmes; seulement le dos de celui-ci est moins varié de blanc et de noir, et en tout le plumage est plus brun.

Cet individu qui nous paroît être la femelle, avoit été pris à la baie d'Hudson, et l'autre tué à *Terre-Neuve*; et comme la même espèce se reconnoît dans le *havelda* des Irlandais et de Wormius, il paroît que cette espèce est, comme plusieurs autres de ce genre, habitante des terres les plus reculées du nord; elle se trouve à la pointe nord-est de l'Asie, car on la reconnoît dans le *sawki* des Kamtschadales, qu'ils appellent aussi *kiangitch* ou *aangitch*, c'est-à-dire *diacre*, parce qu'ils trouvent que ce canard chante comme un diacre russe; d'où il paroît qu'un

ELLE

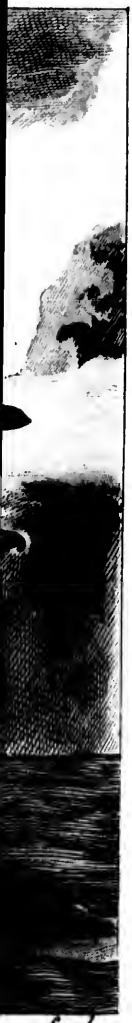
ec toute ap-
on *canard à*
Hudson, est
taille, la fi-
sont à-peu-
nt le dos de
blanc et de
age est plus

aroît être la
baie d'Hud-
e-Neuve ; et
se reconnoît
ndais et de
cette espèce
es de ce gen-
es plus recu-
ve à la pointe
on la recon-
mtschadales,
gitch ou *aan-*
parce qu'ils
nante comme
paroît qu'un

Desève del. *Motey Sculp.*

1. LE TADORNE. 2. LE MORILLON.

Tom . VI.



y Sculp.

LLON.

diacre russe chante comme un canard.

LE TADORNE.

Nous nous croyons fondés à croire que le *chenalopex* ou *vulpanser* (oie-renard) des anciens, est le même oiseau que le tadorne. Belon a hésité et même varié sur l'application de ces noms ; dans *ses observations* il les rapporte au harle, et dans son livre *de la Nature des oiseaux*, il les applique au cravant : néanmoins on peut aisément reconnoître, par un de ces attributs de nature plus décisif que toutes les conjectures d'érudition, que ces noms appartiennent exclusivement à l'oiseau dont il est ici question, le tardorne étant le seul auquel on puisse trouver, avec le renard, un rapport unique et singulier, qui est de se gîter comme lui dans un terrier. C'est sans doute par cette habitude naturelle, qu'on a d'abord désigné le tadorne en lui donnant la

dénomination de *renard-oie;* et non-seulement cet oiseau se gîte comme le renard, mais il niche et fait sa couvée dans les trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

AElien attribue de plus au *vulpanser* l'instinct de venir, comme la perdrix, s'offrir et se livrer sous les pas du chasseur pour sauver ses petits; et c'étoit l'opinion de toute l'antiquité, puisque les Egyptiens, qui avoient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés, le figuroient dans les hiéroglyphes, pour signifier la tendresse généreuse d'une mère; et en effet, l'on verra, par nos observations, le tadorne offrir précisément ces mêmes traits d'amour et de dévouement maternel.

Les dénominations données à cet oiseau dans les langues du nord, *fusch-gans* ou plutôt *fucsh-ente* en allemand (canard-renard); en anglo-saxon, *berg-ander* (canard-montagnard); en anglais, *burrouch-duks* (canard-lapin),

n'attestent pas moins que son ancien nom, l'habitude singulière de demeurer dans les terriers pendant tout le temps de la nichée. Ces derniers noms caractérisent même plus exactement que celui de *vulpanser* le tadorne, en le réunissant à la famille des canards, à laquelle en effet il appartient, et non pas à celle des oies; il est à la vérité un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais du reste, sa figure, son port et sa conformation sont semblables, et il ne diffère du canard que par son bec qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat. Ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et jaune-cannelle; la tête et le cou jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert; le bas du cou est entouré d'un collier blanc; au-dessous

est une large zone de jaune cannelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos ; cette même couleur teint le bas-ventre ; au-dessous de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire dans un fond blanc ; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires, les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de vert : les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune cannelle et l'intérieur blanc ; les grandes couvertures sont noires et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs ; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparens que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux ; les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair ; le

bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noirs; sa forme est, comme nous l'avons dit, *sime* ou *camuse*, sa partie supérieure étant très-arquée près de la tête, creusée en arc concave sur les narines, et se relevant horizontalement au bout en cuiller arrondie, bordée d'une rainure assez profonde et demi-circulaire; la tranchée présente un double renflement à sa bifurcation.

Pline fait l'éloge de la chair du tadorne, et dit que les anciens Bretons ne connoissoient pas de meilleur gibier. Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon. Il y a toute apparence que les Grecs élevoient des tadornes, puisqu'Aristote observe que, dans le nombre de leurs œufs, il s'en trouve de clairs. Nous n'avons pas eu occasion de goûter de la chair ni des œufs de ces oiseaux.

Il paroît que les tadornes se trouvent

dans les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes ; cependant l'espèce ne s'est pas également répandue sur toutes les côtes de nos régions septentrionales.

Quoiqu'on ait donné aux tadornes le nom de canard de mer, et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques-uns sur des rivières ou des lacs même assez éloignés dans les terres ; mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes ; chaque printemps il en aborde quelques troupes sur celles de Picardie ; et c'est là q u'un de nos meilleurs correspondans, M. Baillon, a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes, que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

« Le printemps, dit M. Baillon, nous amène les tadornes, mais toujours en petit nombre : dès qu'ils sont arrivés,

ils se répandent dans les plaines de sables dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes ; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement parmi ceux des lapins. Il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure ; car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui ont au plus une toise et demie de profondeur, qui sont percés contre des à-dos ou monticules et en montant, et dont l'entrée, exposée au midi, peut être aperçue du haut de quelque dune fort éloignée.

» Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes, et n'y rentrent plus.

» Les tadornes ne font aucun nid dans ces trous ; le femelle pond ses premiers œufs sur le sable nu, et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, qui est de dix à douze pour les jeunes, et pour

les vieilles de douze à quatorze, elle les enveloppe d'un duvet blanc fort épais dont elle se dépouille.

» Pendant tout le temps de l'incubation qui est de trente jours, le mâle reste assidûment sur la dune; il ne s'en éloigne que pour aller deux à trois fois le jour chercher sa nourriture à la mer; le matin et le soir la femelle quitte ses œufs pour le même besoin, alors le mâle entre dans le terrier, sur-tout le matin, et lorsque la femelle revient, il retourne sur sa dune.

» Dès qu'on aperçoit au printemps un tadorne ainsi en vedette, on est assuré d'en trouver le nid; il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au terrier; si cependant il s'en aperçoit, il s'envole du côté opposé, et va attendre la femelle à la mer; en revenant ils volent long-temps au-dessus de la garenne, jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent se soient retirés.

» Dès le lendemain du jour que la

couvée est éclose, le père et la mère conduisent les petits à la mer, et s'arrangent de manière qu'ils y arrivent ordinairement lorsqu'elle est dans son plein : cette attention procure aux petits l'avantage d'être plutôt à l'eau, et de ce moment ils ne paroissent plus à terre. Il est difficile de concevoir comment ces oiseaux peuvent, dès les premiers jours de leur naissance, se tenir dans un élément dont les vagues en tuent souvent des vieux de toutes les espèces.

» Si quelque chasseur rencontre la couvée dans ce voyage, le père et la mère s'envolent; celle-ci affecte de culbuter et de tomber à cent pas; elle se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses ailes, et par cette ruse attire vers elle le chasseur; les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs, et on peut, si l'on tombe dessus, les prendre tous sans qu'aucun fasse un pas pour fuir.

» J'ai été témoin oculaire de tous ces faits; j'ai déniché plusieurs fois et vu dénicher des œufs de tadornes: pour cet effet on creuse dans le sable en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout; on y trouve la mère sur ses œufs, on les emporte dans une grosse étoffe de laine, couverts de duvet qui les enveloppe, et on les met sous une cane; elle élève ces petits étrangers avec beaucoup de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui laisser aucun de ses œufs. Les petits tadornes ont en naissant le dos blanc et noir, avec le ventre très-blanc, et ces deux couleurs bien nettes les rendent très-jolis; mais bientôt ils perdent cette première livrée et deviennent gris; alors le bec et les pieds sont bleus; vers le mois de septembre ils commencent à prendre leurs belles plumes, mais ce n'est qu'à la seconde année que leurs couleurs ont tout leur éclat.

» J'ai lieu de croire que le mâle n'est

parfaitement adulte et propre à la génération que dans cette seconde année, car ce n'est qu'alors que paroît le tubercule rouge sanguin qui orne leur bec dans la saison des amours, et qui, passé cette saison, s'oblitère. Or, cette espèce de production nouvelle paroît avoir un rapport certain avec les parties de la génération.

» Le tadorne sauvage vit de vers de mer, de grenades ou sauterelles qui s'y trouvent à millions, et sans doute aussi du frai des poissons et des petits coquillages qui se détachent et s'élèvent du fond avec les écumes qui surnagent. La forme relevée de son bec lui donne beaucoup d'avantage pour recueillir ces diverses substances, en écumant, pour ainsi dire, la surface de l'eau beaucoup plus légèrement que ne peut faire le canard.

» Les jeunes tadornes élevés par une cane s'accoutument aisément à la domesticité et vivent dans les basses-cours

comme les canards; on les nourrit avec de la mie de pain et du grain. On ne voit jamais les tadornes sauvages rassemblés en troupes, comme les canards, les sarcelles, les siffleurs : le mâle et la femelle ne se quittent point; on les aperçoit toujours ensemble, soit dans la mer, soit sur les sables : ils savent se suffire à eux-mêmes, et semblent en s'appariant contracter un nœud indissoluble; le mâle au reste se montre fort jaloux; mais, malgré l'ardeur de ces oiseaux en amour, je n'ai jamais pu obtenir une couvée d'aucune femelle : une seule a pondu quelques œufs au hasard, ils étoient inféconds. Leur couleur ordinaire est une teinte très-légère de blond sans aucune tache; ils sont de la grosseur de ceux des canes, mais plus ronds.

» Le tadorne est sujet à une maladie singulière; l'éclat de ses plumes se ternit, elles deviennent sales et huileuses, et l'oiseau meurt après avoir langui

pendant près d'un mois. Curieux de connoître la cause du mal, j'en ai ouvert plusieurs, je leur ai trouvé le sang dissous et les principaux viscères embarrassés d'une eau rousse, visqueuse et fétide. J'attribue cette maladie au défaut de sel marin, que je crois nécessaire à ces oiseaux, au moins de temps en temps, pour diviser par ses pointes la partie rouge de leur sang, et entretenir son union avec la lymphe, en dissolvant les eaux ou humeurs visqueuses que les graines dont ils vivent dans les cours, amassent dans leurs intestins ».

Ces observations détaillées de M. Baillon ne nous laissent que fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux, dont nous avons fait nourrir un couple sous nos yeux ; ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage; ils se laissoient prendre aisément. On les tenoit dans un jardin où on leur donnoit la liberté pendant le jour, et lorsqu'on les prenoit et qu'on les tenoit à

la main, ils ne faisoient presque pas d'efforts pour s'échapper ; ils mangeoient du pain, du son, du blé et même des feuilles de plantes et d'arbrisseaux ; leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard, mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent, car on ne les entendoit crier que fort rarement; ils ont encore un second cri plus foible quoiqu'aigu, *uute, uute,* qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement, et qui ne paroît être que l'expression de la crainte ; ils se baignent fort souvent, sur-tout dans les temps doux et à l'approche de la pluie; ils nagent en se berçant sur l'eau, et lorsqu'ils abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards ; ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec : ainsi les tadornes qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles; seu-

lement ils ont plus de légèreté dans les mouvemens, et montrent plus de gaîté et de vivacité; ils ont encore sur tous les canards, même les plus beaux, un privilége de nature qui n'appartient qu'à cette espèce, c'est de conserver constamment et en toute saison les belles couleurs de leur plumage. Comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très-bel effet sur les pièces d'eau, il seroit à desirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces: ce ne pourroit donc être que dans les terreins très-voisins des eaux salées, qu'on pourroit tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

LE MILLOUIN.

Le millouin est ce canard que Belon désigne sous le nom de *cane à tête rousse;* il a en effet la tête et une partie du cou d'un brun-roux ou marron; cette couleur coupée en rond au bas du cou, est suivie par du noir ou brun-noirâtre, qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos; l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir; mais le dos et les flancs sont joliment ouvragés d'un liséré très-fin, qui court transversalement par petits zig-zags noirs dans un fond gris de perle. Selon Schwenckfeld, la tête de la femelle n'est pas grosse comme celle du mâle, et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde; sa forme trop ronde lui donne un air pesant; il marche avec peine et de

mauvaise grace, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent, qu'à la voix d'un oiseau; son bec large et creux est très-propre à fouiller dans la vase, comme font les souchets et les morillons, pour y trouver des vers et pour pêcher de petits poissons et des crustacées. Deux de ces oiseaux mâles que M. Baillon a nourris l'hiver dans une basse-cour, se tenoient presque toujours dans l'eau; ils étoient forts et courageux sur cet élément, et ne s'y laissoient pas approcher par les autres canards; ils les écartoient à coups de bec; mais ceux-ci, en revanche, les battoient lorsqu'ils étoient à terre, et toute la défense du millouin étoit alors de fuir vers l'eau. Quoiqu'ils fussent privés et même devenus familiers, on ne put les conserver long-temps, parce qu'ils ne peuvent marcher sans se bles-

ser les pieds ; le sable des allées d'un jardin les incommode autant que le pavé d'une cour, et quelque soin que prit M. Baillon de ces deux millouins, ils ne vécurent que six semaines dans leur captivité.

» Je crois, dit ce bon observateur, que ces oiseaux appartiennent au nord : les miens restoient dans l'eau pendant la nuit, même lorsqu'il geloit beaucoup; ils s'y agitoient assez pour empêcher qu'elle ne se glacât autour d'eux.

» Du reste, ajoute-t-il, les millouins ainsi que les morillons et les garrots, mangent beaucoup et digèrent aussi promptement que le canard : ils ne vécurent d'abord que de pain mouillé, ensuite ils le mangeoient sec, mais ils ne l'avaloient ainsi qu'avec peine, et étoient obligés de boire à chaque instant : je n'ai pu les accoutumer à manger du grain ; les morillons seuls paroissent aimer la semence du jonc de marais ».

M. Hébert, qui, en chasseur attentif et ingénieux, a su trouver à la chasse d'autres plaisirs que celui de tuer, a fait sur ces oiseaux, comme sur beaucoup d'autres, des observations intéressantes. « C'est, dit-il, l'espèce du millouin qui, après celle du canard sauvage, m'a paru la plus nombreuse dans les contrées où j'ai chassé. Il nous arrive en Brie, à la fin d'octobre, par troupes de vingt à quarante; il a le vol plus rapide que le canard, et le bruit que fait son aile est tout différent; la troupe forme en l'air un peloton serré, sans former des triangles comme les canards sauvages : à leur arrivée ils sont inquiets, ils s'abattent sur les grands étangs, l'instant d'après ils en partent, en font plusieurs fois le tour au vol, se posent une seconde fois pour aussi peu de temps, disparoissent, reviennent une heure après, et ne se fixent pas davantage. Quand j'en ai tué, ç'a toujours été par hasard, avec

de très-gros plomb, et lorsqu'ils faisoient leurs différens tours en l'air; ils étoient tous remarquables par une grosse tête rousse, qui leur a valu le nom de *rougeot* dans notre Bourgogne.

» On ne les approche pas facilement sur les grands étangs; ils ne tombent point sur les petites rivières par la gelée, ni à la chute sur les petits étangs, et ce n'est que dans les canardières de Picardie que l'on peut en tuer beaucoup; néanmoins ils ne laissent pas que d'être assez communs en Bourgogne, et on en voit à Dijon aux boutiques des rôtisseurs pendant presque tout l'hiver. J'en ai tué un en Brie au mois de juillet, par une très-grande chaleur; il me partit sur les bords d'un étang au milieu des bois, dans un endroit fort solitaire; il étoit accompagné d'un autre, ce qui me feroit croire qu'ils étoient appariés, et que quelques couples de l'espèce couvent en France dans les grands marais.

Nous ajouterons que cette même espèce s'est portée bien au-delà de nos contrées; car il nous est arrivé de la Louisiane un millouin tout semblable à celui de France; et de plus, on reconnoît le même oiseau dans le *quapachea-nauhtli* de Fernandez, que M. Brisson, par cette raison, a nommé *millouin du Mexique*. Quant à la variété dans l'espèce du millouin de France, donnée par le dernier ornithologiste, sous l'indication de *millouin noir*, nous ne pouvons que nous en tenir à ce qu'il en dit, cette variété du millouin ne nous étant pas connue.

LE MILLOUINAN.

Ce bel oiseau, dont nous devons la connoissance à M. Baillon, est de la taille du millouin, et ses couleurs, quoique différentes, sont disposées de même. Par ce double rapport nous avons cru pouvoir lui donner le nom de *mil-*

louinan. Il a la tête et le cou reconverts d'un grand *domino* noir à reflets vert-cuivreux, coupé en rond sur la poitrine et le haut du dos; le manteau est joliment ouvragé d'une petite hachure noirâtre, courant légèrement dans un fond gris de perle; deux pièces du même ouvrage, mais plus serré, couvrent les épaules; le croupion est travaillé de même; le ventre et l'estomac sont du plus beau blanc; on peut remarquer sur le milieu du cou l'empreinte obscure d'un collier roux; le bec du millouinan est moins long et plus large que celui du millouin.

L'individu que nous décrivons a été tué sur la côte de Picardie; et depuis, un autre tout-à-fait semblable, sinon qu'il est un peu plus petit, nous est venu de la Louisiane. Ce n'est pas, comme on l'a déjà vu, la seule espèce de la famille du canard qui se trouve commune aux deux continens; néanmoins ce millouinan, qui n'avoit pas en-

core été remarqué ni décrit, ne paroît sans doute que rarement sur nos côtes.

LE GARROT.

Le garrot est un petit canard dont le plumage est noir et blanc, et la tête remarquable par deux mouches blanches posées aux coins du bec, qui de loin semblent être deux yeux placés à côté des deux autres, dans la coiffe noire lustrée de vert qui lui couvre la tête et le haut du cou; et c'est de là que les Italiens lui ont donné le nom de *quatr'occhi;* les Anglais le nomment *golden-eye,* œil d'or, à raison de la couleur jaune-doré de l'iris de ses yeux; la queue et le dos sont noirs, ainsi que les grandes pennes de l'aile, dont la plupart des couvertures sont blanches; le bas du cou, avec tout le devant du corps, est d'un beau blanc; les pieds sont très-courts et les membranes qui en réunissent les doigts s'étendent jusqu'au bout des ongles et y sont adhérentes.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère entièrement par les couleurs, qui, comme on l'observe généralement dans toute la grande famille du canard, sont plus ternes, plus pâles dans les femelles; celle ci les a grises ou brunâtres où le male les a noires, et gris-blanches où il les a d'un beau blanc; elle n'a ni reflet vert à la tête, ni la tache blanche au coin du bec.

Le vol du garrot, quoiqu'assez bas, est très-roide et fait siffler l'air; il ne crie pas en partant, et ne paroît pas être si défiant que les autres canards. On voit de petites troupes de garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver, mais ils disparoissent au printemps, et sans doute vont nicher dans le nord; du moins Linnæus, dans une courte notice du *Fauna Suecica*, dit que ce canard se voit l'été en Suède, et que dans cette saison, qui est celle de la nichée, il se tient dans des creux d'arbres.

M. Baillon qui a essayé de tenir quelques garrots en domesticité, vient de nous communiquer les observations suivantes.

« Ces oiseaux, dit-il, ont maigri considérablement en peu de temps, et n'ont pas tardé à se blesser sous les pieds, lorsque je les ai laissé marcher en liberté; ils restoient la plupart du temps couchés sur le ventre; mais, quand les autres oiseaux venoient les attaquer, ils se défendoient vigoureusement; je puis même dire que j'ai vu peu d'oiseaux aussi méchans. Deux mâles, que j'ai eus l'hiver dernier, me déchiroient la main à coups de bec toutes les fois que je les prenois; je les tenois dans une grande cage d'osier, afin de les accoutumer à la captivité, et à voir aller et venir dans la cour les autres volailles; mais ils ne marquoient, dans leur prison, que de l'impatience et de la colère, et s'élançoient contre leurs grilles vers les autres oiseaux qui les

approchoient : j'étois parvenu, avec beaucoup de peine, à leur apprendre à manger du pain, mais ils ont constamment refusé toute espèce de grains.

» Le garrot, ajoute cet attentif observateur, a de commun avec le millouin et le morillon, de ne marcher que d'une manière peinée et difficile, avec effort, et ce semble avec douleur; cependant ces oiseaux viennent de temps en temps à terre, mais pour s'y tenir tranquilles et en repos, debout ou couchés sur la grève, et pour y éprouver un plaisir qui leur est particulier. Les oiseaux de terre ressentent de temps en temps le besoin de se baigner, soit pour purger leur plumage de la poussière qui l'a pénétré, soit pour donner au corps une dilatation qui en facilite les mouvemens, et ils annoncent par leur gaîté en quittant l'eau, la sensation agréable qu'ils éprouvent. Dans les oiseaux aquatiques, au contraire, dans ceux sur-tout qui res-

tent un long temps dans l'eau, les plumes humectées et pénétrées à la longue, donnent insensiblement passage à l'eau, dont quelques filets doivent gagner jusqu'à la peau; alors ces oiseaux ont besoin d'un bain d'air qui dessèche et contracte leurs membres trop dilatés par l'humidité; ils viennent en effet au rivage prendre ce bain sec dont ils ont besoin, et la gaîté qui règne alors dans leurs yeux, et un balancement lent de la tête, font connoître la sensation agréable qu'ils éprouvent; mais ce besoin satisfait, et en tout autre temps, les garrots, et comme eux, les millouins et les morillons, ne viennent pas volontiers à terre, et surtout évitent d'y marcher, ce qui paroît leur causer une extrême fatigue : en effet, accoutumés à se mouvoir dans l'eau par petits élans, dont l'impulsion dépend d'un mouvement vif et brusque des pieds, ils apportent cette habitude à terre, et n'y vont que par

bonds, en frappant si fortement le sol de leurs larges pieds, que leur marche fait le même bruit qu'un claquement de mains. Ils s'aident de leurs ailes pour garder l'équilibre qu'ils perdent à tout moment, et si on les presse, ils s'élancent en jetant leurs pieds en arrière et tombent sur l'estomac; leurs pieds d'ailleurs se déchirent et se fendent en peu de temps par le frottement sur le gravier : il paroît donc que ces espèces, uniquement nées pour l'eau, ne pourront jamais augmenter le nombre des colonies que nous en avons tirées pour peupler nos basses-cours ».

LE MORILLON.

Le morillon est un joli petit canard, qui pour toutes couleurs n'offre, lorsqu'on le voit en repos, qu'un large bec bleu, un grand domino noir, un manteau de même couleur, et du blanc sur

l'estomac, le ventre et le haut des épaules ; ce blanc est net et pur, et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge-verdâtre ; les plumes du derrière de la tête se redressent en panache ; souvent le bas du domino noir sur la poitrine est ondé de blanc, et dans cette espèce ainsi que dans les autres du canard, les couleurs sont sujettes à certaines variations, qui ne sont nullement spécifiques et qui n'appartiennent qu'à l'individu.

Lorsque le morillon vole, son aile paroît rayée de blanc : cet effet est produit par sept plumes qui sont en partie de cette couleur. Il a le dedans des pieds et des jambes rougeâtre et le dehors noir ; sa langue est fort charnue et si renflée à sa racine, qu'il semble y en avoir deux ; dans les viscères il n'y a point de vésicule du fiel. Belon regarde le morillon comme le *glaucium* des Grecs, *n'ayant*, dit-il, *trouvé one*

oiseau qui eût l'œil de couleur si verone : et en effet, le glaucium dans Athénée est ainsi nommé de la couleur *glauque* ou vert-d'eau de ses yeux.

Le morillon fréquente les étangs et les rivières, et néanmoins se trouve aussi sur la mer : il plonge assez profondément, et fait sa pâture de petits poissons, de crustacées et coquillages, ou de grains d'herbes aquatiques, surtout de celle du jonc commun : il est moins défiant, moins prêt à partir que le canard sauvage; on peut l'approcher à la portée du fusil sur les étangs, ou mieux encore sur les rivières, quand il gèle; et lorsqu'il a pris son essor, il ne fait pas de longues traversées.

M. Baillon nous a communiqué ses observations sur cette espèce en domesticité. « La couleur du morillon, dit-il, sa manière de se balancer en marchant et en tenant le corps presque droit, lui donnent un air d'autant plus singulier, que la belle couleur

bleu-clair de son bec toujours appliqué sur la poitrine, et ses gros yeux brillans tranchent beaucoup sur le noir de son plumage.

» Il est assez gai et barbote comme le canard pendant des heures entières: j'en ai privé facilement plusieurs dans ma cour; ils sont devenus si familiers en peu de temps, qu'ils entroient dans la cuisine et dans les appartemens; on les entendoit avant de les voir, à cause du bruit qu'ils faisoient à chaque pas, en plaquant leurs larges pieds par terre et sur les parquets; on ne les voyoit jamais faire des pas inutiles, ce qui prouve, comme je l'ai dit, que l'espèce ne marche que par besoin et forcément; et en effet ils s'écorchoient les pieds sur le pavé; néanmoins ils ne maigrissoient que fort peu, et ils auroient pu vivre long-temps, si les autres oiseaux de la basse-cour les avoient moins tourmentés.

» Je me suis procuré, ajoute M. Bail-

lon, plus de trente morillons, pour voir si la huppe, qui est très-apparente à quelques individus, constitue une espèce particulière; j'ai reconnu qu'elle est un des ornemens de tous les mâles.

» De plus, les jeunes sont dans le premier temps d'un gris-enfumé; cette livrée reste jusqu'à la mue, et ils n'ont toute leur belle couleur d'un noir brillant qu'à la deuxième année; ce n'est que dans le même temps que le bec devient bleu; les femelles sont toujours moins noires et n'ont jamais de huppes ».

LE PETIT MORILLON.

Après ce que nous venons de dire de la diversité que l'on remarque souvent dans le plumage des morillons, nous serions fort tentés de rapporter aux mêmes causes accidentelles, la différence de grandeur sur laquelle on s'est fondé pour faire du petit morillon une espèce particulière et séparée de

celle du morillon ; cette différence en effet est si petite, qu'à la rigueur on pourroit la regarder comme nulle, ou du moins la rapporter à celles que l'âge et les divers temps d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce. Néanmoins la plupart des ornithologistes ont indiqué ce petit morillon comme d'une espèce différente de l'autre, et ne pouvant les contredire par des faits positifs, nous consignons seulement ici nos doutes, que nous ne croyons pas mal fondés. Belon même, que les autres ont suivi, et qui est le premier auteur de cette distinction d'espèces, semble nous fournir une preuve contre sa propre opinion; car après avoir dit de son *petit plongeon*, qui est notre morillon, que *c'est un joli petit oiseau bien troussé, rond et raccourci, avec des yeux si jaulnes et luisans qu'ils sont plus claers qu'airin poli*... et qu'avec le plumage semblable à celui du mo-

rillon, il a de même la ligne blanche par le travers de l'aile, il ajoute : « Si est-ce qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit vrai morillon, car il a la huppe derrière la tête comme le bièvre et le pélican, et toutefois le morillon n'en a point ». Or Belon se trompe ici, et ce caractère de la huppe est une raison de plus de rapporter l'oiseau dont il s'agit au vrai morillon, qui a en effet une huppe.

M. Brisson donne encore une variété dans cette espèce, sous le nom de *petit morillon rayé;* mais ce n'est certainement qu'une variété d'âge.

LA MACREUSE.

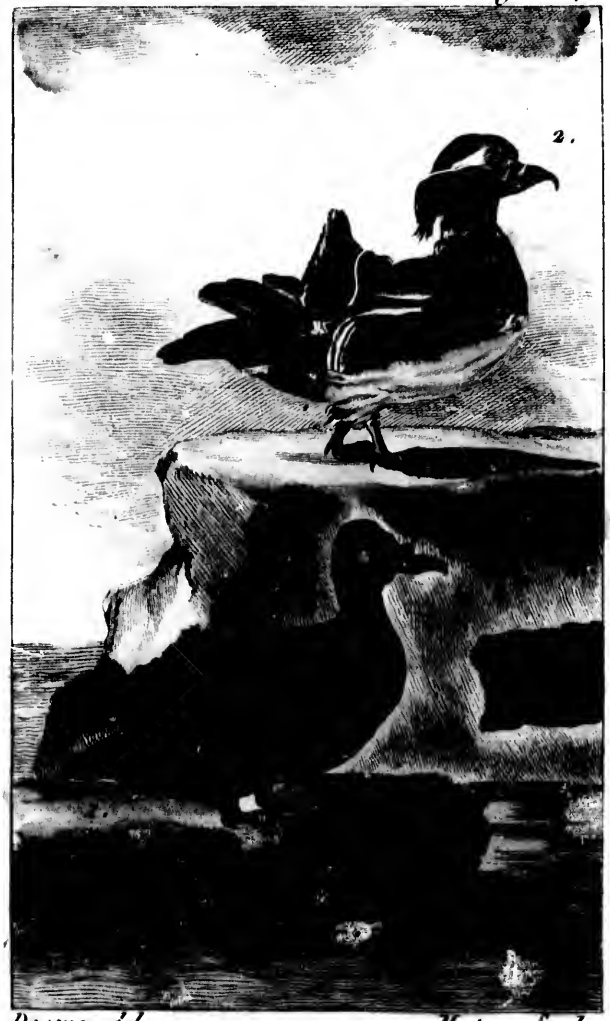
On a prétendu que les macreuses naissoient comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri; nous avons suffisamment réfuté ces fables, dont ici comme ailleurs, l'Histoire Naturelle ne se trouve que trop souvent infectée. Les macreuses pon-

LLE
ne blanche
oute : « Si
up qu'il soit
huppe der-
re et le pé-
lon n'en a
e ici, et ce
e raison de
ont il s'agit
n effet une

une variété
om de *petit*
st certaine-

U S E.

macreuses
aches, dans
ois pourri;
réfuté ces
eurs, l'His-
ve que trop
euses pon-



Devene del. *Motey Sculp.*

1. LA MACREUSE. 2. LA SARCELLE DE LA CHINE.

dent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes de l'Ecosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier, néanmoins attendu avec empressement par nos solitaires, qui, privés de tout usage de chair et réduits au poisson, se sont permis celle de ces oiseaux, dans l'opinion qu'ils ont le sang froid comme les poissons, quoiqu'en effet leur sang soit chaud et tout aussi chaud que celui des autres oiseaux d'eau; mais il est vrai que la chair noire, sèche et dure de la macreuse, est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets.

Le plumage de la macreuse est noir; sa taille est à-peu-près celle du canard commun, mais elle est plus ramassée et plus courte. Ray observe que l'extrémité de la partie supérieure du bec

n'est pas terminée par un onglet corné, comme dans toutes les espèces de ce genre; dans le mâle, la base de cette partie, près de la tête, est considérablement gonflée, et présente deux tubercules de couleur jaune; les paupières sont de cette même couleur; les doigts sont très-longs et la langue est fort grande; la trachée n'a pas de labyrinthe, les *cœurs* sont très-courts en comparaison de ceux des autres canards.

M. Baillon, cet observateur intelligent et laborieux, que j'ai eu si souvent occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé les observations suivantes.

« Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est, pour ainsi dire, couverte; on les voit voleter sans cesse de place en place, et par milliers,

paroître sur l'eau et disparoître à chaque instant : dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imite et reparoît quelques instans après ; lorsque les vents sont sud et sud-est, elles s'éloignent de nos côtes, et ces premiers vents, au mois de mars, les font disparoître entièrement.

» La nourriture favorite des macreuses, est une espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre, large de quatre lignes et long de dix ou environ, dont les haut-fonds de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des bancs assez étendus, et que la mer découvre sur ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les macreuses *plongent aux vaimeaux* (c'est le nom qu'on donne ici à ces coquillages), ils tendent leurs filets horizontalement, mais fort lâches, au-dessus de ces coquillages et à deux pieds au plus du sable; peu d'heures après, la mer entrant dans

son lieu, couvre ces filets de beaucoup d'eau, et les macreuses suivant le reflux à deux ou trois cents pas du bord, la première qui aperçoit les coquillages plonge, toutes les autres la suivent, et rencontrant le filet qui est entre elles et l'appât, elles s'empêtrent dans ces mailles flottantes, ou si quelques-unes plus défiantes s'en écartent et passent dessous, bientôt elles s'y enlacent comme les autres en voulant remonter après s'être repues; toutes s'y noyent, et lorsque la mer est retirée, les pêcheurs vont les détacher du filet où elles sont suspendues par la tête, les ailes ou les pieds.

» J'ai vu plusieurs fois cette pêche: un filet de cinquante toises de longueur, sur une toise et demie de large, en prend quelquefois vingt ou trente douzaines dans une seule marée; mais en revanche on tendra souvent ses filets vingt fois sans en prendre une seule; « il arrive de temps en temps

qu'ils sont emportés ou déchirés par des marsouins ou des esturgeons.

» Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler ailleurs qu'au-dessus de la mer, et j'ai toujours remarqué que leur vol est bas et mou, et de peu d'étendue; elles ne s'élèvent presque pas, et souvent leurs pieds trempent dans l'eau en volant. Il est probable que les macreuses sont aussi fécondes que les canards, car le nombre qui en arrive tous les ans est prodigieux; et, malgré la quantité que l'on en prend, il ne paroît pas diminuer ».

Ayant demandé à M. Baillon ce qu'il pensoit sur la distinction du mâle et de la femelle dans cette espèce, et sur ces macreuses à plumage gris, appelées *grisettes*, que quelques-uns disent être les femelles, voici ce qu'il m'a répondu.

« La grisette est certainement une macreuse, elle en a parfaitement la figure; on voit toujours ces grisettes

de compagnie avec les autres macreuses ; elles se nourrissent des mêmes coquillages, les avalent entiers, et les digèrent de même. On les prend aux mêmes filets, et elles volent aussi mal et de la même manière particulière à ces oiseaux, qui ont les os des ailes plus tournés en arrière que les canards, et les cavités dans lesquelles s'emboîtent les deux fémurs très-près l'une de l'autre ; conformation qui, leur donnant une plus grande facilité pour nager, les rend en même temps très-inhabiles à marcher ; et certainement aucune espèce de canards n'a les cuisses placées de cette manière ; enfin le goût de la chair est le même.

» J'ai ouvert trois de ces grisettes cet hiver, et elles se sont trouvées femelles.

» D'un autre côté, la quantité de ces macreuses grisettes est beaucoup moindre que celle des noires ; souvent on n'en trouve pas dix sur cent autres

prises au filet : les femelles seroient-elles en si petit nombre dans cette espèce ?

» J'avoue franchement que je n'ai pas assez cherché à distinguer les mâles des femelles macreuses; j'en ai empaillé grand nombre, je choisissois les plus noires et les plus grosses, toutes se sont trouvées mâles, excepté les grisettes; je crois cependant que les femelles sont un peu plus petites et moins noires, ou du moins qu'elles n'ont pas ce mat de velours qui rend le noir du plumage des mâles si profond ».

Il nous paroît qu'on peut conclure de cet exposé, que les femelles macreuses étant un peu moins noires et plus grises que les mâles, ces grisettes ou macreuses plus grises que noires, et qui ne sont pas en assez grand nombre pour représenter toutes les femelles de l'espèce, ne sont en effet que les plus jeunes femelles qui n'acquièrent qu'avec le temps tout le noir de leur plumage.

Après cette première réponse, M. Baillon nous a encore envoyé les notes suivantes, qui toutes sont intéressantes. « J'ai eu, dit-il, cette année 1781, pendant plusieurs mois dans ma cour, une marcreuse noire; je la nourrissois de pain mouillé et de coquillages; elle étoit devenue très-familière.

» J'avois cru jusqu'alors que les macreuses ne pouvoient pas marcher, que leur conformation les privoit de cette faculté; j'en étois d'autant plus persuadé, que j'avois ramassé plusieurs fois sur le bord de la mer, pendant la tempête, des macreuses, des pingouins et des macareux tous vivans, qui ne pouvoient se traîner qu'à l'aide de leurs ailes; mais ces oiseaux avoient sans doute été beaucoup battus par les vagues; cette circonstance, à laquelle je n'avois pas fait attention, m'avoit confirmé dans mon erreur; je l'ai reconnue en remarquant que la macreuse marche

bien, et même moins lentement que le millouin; elle se balance de même à chaque pas en tenant le corps presque droit, et frappant la terre de chaque pied alternativement et avec force: sa marche est lente; si on la pousse elle tombe, parce que les efforts qu'elle se donne lui font perdre l'équilibre: elle est infatigable dans l'eau; elle court sur les vagues comme le pétrel, et aussi légèrement; mais elle ne peut profiter à terre de la célérité de ses mouvemens; la mienne m'a paru y être hors de la place que la nature a assignée à chaque être.

» En effet, elle y avoit l'air fort gauche; chaque mouvement lui donnoit dans tout le corps des secousses fatigantes; elle ne marchoit que par nécessité; elle se tenoit, couchée ou debout, droite comme un pieu, le bec posé sur l'estomac; elle m'a toujours paru mélancolique; je ne l'ai pas vue une seule fois se baigner avec gaîté,

comme les autres oiseaux d'eau, dont ma cour est remplie; elle n'entroit dans le bac qui y est à fleur de terre, que pour y manger le pain que je lui jetois; lorsqu'elle y avoit bu et mangé, elle restoit immobile : quelquefois elle plongeoit au fond pour ramasser les miettes qui s'y précipitoient; si quelque oiseau se mettoit dans l'eau et l'approchoit, elle tentoit de le chasser à coups de bec; s'il résistoit ou s'il se défendoit en l'attaquant, elle plongeoit, et après avoir fait deux ou trois fois le tour du fond du bac pour fuir, elle s'élançoit hors de l'eau en faisant une espèce de sifflement fort doux et clair, semblable au premier ton d'une flûte traversière; c'est le seul cri que je lui ai connu; elle le répétoit toutes les fois qu'on l'approchoit.

» Curieux de savoir si cet oiseau peut demeurer long-temps sous l'eau, je l'y ai retenu de force; elle se donnoit des efforts considérables après

deux ou trois minutes, et paroissoit souffrir beaucoup ; elle revenoit au-dessus de l'eau aussi vîte que du liége; je crois qu'elle peut y demeurer plus long-temps, parce qu'elle descend souvent à plus de trente pieds de profondeur dans la mer, pour ramasser les coquillages bivalves et oblongs dont elle se nourrit.

» Ce coquillage blanchâtre, large de quatre à cinq lignes, et long de près d'un pouce, est la nourriture principale de cette espèce : elle ne s'amuse pas, comme la pie de mer, à l'ouvrir, la forme de son bec ne lui en donne pas le moyen comme celui de cet oiseau ; elle l'avale entier et le digère en peu d'heures. J'en donnois quelquefois vingt et plus à une macreuse; elle en prenoit jusqu'à ce que son œsophage en fût rempli jusqu'au bec, alors ses excrémens étoient blancs ; ils prenoient une teinte verte lorsqu'elle ne mangeoit que du pain, mais ils étoient toujours

liquides. Je ne l'ai jamais vue se repaître d'herbes, de grains ou de semences de plantes, comme le canard sauvage, les sarcelles, les siffleurs et d'autres de ce genre. La mer est son unique élément; elle vole aussi mal qu'elle marche; je me suis amusé souvent à en considérer des troupes nombreuses dans la mer, et à les examiner avec une bonne lunette d'approche; je n'en ai jamais vu s'élever et parcourir au vol un espace étendu; elles voletoient sans cesse au-dessus de la surface de l'eau.

» Les plumes de cet oiseau sont tellement lissées et si serrées, qu'en se secouant au sortir de l'eau il cesse d'être mouillé.

» La même cause qui a fait périr tant d'autres oiseaux dans ma cour, a donné la mort à ma macreuse. La peau molle et tendre de ses pieds était blessée sans cesse par les graviers qui y pénétroient; des calus se sont formés sous chaque

jointure des articles ; ils se sont ensuite usés au point que les nerfs étoient découverts; elle n'osoit plus ni marcher ni aller dans l'eau, chaque pas augmentoit ses plaies ; je l'ai mise dans mon jardin sur l'herbe, sous une cage, elle ne vouloit pas y manger; elle est morte dans ma cour peu de temps après ».

LA DOUBLE MACREUSE.

Parmi le grand nombre des macreuses qui viennent en hiver sur nos côtes de Picardie, l'on en remarque quelques-unes de beaucoup plus grosses que les autres, qu'on appelle *macreuses doubles ;* outre cette différence de taille, elles ont une tache blanche à côté de l'œil et une bande blanche dans l'aile, tandis que le plumage des autres est entièrement noir. Ces caractères suffisent pour qu'on doive regarder ces grandes macreuses comme formant une seconde espèce qui paroît être

beaucoup moins nombreuse que la première, mais qui du reste lui ressemble par la conformation et par les habitudes naturelles. Ray a observé dans l'estomac et les intestins de ces grandes macreuses, des fragmens de coquillage, le même apparemment que celui dont M. Baillon dit que la macreuse fait sa nourriture de préférence.

LA MACREUSE A LARGE BEC.

Nous désignons sous ce nom l'oiseau représenté dans nos planches enluminées, sous la dénomination de *canard du nord*, appelé *le marchand*, qui certainement est de la famille des macreuses, et que peut-être, à comparer les individus, nous jugerions ne faire qu'une avec la précédente. Quoi qu'il en soit, celle-ci est bien caractérisée, par la largeur de son bec aplati, épaté, bordé d'un trait orangé, qui, entourant les yeux, semble figurer des lunettes. Cette grosse ma-

creuse aborde en hiver en Angleterre ; elle s'abat sur les prairies dont elle paît l'herbe ; et M. Edwards pense la reconnoître dans une des figures du petit recueil d'oiseaux, publié à Amsterdam en 1679, par *Nicolas Nischer*, où elle est dénommée *turma anser*, nom qui semble avoir rapport à sa grosseur qui surpasse celle du canard commun, et en même temps indiquer que ces oiseaux paroissent attroupés ; et comme il se trouve à la baie d'Hudson, les Hollandais pouvoient les avoir observés au détroit de Davis, où se faisoient alors leurs grandes pêches de la baleine.

LE BEAU CANARD HUPPÉ.

Le riche plumage de ce beau canard paroît être une parure recherchée, une robe de fête que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante ; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs, couvre le bas du cou et

la poitrine, et se coupe net sur les épaules par un trait de blanc, doublé d'un trait de noir ; l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir à riches reflets d'acier bruni ; et celles des flancs, très-finement lisérées et vermiculées de petites lignes noirâtres sur un fond gris, sont joliment rubanées à la pointe de noir et de blanc, dont les traits se déploient alternativement, et semblent varier suivant le mouvement de l'oiseau : le dessous du corps est gris-blanc de perle ; un petit tour de cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil, sur lequel un autre grand trait de même couleur passe en manière d'un long sourcil ; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes en arrière comme une chevelure, en pennaches séparés par de plus petits pennaches blancs ; le front et les joues brillent d'un lustre de

bronze ; l'iris de l'œil est rouge ; le bec de même avec une tache noire au-dessus, et l'onglet de la même couleur ; sa base est comme ourlée d'un rebord charnu de couleur jaune.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun, et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré; elle est presque toute brune, *ayant néanmoins,* dit Edwards, *quelque chose de l'aigrette du mâle.* Cet observateur ajoute que l'on a apporté vivans plusieurs de ces beaux canards de la Caroline en Angleterre, mais sans nous apprendre s'ils se sont propagés ; ils aiment à se percher sur les plus hauts arbres, d'où vient que plusieurs voyageurs les indiquent sous le nom de *canards branchus.* Par celui de *canards d'été,* que leur donne Catesby, on peut juger qu'ils ne séjournent que pendant l'été en Virginie et à la Caroline ; effectivement ils y nichent, et placent leurs nids dans

les trous que les pics ont faits aux grands arbres voisins des eaux, particulièrement aux cyprès ; les vieux portent les petits du nid dans l'eau, sur leur dos, et ceux-ci, au moindre danger, s'y attachent avec le bec.

LE PETIT CANARD A GROSSE TÊTE.

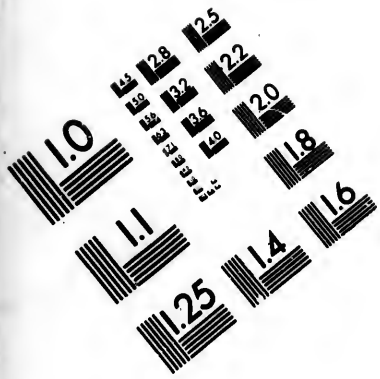
Ce petit canard, qui est de la taille moyenne entre le canard commun et la sarcelle, a toute la tête coiffée d'une touffe de longs effilés agréablement teints de pourpre avec reflets de vert et de bleu ; cette touffe épaisse grossit beaucoup sa tête, et c'est de là que Catesby a nommé *tête de buffle* (buffels' head duck) ce petit canard qui fréquente les eaux douces à la Caroline ; il a derrière l'œil une large tache blanche; les ailes et le dos sont marqués de taches longitudinales noires et blanches alternativement ; la queue est grise, le bec plombé, et les jambes sont rouges.

La femelle est toute brune, avec la tête unie et sans touffe.

Ce canard ne paroît à la Caroline que l'hiver : ce n'est pas une raison pour le nommer, comme a fait M. Bris[illegible]*canard d'hiver*, parce que com[illegible]iste nécessairement ailleurs pendant[illegible]té, ceux qui pourroient l'observer dans ces contrées auroient tout autant de raison de l'appeler *canard d'été*.

LE CANARD *à collier de Terre-Neuve.*

Ce canard de taille petite, courte et arrondie, et d'un plumage obscur, ne laisse pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre : indépendamment des traits blancs qui coupent le brun de sa robe, sa face semble être un masque à long nez noir et joues blanches ; et ce noir du nez se prolonge jusqu'au sommet de la tête, et s'y réunit à deux grands sourcils roux ou d'un rouge-bai très-vif ; le domino noir, dont le cou est couvert, est bordé et coupé au bas



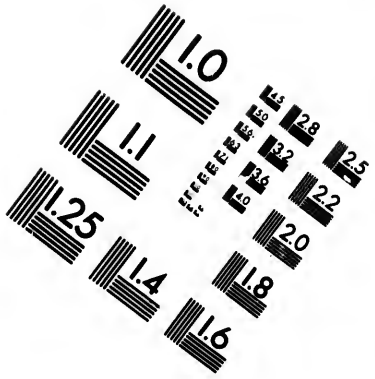
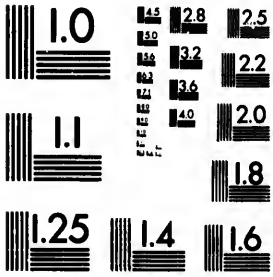
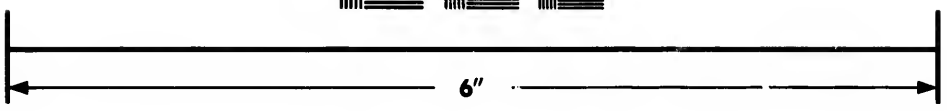
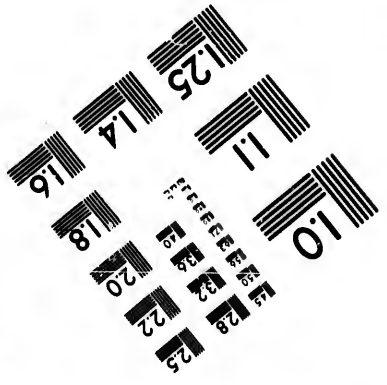


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

par un petit ruban blanc, qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-Neuve, l'idée d'un cordon de noblesse, puisqu'ils appellent ce canard *the lord* ou le seigneur; deux autres bandelettes blanches liserées de noir, sont placées de chaque côté de la poitrine qui est gris-de-fer; le ventre est gris-brun; les flancs sont d'un roux-vif, et l'aile offre un miroir bleu pourpré ou couleur d'acier bruni; on voit encore une mouche blanche derrière l'oreille, et une petite ligne blanche serpentante sur le côté du cou.

La femelle n'a rien de toute cette parure; son vêtement est d'un gris-brun noirâtre sur la tête et le manteau; d'un gris-blanc sur le devant du cou et la poitrine, et d'un blanc pur à l'estomac et au ventre: leur grosseur est à-peu-près celle du morillon, et ils ont le bec fort court et petit pour leur taille.

On reconnoît l'espèce de ce canard

dans l'*anas picta capite pulchrè fasciato* de Steller, ou *canard des montagnes* du Kamtschatka, et dans l'*anas histrionica* de Linnæus, qui paroît en Islande, suivant le témoignage de M. Brunnich, et qu'on retrouve non-seulement dans le nord-est de l'Asie, mais même sur le lac Baïkal, selon la relation de M. Georgi, quoique Karchenninikow ait regardé cette espèce comme propre et particulière au Kamtschatka.

LE CANARD BRUN.

Sans une trop grande différence de taille, la ressemblance presque entière de plumage nous eût fait rapporter cette espèce à celle de la *sarcelle brune et blanche*, ou *canard brun et blanc de la baie d'Hudson* d'Edwards; mais celui-ci n'a exactement que la taille de la sarcelle, et le canard brun est de grosseur moyenne entre le canard sauvage et le garrot.

Au reste, il est probable que l'individu représenté dans la planche, n'est que la femelle de cette espèce, car elle porte la livrée obscure, propre dans tout le genre des canards au sexe féminin. Un fond brun-noirâtre sur le dos, et brun-roussâtre nué de gris-blanc au cou et à la poitrine; le ventre blanc avec une tache blanche sur l'aile et une large mouche de même couleur entre l'œil et le bec, sont tous les traits de son plumage, et c'est peut-être celui que l'on trouve indiqué dans Rzaczynski, par cette courte notice : *Lithuana polesia alit innumeras anates inter quas sunt nigricantes :* il ajoute que ces canards noirâtres sont [illegible]ius des Russes sous le nom de *uhle.*

LE CANARD A TÊTE GRISE.

Nous préférons cette dénomination donnée par Edwards, à celle de *canard de la baie d'Hudson*, sous laquelle M. Brisson indique cet oiseau; pre-

mièrement, parce qu'il y a plusieurs autres canards à la baie d'Hudson; secondement, parce qu'une dénomination tirée d'un caractère propre de l'espèce est toujours préférable pour la désigner à une indication de pays, qui ne peut que très-rarement être exclusive. Ce canard à tête grise est coiffé assez singulièrement d'une calotte cendrée-bleuâtre, tombante en pièce carrée sur le haut du cou, et séparée par une double ligne de points noirs, semblables à des guillemets, de deux plaques d'un vert tendre qui couvrent les joues; le tout est coupé de cinq moustaches noires, dont trois s'avancent en pointe sur le haut du bec, et les deux autres s'étendent en arrière sous ses angles; la gorge, la poitrine et le cou sont blancs; le dos est d'un brun-noirâtre avec reflets pourprés; les grandes pennes de l'aile sont brunes; les couvertures en sont d'un pourpre ou violet-foncé, luisant,

et chaque plume est terminée par un point blanc, dont la suite forme une ligne transversale ; il y a de plus une grande tache blanche sur les petites couvertures de l'aile, et une autre de forme ronde de chaque côté de la queue ; le ventre est noir ; le bec est rouge, et sa partie supérieure est séparée en deux bourrelets, qui, dans leur renflement, ressemblent, suivant l'expression d'Edwards, *à-peu-près à des fèves*. C'est, ajoute-t-il, la partie la plus remarquable de la conformation de ce canard, dont la taille surpasse celle du canard domestique ; néanmoins nous devons remarquer que la *femelle du canard à collier de Terre-Neuve*, a beaucoup de rapport avec ce canard à tête grise d'Edwards : la principale différence consiste en ce que les teintes du dos sont plus noires dans la planche de ce naturaliste, et que la joue y est peinte de verdâtre.

LE CANARD A FACE BLANCHE.

Nous désignons ce canard par le caractère de sa face blanche, parce que cette indication peut le faire reconnoître au premier coup d'œil; en effet, ce qui frappe d'abord en le voyant, est son tour de face tout en blanc, relevé sur la tête d'un voile noir, qui, embrassant le devant et le haut du cou, retombe en arrière; l'aile et la queue sont noirâtres; le reste du plumage est richement chamarré d'ondes et de festons de noirâtre, de roussâtre et de roux, dont la teinte plus forte sur le dos va jusqu'au rouge-briqueté sur la poitrine et le bas du cou. Ce canard, qui se trouve au Maragnon, est de plus grande taille et de plus grosse corpulence que notre canard sauvage.

LE MAREC ET LE MARÉCA, *canards du Brésil.*

Maréca est, suivant Pison, le nom générique des canards au Brésil, et Marcgrave donne ce nom à deux espèces qui ne paroissent pas fort éloignées l'une de l'autre, et que par cette raison nous donnons ensemble, en les distinguant néanmoins sous les noms de *marec* et *maréca*. La première est, dit ce naturaliste, un canard de petite taille qui a le bec brun, avec une tache rouge ou orangée à chaque coin; la gorge et les joues blanches, la queue grise, l'aile parée d'un miroir vert avec un bord noir. Catesby, qui a décrit le même oiseau à Bahama, dit que ce miroir de l'aile est bordé de jaune; mais il y a d'autant moins de raison de désigner cette espèce sous le nom de *canard de Bahama*, comme a fait M. Brisson, que Catesby remarque expressément qu'il y paroît très-rarement, n'y

ayant jamais vu que l'individu qu'il décrit.

Le maréca, seconde espèce de Marcgrave, est de la même taille que l'autre, et il a le bec et la queue noirs; un miroir luisant de vert et de bleu sur l'aile, dans un fond brun; une tache d'un blanc-jaunâtre, placée, comme dans l'autre, entre l'angle du bec et l'œil; les pieds d'un vermillon qui, même après la cuisson, teint les doigts en beau rouge. La chair de ce dernier, ajoute-t-il, est un peu amère; celle du premier est excellente; néanmoins les Sauvages la mangent rarement, craignant, disent-ils, qu'en se nourrissant de la chair d'un animal qui leur paroît lourd, ils ne deviennent eux-mêmes plus appesantis et moins légers à la course.

LES SARCELLES.

La forme que la nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les

oiseaux d'eau, est celle du canard : après le grand nombre des espèces de ce genre dont nous venons de faire l'énumération, il se présente un genre subalterne, presque aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module; ce genre secondaire est celui des sarcelles, qu'on ne peut mieux désigner en général, qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent, non-seulement par les habitudes naturelles, par la conformation et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servoit souvent des sarcelles à la table des Romains; elles étoient assez estimées pour qu'on prît la peine

LE
u canard :
espèces de
s de faire
e un genre
nombreux
i ne semble
r et les re-
plus petit
e est celui
mieux dé-
ant que ce
petits que
leur res-
r les habi-
formation
relatives
r l'ordon-
ne par la
urs qui se
et les fe-

arcelles à
toient as-
la peine

Desève del *Motey Sculp.*

1. LA SARCELLE MÂLE. 2. LA SARCELLE FEMELLE

Tom. VI.

...y Sculp.

FEMELLE

[illegible] les élevant en [illegible] les canards. Nous [illegible] sans doute à les élever de [illegible] [illegible] plus [illegible] [illegible] général beaucoup plus d'[illegible] que nous à l'économie rurale [illegible] l'agriculture.

[illegible] donner la description [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

de les multiplier en les élevant en domesticité comme les canards. Nous réussirons sans doute à les élever de même; mais les anciens donnoient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

Nous allons donner la description des espèces différentes de sarcelles, dont quelques-unes, comme certains canards, se sont portées jusqu'aux extrémités des continens.

LA SARCELLE COMMUNE.

Première espèce.

Sa figure est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix; le plumage du mâle avec des couleurs moins brillantes que celle du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables, qu'il ne seroit guère possible de rendre par une description. Le

devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petits carrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant : les côtés du cou et les joues jusque sous les yeux sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux ; le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc prenant sur l'œil va tomber au-dessous de la nuque ; des plumes longues et taillées en pointe, couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs ; les couvertures qui tapissent les ailes sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des hachures de gris-noirâtre sur gris-blanc, et sont mouchetés aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple ; vêtue par-tout de gris

et de gris-brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe; il n'y a point de noir sur la gorge, comme dans le mâle, et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnoissent, et leur ont donné des noms impropres de *tiers*, *racanettes*, *mercannettes*; en sorte que les naturalistes doivent ici, comme ailleurs, prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux; il seroit même très-utile, pour prévenir l'erreur, que l'on eût soin de représenter la femelle et le mâle avec leurs vraies couleurs, comme nous l'avons fait dans quelques-unes de nos planches enluminées.

Le mâle, au tems de la pariade, fait entendre un cri semblable à celui du râle; néanmoins la femelle ne fait

guère son nid dans nos provinces, et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril; ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier; ils prennent leur essor de dessus l'eau et s'envolent avec beaucoup de légèreté; ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords, la nourriture qui leur convient: les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les alimens qu'ils choisissent de préférence. Gessner a trouvé dans leur estomac de petites pierres mêlées avec cette pâture; et M. Frisch, qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivans sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. » Je présentai d'abord à ces sarcelles, dit-il, différentes graines, sans qu'elles touchassent à aucunes; mais à peine eus-je fait porter à côté de leur

vase d'eau un bassin rempli de millet, qu'elles y accoururent toutes; chacune à chaque becquée alloit à l'eau, et dans peu elles en apportèrent assez dans leur bec pour que le millet fût tout mouillé. Néanmoins cette petite graine n'étoit pas encore assez trempée à leur gré, et je vis mes sarcelles se mettre à porter le millet aussi bien que l'eau, sur le sol de l'enclos qui étoit d'argile; et lorsque la terre fut amollie et trempée, elles commencèrent à barboter, et il se fit par-là un creux assez profond, dans lequel elles mangeoient leur millet mêlé de terre: je les mis dans une chambre, et elles portoient de même, quoique plus inutilement, le millet et l'eau sur le plancher; je les conduisis dans l'herbe, et il me parut qu'elles ne faisoient que la fouiller en y cherchant des graines sans en manger les feuilles, non plus que les vers de terre; elles poursuivoient les mouches et les happoient à la manière des canards. Lors-

que je tardois de leur donner la nourriture accoutumée, elles la demandoient par un petit cri enroué *quoack*, répété chaque demi-minute; le soir, elles se gîtoient dans les coins; et même le jour, lorsqu'on les approchoit, elles se fourroient dans les trous les plus étroits. Elles vécurent ainsi jusqu'à l'approche de l'hiver; mais le froid rigoureux étant venu, elles moururent toutes à-la-fois ».

LA PETITE SARCELLE.

Seconde espèce.

Cette sarcelle est un peu plus petite que la première, et elle en diffère encore par les couleurs de la tête qui est rousse et rayée d'un large trait de vert bordé de blanc, qui s'étend des yeux à l'occiput; le reste du plumage est assez ressemblant à celui de la sarcelle commune, excepté que la poi-

trine n'est point aussi richement émaillée, mais seulement mouchetée.

Cette petite sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année; elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moelle et de quantité de plumes. Ce nid, fait avec beaucoup de soin, est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle. La ponte, qui se fait dans le mois d'avril, est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux de pigeon, ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette; les femelles seules s'occupent du soin de la couvée; les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce temps; mais en automne ils retournent à leur famille. On voit sur les étangs ces sarcelles par compagnies de dix à douze qui forment la famille; et dans l'hiver elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes; elles

y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage ; sur les étangs, elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons.

Elles ont le vol très-prompt ; leur cri est une espèce de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars. M. Hébert nous assure que cette petite sarcelle est aussi commune en Brie que l'autre y est rare, et que l'on en tue grande quantité dans cette province. Suivant Rzaczynski, on en fait la chasse en Pologne, au moyen de filets tendus d'un arbre à l'autre ; les bandes de ces sarcelles donnent dans ces filets lorsqu'elles se lèvent de dessus les étangs à la brune.

Ray, par le nom qu'il donne à notre petite sarcelle (*the common teal*), paroît n'avoir pas connu la sarcelle commune : Belon, au contraire, n'a connu que cette dernière ; et quoiqu'il lui ait attribué indistinctement les deux noms

grecs de *boscas* et *phascas*, le second paroît désigner spécialement la petite sarcelle; car on lit dans Athénée, que la phascas est plus grande que le petit *colymbis*, qui est le grèbe castagneux : or, cette mesure de grandeur convient parfaitement à notre petite sarcelle. Au reste, son espèce a communiqué d'un monde à l'autre par le nord; car il est aisé de la reconnoître dans le *pepaïzca* de Fernandez; et plusieurs individus que nous avons reçus de la Louisiane, n'ont offert aucune différence d'avec ceux de nos contrées.

LA SARCELLE D'ÉTÉ.

Troisième espèce.

Nous n'eussions fait qu'une seule et même espèce de cette sarcelle et de la précédente, si Ray, qui paroît les avoir vues toutes deux, ne les eût pas séparées; il distingue positivement la petite sarcelle et la sarcelle d'été; nous

ne pouvons donc que le suivre dans sa description, et copier la notice qu'il en donne. Cette sarcelle d'été, dit-il, est encore un peu moins grosse que la petite sarcelle, et c'est de tous les oiseaux de cette grande famille de sarcelles et canards, sans exception, le plus petit. Elle a le bec noir; tout le manteau cendré-brun, avec le bout des plumes blanc sur le dos: il y a sur l'aile une bande large d'un doigt; cette bande est noire avec des reflets d'un vert-d'émeraude et bordée de blanc; tout le devant du corps est d'un blanc lavé de jaunâtre, tacheté de noir à la poitrine et au bas-ventre; la queue est pointue; les pieds sont bleuâtres et leurs membranes noires.

M. Baillon m'a envoyé quelques notes sur une *sarcelle d'été*, par lesquelles il me paroît qu'il entend par cette dénomination la petite sarcelle de l'article précédent, et non pas la sarcelle d'été décrite par Ray. Quoi qu'il en

soit, nous ne pouvons que rapporter ici ses indications et ses observations qui sont intéressantes.

« Nous nommons ici (à Montreuil-sur-mer) la sarcelle d'été, *criquard* ou *criquet*, dit M. Baillon; cet oiseau est bien fait et a beaucoup de graces; sa forme est plus arrondie que celle de la sarcelle commune; elle est aussi mieux parée; ses couleurs sont plus variées et mieux tranchées; elle conserve quelquefois de petites plumes bleues, qu'on ne voit que quand les ailes sont ouvertes. Peu d'oiseaux d'eau sont d'une gaîté aussi vive que cette sarcelle; elle est presque toujours en mouvement, se baigne sans cesse, et s'apprivoise avec beaucoup de facilité; huit jours suffisent pour l'habituer à la domesticité; j'en ai eu pendant plusieurs années dans ma cour, et j'en conserve encore deux qui sont très-familières.

« Ces jolies sarcelles joignent à toutes leurs qualités une douceur ex-

trême. Je ne les ai jamais vues se battre ensemble ni avec d'autres oiseaux ; elles ne se défendent même pas lorsqu'elles sont attaquées ; aussi délicates que douces, le moindre accident les blesse : l'agitation que leur donne la poursuite d'un chien, suffit pour les faire mourir. Lorsqu'elles ne peuvent fuir par le secours de leurs ailes, elles restent étendues sur la place comme épuisées et expirantes. Leur nourriture est du pain, de l'orge, du blé, du son ; elles prennent aussi des mouches, des vers de terre, des limaçons et d'autres insectes.

» Elles arrivent dans nos marais voisins de la mer, vers les premiers jours de mars ; je crois que le vent de sud les amène ; elles ne se tiennent pas attroupées comme les autres sarcelles et comme les canards siffleurs ; on les voit errer de tous côtés, et s'apparier peu de temps après leur arrivée. Elles cherchent au mois d'avril, dans des

endroits fangeux et peu accessibles, de grosses touffes de joncs ou d'herbes fort serrées et un peu élevées au-dessus du niveau du marais; elles s'y fourrent en écartant les brins qui les gênent, et à force de s'y remuer elles y pratiquent un petit emplacement de quatre à cinq pouces de diamètre, dont elles tapissent le fond avec des herbes sèches; le haut en est bien couvert par l'épaisseur des joncs, et l'entrée est masquée par les brins qui s'y rabattent; cette entrée est le plus souvent vers le midi; dans ce nid, la femelle dépose de dix à quatorze œufs d'un blanc un peu sale, et presque aussi gros que les premiers œufs des jeunes poules. J'ai vérifié le temps de l'incubation; il est, comme dans les poules, de vingt-un à vingt-trois jours.

» Les petits naissent couverts de duvet, comme les petits canards; ils sont fort alertes, et dès les premiers jours après leur naissance, le père et

la mère les conduisent à l'eau; ils cherchent les vermisseaux sous l'herbe et dans la vase; si quelque oiseau de proie passe, la mère jette un petit cri, toute la famille se tapit et reste immobile jusqu'à ce qu'un autre cri lui rende son activité.

» Les premières plumes dont les jeunes criquardes se garnissent sont grises, comme celles des femelles; il est alors fort difficile de distinguer les sexes, et même cette difficulté dure jusqu'à l'approche de la saison des amours; car il est un fait particulier à cet oiseau, que j'ai été à portée de vérifier plusieurs fois, et que je crois devoir rapporter ici. Je me procure ordinairement de ces sarcelles dès le commencement de mars; alors les mâles sont ornés de leurs belles plumes; le temps de la mue arrive, ils deviennent aussi gris que leurs femelles, et restent dans cet état jusqu'au mois de janvier. Dans l'espace d'un mois, à cette épo-

que, leurs plumes prennent une autre teinte. J'ai encore admiré ce changement cette année : le mâle que j'ai, est présentement aussi beau qu'il peut l'être; je l'ai vu aussi gris que la femelle. Il semble que la nature n'ait voulu le parer que pour la saison des amours.

» Cet oiseau n'est pas des pays septentrionaux ; il est sensible au froid ; ceux que j'ai eus alloient toujours coucher au poulailler, et se tenoient au soleil ou auprès du feu de la cuisine ; ils sont tous morts d'accident, la plupart des coups de bec que les oiseaux plus forts qu'eux leur donnoient : néanmoins j'ai lieu de croire que naturellement ils ne vivent pas long-temps, vu que leur croissance entière est prise en deux mois ou environ ».

LA SARCELLE D'ÉGYPTE.

Quatrième espèce.

Cette sarcelle est à-peu-près de la grosseur de notre sarcelle commune (*première espèce*), mais elle a le bec un peu plus grand et plus large; la tête, le cou et la poitrine sont d'un brun-roux ardent et foncé; tout le manteau est noir; il y a un trait de blanc dans l'aile; l'estomac est blanc et le ventre est du même brun-roux que la poitrine.

La femelle, dans cette espèce, porte à-peu-près les mêmes couleurs que le mâle, seulement elles sont moins fortes et moins nettement tranchées; le blanc de l'estomac est brouillé d'ondes brunes, et les couleurs de la tête et de la poitrine sont plutôt brunes que rousses. On nous a assuré que cette sarcelle se trouvoit en Egypte.

LA SARCELLE DE MADAGASCAR.

Cinquième espèce.

Cette sarcelle est à-peu-près de la taille de notre petite sarcelle (*seconde espèce*), mais elle a la tête et le bec plus petits; le caractère qui la distingue le mieux, est une large tache vert-pâle ou vert-d'eau, placée derrière l'oreille, et encadrée dans du noir qui couvre le derrière de la tête et du cou; la face et la gorge sont blanches; le bas du cou, jusque sur la poitrine, est joliment ouvragé de petits lisérés bruns dans du roux et du blanc; cette dernière couleur est celle du devant du corps; le dos et la queue sont teints et lustrés de vert sur fond noir ou noirâtre. Cette sarcelle nous a été envoyée de Madagascar.

LA SARCELLE DE COROMANDEL.

Sixième espèce.

Le mâle et la femelle de ces jolies sarcelles nous ont été envoyés de la côte de Coromandel ; elles sont plus petites au moins d'un quart que nos sarcelles communes (*première espèce*) ; leur plumage est composé de blanc et de brun-noirâtre ; le blanc règne sur le devant du corps ; il est pur dans le mâle, et mêlé de gris dans la femelle ; le brun-noirâtre forme une calotte sur la tête, colore tout le manteau, et se marque sur le cou du mâle par taches et mouchetures, et par petites ondes transversales au bas de celui de la femelle ; de plus, l'aile du mâle brille sur sa teinte noirâtre, d'un reflet vert et rougeâtre.

LA SARCELLE DE JAVA.

Septième espèce.

Le plumage de cette sarcelle, sur le devant du corps, le haut du dos et sur le cou, est richement ouvragé de festons noirs et blancs; le manteau est brun; la gorge est blanche; la tête est coiffée d'un beau violet-pourpré, avec un reflet vert aux plumes de l'occiput, lesquelles avancent sur la nuque, et semblent s'en détacher en forme de pennaches; la teinte violette reprend au bas de cette petite touffe, et forme une large tache sur les côtés du cou; elle en marque une semblable, accompagnée de deux taches blanches, sur les plumes de l'aile les plus voisines du corps. Cette sarcelle qui nous est venue de l'île de Java, est de la taille de la sarcelle commune (*première espèce*).

LA SARCELLE DE LA CHINE.

Huitième espèce.

Cette belle sarcelle est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plumage; il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique pennache vert et pourpre, qui s'étend jusqu'au-delà de la nuque; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge-orangé; la gorge est blanche, ainsi que le dessus des yeux; la poitrine est d'un roux-pourpré ou vineux; les flancs sont agréablement ouvragés de petits lisérés noirs, et les pennes des ailes également bordées de traits blancs: ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable, ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui, du côté extérieur de leur tige, portent des barbes d'une longueur

extraordinaire, d'un beau roux-orangé, liséré de blanc et de noir sur le bord, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos; ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette sarcelle de toutes les autres, indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête, et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois: ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers. La femelle qu'ils y représentent aussi, y paroît toujours toute brune, et c'est en effet sa couleur, avec quelque mélange de blanc. Tous deux ont également le bec et les pieds rouges.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon comme à la Chine, car on la reconnoît dans l'oiseau *kimnodsui*, de la beauté duquel Kœmpfer parle avec admiration; et Aldrovande raconte

que les envoyés du Japon, qui, de son temps, vinrent à Rome, apportèrent, entr'autres raretés de leur pays, des figures de cet oiseau.

LA SARCELLE DE FÉROÉ.

Neuvième espèce.

Cette sarcelle, qui est un peu moins grande que notre sarcelle commune (*première espèce*), a tout le plumage d'un gris-blanc uniforme sur le devant du corps, du cou et de la tête; seulement il est légèrement taché de noirâtre derrière les yeux, ainsi que sur la gorge et aux côtés de la poitrine; tout le manteau, avec le dessus de la tête et du cou, est d'un noirâtre-mat et sans reflets : ce sont là les seules et tristes couleurs de cet oiseau du nord, et qui se trouve à l'île Féroé.

Toutes les espèces précédentes de sarcelles sont de l'ancien continent; celles dont nous allons parler appar-

tiennent au nouveau ; et quoique les mêmes espèces des oiseaux aquatiques soient souvent communes aux deux mondes, néanmoins chacune de ces espèces de sarcelles paroît propre et particulière à un continent ou à l'autre : à l'exception de notre grande et de notre petite sarcelle (*première et seconde espèce*), aucune autre ne paroît se trouver dans toutes deux.

LA SARCELLE SOUCROUROU.

Dixième espèce.

Pour désigner cette sarcelle, nous adopterons le nom de *soucrourou* qu'on lui donne à Cayenne, où l'espèce en est commune ; elle est à-peu-près de la taille de notre sarcelle (*première espèce*) ; le mâle a le dos richement festonné et ondé ; le cou, la poitrine et tout le devant du corps sont mouchetés de noirâtre sur un fond brun-roussâtre ; au haut de l'aile est une belle

plaque d'un bleu-clair, au-dessous de laquelle est un trait blanc, et ensuite un miroir vert; il y a aussi un large trait de blanc sur les joues; le dessus de la tête est noirâtre avec des reflets verts et pourprés; la femelle est toute brune.

Ces oiseaux se trouvent aussi à la Caroline, et vraisemblablement en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique: leur chair, au rapport de Barrère, est délicate et de bon goût.

LA SARCELLE SOUCROURETTE.

Onzième espèce.

Quoique la sarcelle de Cayenne soit de moindre taille que celle que M. Brisson donne, d'après Catesby, sous le nom de *sarcelle de Virginie*, la grande ressemblance dans les couleurs du plumage nous fait regarder ces deux oiseaux comme de la même espèce; et nous sommes encore fort portés à les

rapprocher de celle de la sarcelle soucrourou de Cayenne, dont nous venons de parler; c'est par cette raison que nous lui avons donné un nom qui indique ce rapport : en effet, la soucrourette a sur l'épaule la plaque bleue avec la zone blanche au-dessous, et ensuite le miroir vert, tout comme le soucrourou; le reste du corps et la tête sont couverts de taches d'un gris-brun ondé de gris-blanc, dont la figure de Catesby ne rend pas le mélange, ne présentant que du brun étendu trop uniformément; c'est ce qui conviendroit à la femelle, qui, selon lui, est toute brune. Il ajoute que ces sarcelles viennent en grand nombre à la Caroline au mois d'août, et y demeurent jusqu'au milieu d'octobre, temps auquel l'on ramasse dans les champs le riz dont elles sont avides; et il ajoute qu'en Virginie, où il n'y a point de riz, elles mangent une espèce d'avoine sauvage qui croît dans les marécages; qu'enfin elles s'en-

graissent extrêmement par l'une et l'autre de ces nourritures, qui donnent à leur chair un goût exquis.

LA SARCELLE A QUEUE ÉPINEUSE.

Douzième espèce.

Cette espèce de sarcelle, naturelle à la Guiane, se distingue de toutes les autres par les plumes de sa queue qui sont longues, et terminées par un petit filet roide comme une épine, et formé par la pointe de la côte, prolongée d'une ligne ou deux au-delà des barbes de ces plumes qui sont d'un brun-noirâtre; le plumage du corps est assez monotone, n'étant composé que d'ondes ou taches noirâtres, plus foncées au-dessus du corps, plus claires en dessous, et festonnées de gris-blanc dans un fond gris-roussâtre ou jaunâtre; le haut de la tête est noirâtre, et deux traits de la même couleur, séparés par deux traits blancs, passent, l'un à la hauteur de l'œil, l'autre plus bas sur la

joue; les pennes de l'aile sont également noirâtres. Cette sarcelle n'a guère que onze ou douze pouces de longueur.

LA SARCELLE ROUSSE *à longue queue.*

Treizième espèce.

Celle-ci est un peu plus grande que la précédente, et en diffère beaucoup par les couleurs; mais elle s'en rapproche par le caractère de la queue longue et de ses pennes terminées en pointe, sans cependant avoir le brun effilé aussi nettement prononcé: ainsi, sans prétendre réunir ces deux espèces, nous croyons néanmoins les devoir rapprocher. Celle-ci a le dessus de la tête, la face et la queue noirâtres; l'aile est de la même couleur, avec quelques reflets bleus et verts, et porte une tache blanche; le cou est d'un roux-marron; les flancs sont teints de cette même couleur, et le dessus du corps en est ondé sur du noirâtre.

Cette sarcelle nous a été envoyée de la Guadeloupe ; M. Brisson l'a reçue de Saint-Domingue, et il lui rapporte, avec toute apparence de raison, le *chilcanauhtli*, sarcelle de la Nouvelle-Espagne de Fernandez, qui semble désigner la femelle de cette espèce par le nom de *colcanauhtli*.

LA SARCELLE BLANCHE ET NOIRE, ou LA RELIGIEUSE.

Quatorzième espèce.

Une robe blanche, un bandeau blanc avec coiffe et manteau noirs, ont fait donner le surnom de *religieuse* à cette sarcelle de la Louisiane, dont la taille est à-peu-près celle de notre sarcelle (*première espèce*) ; le noir de sa tête est relevé d'un lustre de vert et de pourpre, et le bandeau blanc l'entoure par-derrière depuis les yeux. « Les pêcheurs de Terre-Neuve, dit Edwards, appellent cet oiseau *l'esprit*, je ne sais

par quelle raison, si ce n'est qu'étant très-vif plongeur, il peut reparoître l'instant après avoir plongé, à une très-grande distance; faculté qui a pu réveiller dans l'imagination du vulgaire, les idées fantastiques sur les apparitions des esprits.

LA SARCELLE DU MEXIQUE.

Quinzième espèce.

FERNANDEZ donne à cette sarcelle un nom mexicain (*metzcanauhtli*), qu'il dit signifier *oiseau de lune*, et qui vient de ce que la chasse s'en fait la nuit au clair de la lune. C'est, dit il, une des plus belles espèces de ce genre : presque tout son plumage est blanc pointillé de noir, sur-tout à la poitrine; les ailes offrent un mélange de bleu, de vert, de fauve, de noir et de blanc; la tête est d'un brun noirâtre, avec des reflets de couleurs changeantes; la queue bleue en des-

sous, noirâtre en dessus, est terminée de blanc; il y a une tache noire entre les yeux et le bec qui est noir en dessous et bleu dans sa partie supérieure.

La femelle, comme dans toutes les espèces de ce genre, diffère du mâle par ses couleurs qui sont moins nettes et moins vives; et l'épithète que lui donne Fernandez (*Avis stertrix junceti*), semble dire qu'elle sait abattre et couper les joncs, pour en former ou y poser son nid.

LA SARCELLE DE LA CAROLINE.

Seizième espèce.

Cette sarcelle se trouve à la Caroline, vers l'embouchure des rivières à la mer, où l'eau commence à être salée : le mâle a le plumage coupé de noir et de blanc comme une pie; et la femelle, que Catesby décrit plus en détail, a la poitrine et le ventre d'un gris-clair; tout le dessus du corps et

les ailes sont d'un brun-foncé ; il y a une tache blanche de chaque côté de la tête derrière l'œil, et une autre au bas de l'aile. Il est clair que c'est d'après cette livrée de la femelle, que Catesby a donné le nom de *petit canard brun* à cette sarcelle, qu'il eût mieux fait d'appeler *sarcelle-pie*, ou *sarcelle noire et blanche* : nous lui laissons la dénomination de *sarcelle de la Caroline*, parce que nous n'avons pas connoissance que cette espèce se trouve en d'autres contrées.

LA SARCELLE BRUNE ET BLANCHE.

Dix-septième espèce.

Cet oiseau, qu'Edwards donne sous le nom de *canard brun et blanc*, doit néanmoins être rangé dans la famille des sarcelles, puisqu'il est à-peu-près de la taille et de la figure de notre sarcelle (*premiere espece*) ; mais la couleur du plumage est différente ; elle est toute d'un brun-noirâtre sur la tête,

le cou et les pennes de l'aile; le brun-foncé s'étend jusqu'au blanchâtre sur le devant du corps, qui de plus est rayé transversalement de lignes brunes; il y a une tache blanche sur les côtés de la tête, et une semblable au coin du bec. Cette sarcelle ne craint pas la plus grande rigueur du froid, puisqu'elle est du nombre des oiseaux qui habitent le fond de la baie d'Hudson.

Espèces qui ont rapport aux Canards et aux Sarcelles.

Après la description et l'histoire des espèces bien reconnues et bien distinctes, dans le genre nombreux des canards et des sarcelles, il nous reste à indiquer celles que semblent désigner les notices suivantes, afin de mettre les observateurs et les voyageurs à portée, en complétant ces notices, de reconnoître à laquelle des espèces ci-devant décrites elles peuvent se rapporter, ou si elles en sont en effet différentes, et si

elles peuvent indiquer des espèces nouvelles.

I. Nous devons d'abord faire mention de ces canards nommés vulgairement *quatre ailes*, dont il est parlé dans la collection académique en ces termes: « Vers 1680, parurent dans le Boulonois, une espèce de canards qui ont les ailes tournées différemment des autres, les grosses plumes s'écartant du corps et se jetant au-dehors; cela donne lieu au peuple de croire et de dire qu'ils ont quatre ailes » (*Collect. acad. part. Etr. tome I, page 304*). Nous croyons que ce caractère pouvoit n'être qu'accidentel, par la simple comparaison du passage précédent avec le suivant. « M. l'abbé Nollet a vu en Italie une troupe d'oies, parmi lesquelles il y en avoit plusieurs qui sembloient avoir quatre ailes; mais cette apparence qui n'avoit pas lieu quand l'oiseau voloit, étoit causée par le renversement de l'aileron ou dernière portion de l'aile qui

tenoit les grandes plumes relevées, au lieu de les coucher le long du corps; ces oies étoient venues d'une même couvée avec d'autres qui portoient leurs ailes à l'ordinaire, ainsi que la mère, mais le père avoit les ailerons repliés ». *Histoire de l'Académie, 1760, page 7.*

Ainsi ces canards, comme ces oies à quatre ailes, ne doivent pas être considérés comme des espèces particulières, mais comme des variétés très-accidentelles, et même individuelles, qui peuvent se trouver dans toute espèce d'oiseaux.

II. Le canard ou plutôt la très-petite sarcelle qu'indique Raczynski dans le passage suivant : *Lithuana polesia alit anates innumeras, inter quas,...sunt... in cavis arborum natæ, molem sturni non excedentes.* (*Hist. pag.* 269.) Si cet auteur est exact au sujet de la taille singulièrement petite qu'il donne à cette espèce, nous avouons qu'elle ne nous est pas connue.

III. Le canard de Barbarie à tête blanche, du docteur Shaw, qui n'est point le même que le canard musqué, et qui doit plutôt se rapporter aux sarcelles, puisqu'il n'est, dit-il, que de la *taille du vanneau*; il a le bec large, épais et bleu, la tête toute blanche et le corps couleur de feu.

IV. *L'anas platyrinchos* du même docteur Shaw, qu'il appelle mal-à-propos *pélican de Barbarie*, puisque rien n'est plus éloigné d'un pélican qu'un canard; celui-ci d'ailleurs est aussi petit que le précédent; il a les pieds rouges, le bec plat, large, noir et dentelé; la poitrine, le ventre et la tête de couleur de feu; le dos est plus foncé, et il y a trois taches, une bleue, une blanche et une verte sur l'aile.

V. L'espèce que le même voyageur donne également sous la mauvaise dénomination de *pélican de Barbarie à petit bec*. « Celui-ci, dit-il, est un peu plus gros que le précédent; il a le cou

rougeâtre et la tête ornée d'une petite touffe de plumes tannées; son ventre est tout blanc, et son dos bigarré de quantité de raies blanches et noires; les plumes de la queue sont pointues, et les ailes sont chacune marquées de deux taches contiguës, l'une noire et l'autre blanche; l'extrémité du bec est noire, et les pieds sont d'un bleu plus foncé que ceux du vanneau ». Cette espèce nous paroît très-voisine de la précédente.

VI. Le *turpan* ou *tourpan*, canard de Sibérie, trouvé par Gmelin aux environs de Selengensk, et dont il donne une notice trop courte pour qu'on puisse le reconnoître; cependant il paroît que ce même canard tourpan se retrouve à Kamtschatka, et que même il est commun à Ochotsk, où l'on en fait, à l'embouchure même de la rivière Ochotska, une grande chasse en bateaux, que décrit Krachenninikow. Nous observerons au sujet de ce voya-

geur, qu'il dit avoir rencontré onze espèces de canards ou sarcelles au Kamtschatka, dans lesquelles nous n'avons reconnu que le tourpan et le canard à longue queue de Terre-neuve : les neuf autres se nomment, selon lui, *selosni, tchirki, krohali, gogoli, lutki, tcherneti, pulonosi, suasi, et canard montagnard.* « Les quatre premiers, dit-il, passent l'hiver dans les environs des sources, les autres arrivent au printemps et s'en retournent en automne comme les oies ». On peut croire que plusieurs de ces espèces se reconnoîtroient dans celles que nous avons décrites, si l'observateur avoit pris soin de nous en dire autre chose que leurs noms.

VII. Le petit canard des Philippines, appelé à Luçon *saloyazir*, et qui n'étant pas, suivant l'expression de Camel, *plus gros que le poing*, doit être regardé comme une espèce de sarcelle.

VIII. « Le *woures-feique* ou *l'oi-*

seau cognée de Madagascar, espèce de canard, ainsi nommé par ces insulaires, dit François Cauche, parce qu'il a sur le front une excroissance de chair noire, ronde, et qui va se recourbant un peu sur le bec, à la manière de leurs cognées. Au reste, ajoute ce voyageur, cette espèce a la grosseur de nos oisons, et le plumage de nos canards ». Nous ajouterons qu'il se pourroit que ce n'en fût qu'une variété.

IV. Les deux espèces de canards et les deux sarcelles que M. de Bougainville a vues aux îles Malouines ou Falkland, et dont il dit que les premiers ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos contrées, en ajoutant néanmoins qu'on en tua quelques-uns de tout noirs, et d'autres tout blancs. Quant aux deux sarcelles, l'une est, dit-il, *de la taille du canard*, et a le bec bleu; l'autre est beaucoup plus petite, et l'on en vit de ces dernières qui avoient les plumes du ventre *teintes d'incarnat*.

Du reste, ces oiseaux sont en grande abondance dans ces îles, et du meilleur goût.

X. Ces canards du détroit de Magellan, qui, suivant quelques voyageurs, construisent leurs nids d'une façon toute particulière, d'un limon pêtri et enduit avec la plus grande propreté; si pourtant cette relation est aussi vraie, qu'à plusieurs traits elle nous paroît suspecte et peu sûre.

XI. Le *canard peint* de la Nouvelle-Zélande, ainsi nommé dans le second voyage du capitaine Cook, et décrit dans les termes suivans: « Il est de la taille du canard musqué, et les couleurs de son plumage sont agréablement variées; le mâle et la femelle portent une tache blanche sur chaque aile; la femelle est blanche à la tête et au cou, mais toutes les autres plumes, ainsi que celles de la tête et du cou du mâle, sont brunes et variées ».

XII. Le *canard sifflant à bec mou*,

autrement appelé *canard gris-bleu* de la Nouvelle-Zélande, remarquable en ce que le bec est d'une substance molle et comme cartilagineuse, de manière qu'il ne peut guère se nourrir qu'en ramassant, et pour ainsi dire suçant les vers que le flot laisse sur la grève.

XIII. Le canard à crête rouge, encore de la Nouvelle-Zélande, mais dont l'espèce n'y est pas commune, et qui n'a été trouvée que sur la rivière, au fond de la baie Duski: ce canard qui n'est qu'un peu plus gros que la sarcelle, est d'un gris-noir très-luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de soie grisâtre-foncé au ventre; le bec et les pieds sont couleur de plomb; l'iris de l'œil est dorée, et il a une crête rouge sur la tête.

XIV. Enfin, Fernandez donne dix espèces comme étant du genre du canard, dont nous omettrons les noms mexicains, et les descriptions, la plupart incomplètes, jusqu'à ce que de

nouvelles observations ou l'inspection des objets viennent servir à les compléter et à les faire reconnoître.

Espèces connues dans ce genre.

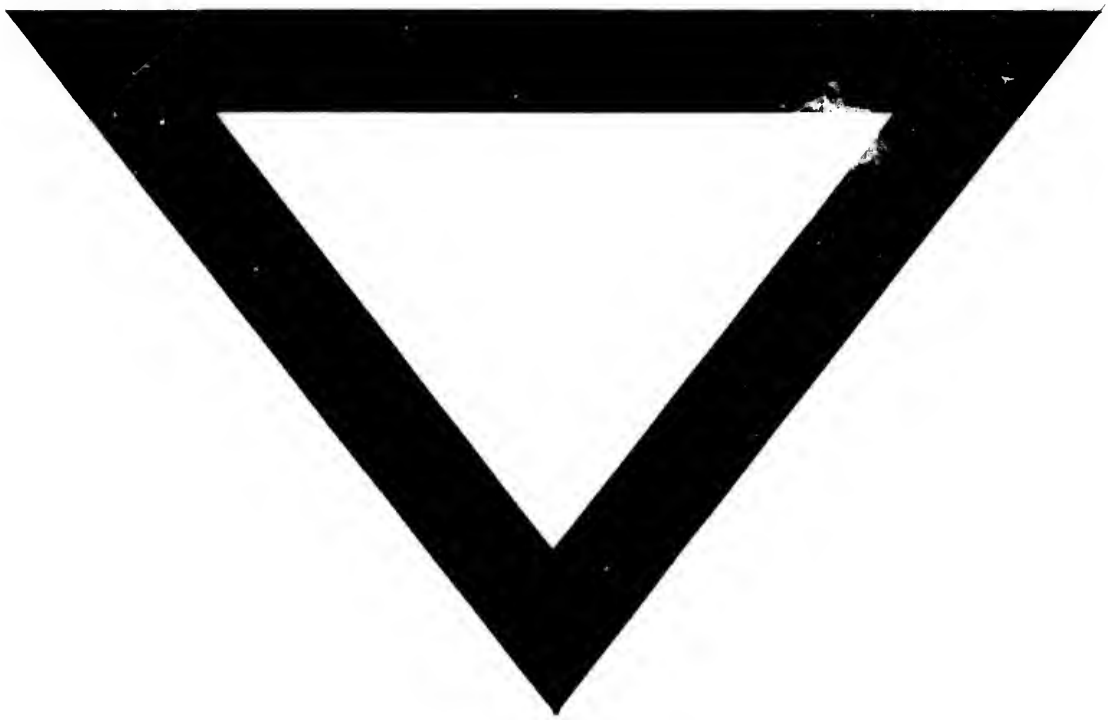
(Bec renflé à sa base.)

Le Cygne, *anas Cygnus.*
L'Oie jabotière, *anas Cygnoides.*
L'Oie armée, *anas Gambensis.*
L'Oie bronzée, *anas Melanotos.*
L'Oie de neige, *anas Hyperborea.*
L'Oie des Terres Magellaniques, *anas Magellanica.*
L'Oie antarctique, *anas Antarctica.*
L'Oie des îles Malouines, *anas Leucoptera.*
Le Tadorne, *anas Tadorna.*
Le Canard à tête grise, *anas Spectabilis.*
La grande Macreuse, *anas Fusca.*
La Macreuse, *anas Nigra.*
L'Oie rieuse, *anas Albifrons.*

(Base du bec égale et sans caroncule.)

Le Milouinan, *anas Marila.*
L'Oie commune, *anas Anser.*
Le Casarca, *anas Casarca.*
L'Oie d'Égypte, *anas AEgyptiaca.*

La Bernache, *anas Erythropus.*
L'Oie des Esquimaux, *anas Cœrulescens.*
Le Cravant, *anas Bernicla.*
L'Oie à cravate, *anas Canadensis.*
L'Eider, *anas Mollissima.*
Le Canard musqué, *anas Moschata.*
Le Marec, *anas Bahamensis.*
Le Mareca, *anas Brasiliensis.*
La Sarcelle religieuse, *anas Albeola.*
Le Souchet, *anas Clypeata.*
Le Canard des monts Urals, *anas Mersa.*
Le Chipeau, *anas Strepera.*
La Sarcelle de Java, *anas Falcaria.*
Le petit Canard à grosse tête, *anas Bucephala.*
La Sarcelle rousse à longue queue, *anas Dominica.*
La Sarcelle à queue épineuse, *anas spinosa.*
La Sarcelle d'Égypte, *anas Africana.*
La Sarcelle de Madagascar, *anas Madagascariensis.*
La Sarcelle de Coromandel, *anas Coromandeliana.*
Le Garrot, *anas Clangula.*
La Sarcelle de la Caroline, *anas Rustica.*
La Macreuse à large bec, *anas Perspicillata.*
La Sarcelle du Mexique, *anas novæ Hispaniæ.*

Le Canard à bec membraneux, *anas Melacorynchos.*
Le Gingeon, *anas Americana.*
Le Canard siffleur, *anas Penelope.*
Le Pilet, ou Canard à longue queue, *anas Acuta.*
La Sarcelle de Féroé, *anas Hyemalis.*
Le Canard de Miclon, *anas Glacialis.*
Le Milouin, *anas Ferina.*
La Sarcelle commune, *anas Querquedula.*
La petite Sarcelle, *anas Crecca.*
La Sarcelle d'été, *anas Circia.*
Le Canard à collier de Terre-Neuve, *anas Histrionica.*
Le Canard brun, *anas Minuta.*
La Sarcelle Soucrourou, *anas Discors.*
Le Canard à face blanche, *anas Viduata.*
Le Canard siffleur à bec rouge, *anas Autumnalis.*
Le Canard sauvage, *anas Boschas.*
La Sarcelle de la Chine, *anas Galericulata.*
Le beau Canard huppé, *anas Sponsa.*
Le Canard siffleur à bec noir, *anas Arborea.*
Le Canard siffleur huppé, *anas Rufina.*
Le Canard d'Arabie, *anas Arabica.*
Le Petit Morillon, *anas Fuligula.*

FIN DU TOME SIXIÈME.